

Faculté de philosophie, arts et lettres

Gabrielle ou les infortunes de la vertu de **Catherine Delors**

Un roman tissé d'intertextualités

Autrice : Pauline Roy

Promoteur : Michel Lisse

Année académique 2022-2023

ROM2M : Master [120] en langues et lettres françaises et romanes, orientation
générale, finalité approfondie

Université catholique de Louvain

Faculté de philosophie, arts et lettres (FIAL)

Langues et lettres françaises et romanes, orientation générale

Gabrielle ou les infortunes de la vertu de Catherine Delors

Un roman tissé d'intertextualités

Mémoire réalisé par Pauline Roy en vue de l'obtention
du diplôme de Master [120] en langues et lettres
françaises et romanes, orientation générale, finalité
approfondie

Sous la direction du professeur Michel Lisse

Année académique 2022-2023

Je tiens tout d'abord à remercier mon promoteur, le professeur Michel Lisse, pour son accompagnement dans mon projet, sa disponibilité et ses recommandations éclairées qui m'ont permis d'aiguiser ma réflexion et de mener à bien mon travail.

Je souhaite également manifester ma reconnaissance toute particulière à mon père et à mon amie Farah Genot pour leur soutien indéfectible ainsi que pour leur aide à la lecture et à l'affinement de mon mémoire.

Table des matières

Remerciements	
Introduction	1
Chapitre 1 : Un héritage littéraire et mythique.....	3
1.1. Le concept d'intertextualité	3
1.2. Des références explicites	6
1.2.1. Les effets de cette intertextualité chez Gabrielle	10
1.2.2. <i>La Belle et la Bête</i> comme référence centrale.....	13
1.2.3. Des motifs connexes.....	15
Chapitre 2 : <i>Gabrielle ou les infortunes de la vertu</i> passé au crible de la mythocritique .	22
2.1. Définition de la mythocritique	22
2.2. <i>Amour et Psyché</i> à la source de <i>La Belle et la Bête</i>	24
2.3. Un outil de décryptage du roman de Catherine Delors	28
Chapitre 3 : Le mythe d'<i>Amour et Psyché</i> en filigrane.....	31
3.1. Une femme émancipée	34
3.2. La transgression, issue pour la liberté	48
3.2.1. Une démarche primitive et salvatrice	49
3.3. La survivance de l'amour	54
3.3.1. La notion d'impossibilité de l'amour	56
3.3.2. L'union comme prison	59
3.3.3. L'amour, la lueur d'espoir	66
Conclusion	70
Bibliographie	72
Annexes	75
Annexe 1	75
Annexe 2	76
Annexe 3	77

Annexe 4	78
Annexe 5	78
Annexe 6	80
Annexe 7	81
Annexe 8	81
Annexe 9	82
Annexe 10.....	83
Annexe 11.....	83
Annexe 12.....	84
Annexe 13.....	84
Annexe 14.....	85
Annexe 15.....	85
Annexe 16.....	86
Annexe 17.....	86
Annexe 18.....	87

Introduction

Cette étude se fonde sur l'une des dernières productions de Catherine Delors, le roman historique intitulé *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* paru le 14 avril 2022¹. La question qui guidera l'analyse ici présente consiste à déterminer s'il est légitime d'affirmer que l'œuvre de Catherine Delors est dépositaire d'un riche héritage littéraire à tel point que le mythe d'*Amour et Psyché* y transparaît en filigrane. Le concept littéraire d'intertextualité sera particulièrement utile à l'exposé. Ce travail montrera que les productions littéraires – les légendes, les mythes, les contes ou encore les romans – sont ancrées dans l'imaginaire commun et que des thèmes récurrents émergent de ceux-ci. Pour ce faire, une analyse en trois temps sera avancée afin de rendre cette interprétation possible.

Le premier chapitre sera théorique et s'ouvrira sur la définition du concept d'intertextualité. Cette notion littéraire sera ensuite appliquée au roman et démontrée sous ses différentes formes à partir d'extraits. Ces derniers permettront notamment de mettre en lumière le rôle de ces rapports intertextuels dans la vie et le récit de l'héroïne. L'analyse se poursuivra en se focalisant sur une production littéraire spécifique qui n'est autre que le conte de *La Belle et la Bête* de Madame de Beaumont qui apparaît de manière récurrente dans l'œuvre de Catherine Delors. Il s'agira donc, ensuite, de développer à travers quels aspects s'établissent les nombreux renvois à l'histoire de Madame de Beaumont. Ce conte étant clairement inspiré du mythe antique *Amour et Psyché* d'Apulée, l'attention se portera également sur ce dernier. Le deuxième chapitre, quant à lui, se consacrera à la méthodologie employée par la mythocritique afin d'interpréter le roman de Catherine Delors à partir du mythe. Mais avant, ce procédé sera lui aussi défini et servira à établir le fond commun du mythe antique et du célèbre conte. Ces composantes une fois mises en lumière, leur correspondance avec le roman *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* sera examinée. Enfin, le troisième et ultime chapitre partira des éléments récoltés au cours des chapitres préalables pour développer chacun des constituants fondamentaux de l'œuvre.

Avant d'entamer l'analyse, il est utile de présenter brièvement le projet de Catherine Delors autour de ce roman. L'autrice révèle au cours d'une interview que l'écriture de cette œuvre est le fruit de sa fascination pour la Révolution française mais surtout le résultat de son travail d'enquête afin de mieux comprendre le déroulement des événements de cette

¹ Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héloïse d'Ormesson.

Révolution². Catherine Delors déclare s'être mise à la lecture des mémoires de différentes personnes de l'époque, et notamment des femmes. Elle explique que la politique et la vie privée étaient étroitement liées et se fondaient l'une dans l'autre³. Le roman suit alors la dynamique de ces témoignages écrits par des femmes. Celles-ci racontent leur quotidien avant, pendant et après la Révolution et elles rédigent leurs mémoires à la première personne⁴. L'autrice précise dans l'entretien consacré à *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* : « Ce roman, c'est ma réflexion de femme, de Française, d'Américaine, et aussi d'avocate, sur la liberté, personnelle et politique, celle des femmes en particulier »⁵. L'œuvre suit l'évolution de la jeune Gabrielle jusqu'à son accomplissement tout en dépeignant la société française du XVIII^e siècle. C'est à travers ce roman historique que le lecteur assiste à la lutte incessante que mène Gabrielle pour accéder au bonheur et à la liberté :

Placée sous l'autorité de son frère, le marquis d'Espeils, Gabrielle a quinze ans lorsqu'elle croise le grand amour, un roturier du nom de Pierre-André Coffinhal. Mais les convenances interdisent leur union. Gabrielle est promise à un riche cousin, qui s'avère d'une rare brutalité. Deux ans plus tard, la mort de l'odieux mari contraint Gabrielle à quitter son Auvergne natale pour rejoindre Paris. Elle y découvre l'impitoyable vie de cour sous Louis XVI et se résout à accepter la protection d'un libertin, le comte de Villers. Mais la Révolution est en marche et, au cœur de la tempête, Gabrielle retrouve Pierre-André, juge au Tribunal révolutionnaire. En cette période où le vent tourne aussi vite que tombent les têtes, les amants réunis pourront-ils enfin construire ce bonheur qu'on leur a volé⁶ ?

² « L'interview de Catherine Delors à l'occasion de la sortie de son nouveau roman : *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* ». s. d. Consulté le 27 septembre 2022. <https://www.catherinedelors.com/auteure-francaise-gabrielle-ou-les-infortunes-de-la-vertu/interview.php>.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ Delors, Catherine. *Op. cit.*

Chapitre 1 : Un héritage littéraire et mythique

Au-delà de dépeindre la réalité de la période révolutionnaire française, le roman historique *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* se veut le lieu de résonances de différents récits plus ou moins ancrés dans l'esprit commun. L'enjeu de ce chapitre est d'exposer ces rapports intertextuels et de démontrer leur sens.

1.1. Le concept d'intertextualité

L'intertextualité est une notion littéraire largement étudiée et employée. Dans *Le dictionnaire du littéraire*⁷, Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala la définissent ainsi :

Au sens strict, on appelle intertextualité le processus constant et peut-être infini de transfert matériaux textuels à l'intérieur de l'ensemble des discours. Dans cette perspective, tout texte peut se lire comme étant à la jonction d'autres énoncés, dans des liens que la lecture et l'analyse peuvent construire ou déconstruire à l'envi. En un sens plus usuel, intertextualité désigne les cas manifestes de liaison d'un texte avec d'autres⁸.

[...] Champ très large de formules anonymes, de clichés et de stéréotypes aussi bien que de références claires, l'intertextualité ne se limiterait donc pas à une série de citations ou d'allusions repérables, mais constituerait plutôt une véritable dissémination qui oblige à penser le texte à l'intérieur d'un ensemble discursif global⁹.

Autrement dit, l'intertextualité déploie un réseau littéraire dans lequel les textes communiquent entre eux à partir de composants communs et inspirés les uns des autres. D'après cette définition, toute production est intertextuelle. Les éléments constitutifs de ces interactions se manifestent à travers des thèmes ou des énoncés récurrents. Sylvain Menant explique qu'il est nécessaire de connaître les œuvres originelles pour repérer et apprécier les motifs et mécanismes qui se répètent¹⁰. Ainsi, seule la culture littéraire du lecteur lui donne accès à l'intertextualité. Les termes « clichés » et « stéréotypes » employés dans la définition du *Dictionnaire du littéraire* sont applicables au quotidien au sein de la culture populaire, des différentes doctrines ou encore du jugement au sens large. Dans le cas présent, ils représentent

⁷ Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, et Marie-Andrée Beaudet. 2010. *Le dictionnaire du littéraire*. Paris : Presses Universitaires de France.

⁸ *Ibid.* p. 392.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ « Luc Fraisse. "Entretien avec Sylvain Menant" ». In : Fraisse, Luc. 2010. *Séries et variations. Études littéraires offertes à Sylvain Menant*. Paris : P U P S. p. 38-40. Cité dans Fujiwara, Mami. 2014. « Une lecture de *La Belle et la Bête* selon la Carte de Tendre ». *Dix-huitième siècle*, 46, 539-559. Consulté le 15 février 2023. <https://doi.org/10.3917/dhs.046.0539>.

des clés de compréhension et rappellent les notions de « topos »¹¹ ou de « motif »¹² qui constituent des éléments de sens dans la littérature. En effet, ce sont toutes ces unités qui forment l'imaginaire commun et permettent à quiconque de partager les mêmes références. Dans le cas où l'intertextualité se manifeste par des références explicites, plus le lecteur a une culture littéraire riche, plus il est capable de tisser la toile littéraire. Et lorsqu'il s'agit seulement d'allusions, plus il s'est imprégné des ingrédients caractéristiques des récits, plus vite il reconnaît les productions initiales. Cette aptitude à capter la coprésence d'histoires, parfois en transparence, peut notamment être mobilisée dans les mythes et les contes. En effet, ces histoires sont transmises oralement. Il n'est donc pas nécessaire d'être lettré pour en prendre connaissance et les intégrer. Elles sont accessibles à tous et cette oralité en augmente l'assimilation et la sensibilité du public. De tels récits sont universels : ils sont racontés dès l'enfance et ils transcendent les couches sociales. L'imprégnation des histoires diffusées grâce à la tradition orale est profonde et vaste. L'oralité sert la pérennité d'une communauté et de sa culture¹³. D'ailleurs, en confrontant les définitions de ces formes, plusieurs points communs apparaissent :

Mythe vient du grec *muthos* qui signifie « récit », « fable » et, plus en amont « parole » : le mythe est donc « une histoire fabuleuse qui “se raconte” ». Ces histoires établies en tradition offrent en général, sous une forme allégorique, des explications de l'inexplicable. Au sens restreint, les spécialistes conçoivent le mythe comme un récit se rapportant à un état du monde antérieur à l'état présent et destiné à donner une cause à l'ordre des choses : le mythe est, en ce sens, récit des origines. Au sens plus courant, il désigne tout récit fondé sur des croyances fabuleuses, et qui éclaire un trait fondamental des conduites humaines¹⁴.

Le conte se caractérise par trois critères principaux : il raconte des événements imaginaires, voire merveilleux ; sa vocation est de distraire, tout en portant souvent une morale ; il exprime une tradition orale multiséculaire et quasi universelle. D'abord « populaire » et oral, il est passé tôt en littérature lettrée, où il est devenu célèbre par le « conte de fées », puis a donné toutes sortes de variantes¹⁵.

¹¹ Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, et Marie-Andrée Beaudet. *Op. cit.* p. 773 : « Du grec *topos*, « lieu » est le réservoir des arguments pour la rhétorique. En un sens moderne plus large, la topique est l'ensemble des propositions communément admises dans une culture, et qui peuvent se manifester aussi bien dans la fiction que dans l'argumentation. Elle constitue, si l'on veut, le répertoire des « lieux communs » au sens premier de ce terme ».

¹² *Ibid.* p. 497 : « Un motif est une unité de sens du discours. Dans les œuvres littéraires, il correspond à certaines images ou certains types d'actions. Il se définit par un effet de série ; souvent, il s'inscrit dans une tradition. Le motif se situe par rapport au thème dans un rapport d'inclusion : il est une partie d'un thème ».

¹³ Zumthor, Paul. 2008. « Oralité ». *Intermédialités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermédiality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, n° 12: 169-202. Consulté le 10 juillet 2023. <https://www.erudit.org/fr/revues/im/2008-n12-im3626/039239ar/>.

¹⁴ Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, et Marie-Andrée Beaudet. *Op. cit.* p. 503.

¹⁵ *Ibid.* p. 145.

À l'origine, tous deux se diffusent oralement, ils sont le produit d'une tradition et mobilisent des matières extraordinaires. De plus, le premier sert d'interprétation du comportement humain tandis que le second, lui, fournit un message moral au lecteur. Les deux disposent alors d'une dimension didactique.

1.2. Des références explicites

Désormais, les rapports intertextuels dans le roman de Catherine Delors peuvent être présentés. L'héroïne du roman sur lequel porte cette étude est autrice de ses mémoires¹⁶. Elle est aussi lectrice et fait preuve d'une vaste culture littéraire. Le récit de Gabrielle est plein de renvois à la littérature. Elle y mentionne entre autres *La Barbe Bleue*¹⁷ de Perrault, *Les Liaisons dangereuses*¹⁸ de Laclos, la pièce *Macbeth*¹⁹ de Shakespeare, *Le Mariage de Figaro*²⁰ de Beaumarchais, l'opéra *Tarare*²¹ de Salieri ou encore *L'Ami des enfants*²² de Berquin. Ailleurs, ce sont des noms d'auteurs qu'elle évoque : Montesquieu, Rousseau, Voltaire²³ et même les auteurs anglosaxons Fielding, Smollett, Richardson²⁴. De plus, le titre-même de l'œuvre de Catherine Delors fait directement écho au roman *Justine ou les Malheurs de la vertu* du Marquis de Sade.

Si plusieurs des œuvres citées n'ont pas d'impact notable sur la diégèse, d'autres représentent des outils d'analyse essentiels à cette étude. Gabrielle fait référence à des œuvres qu'elle a lues mais en nomme d'autres qui apportent un éclairage différent à son témoignage. Elles sont bien ancrées notamment dans la culture populaire et les personnages ou événements qui y sont décrits lui rappellent sa propre personne, son entourage ou son vécu. Ces histoires lui ont été racontées et appartiennent à des genres propres à l'oralité – comme les contes et légendes²⁵. Le roman *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* est parsemé de références littéraires appartenant à différents genres. L'évolution de l'héroïne depuis son enfance a été ponctuée par des contes, des légendes, des romans :

Dorénavant, il me faudrait passer la nuit dans cette chambre inconnue. Je contemplai par la fenêtre la vue sur les prairies et les bois derrière le château. Puis, assise sur le lit, je sortis mon livre – je n'en possédais qu'un – et relus pour la centième fois mes histoires préférées. Ce volume, les *Contes de ma mère l'Oye* de Perrault, était mon bien le plus précieux, un présent du marquis lorsque j'étais encore chez Mamé Labro. Je ne savais pas lire alors, pas plus que quiconque dans la maisonnée Labro. Pourtant, j'en avais

¹⁶ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 470 : « – Je vous vois beaucoup écrire ces derniers temps, maman. De quoi s'agit-il ? – Ce sont mes mémoires, ma chérie. Ma vie pendant la Révolution. – Pourquoi ? – Pourquoi pas ? L'écriture me fait mal, et elle me libère à la fois ».

¹⁷ *Ibid.* p. 72.

¹⁸ *Ibid.* p. 194, 195, 199.

¹⁹ *Ibid.* p. 201.

²⁰ *Ibid.* p. 202.

²¹ *Ibid.* p. 172, 512.

²² *Ibid.* p. 543.

²³ *Ibid.* p. 99.

²⁴ *Ibid.* p. 263.

²⁵ Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, et Marie-Andrée Beaudet. *Op. cit.* p. 420 : « Légende vient du latin *legenda*, « ce qui est à lire », « ce qui doit être lu » ; [...] ».

lentement tourné les pages, fascinée par la magie des mots imprimés. Leur complexité m'avait tant intimidée que je ne pouvais imaginer un jour percer un tel mystère²⁶.

Comme beaucoup d'enfants, Gabrielle a été bercée par les histoires, dont certaines ont d'ailleurs traversé les âges. Dans ce passage, elle raconte combien les *Contes de ma mère l'Oye* lui étaient chers alors qu'elle n'était pas encore capable de les lire. Malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher d'être attirée par les lettres couchées sur le papier, tout autant que par le sens qu'elles pouvaient transmettre. Entourée de domestiques, la jeune fille s'est vu raconter une légende locale qui n'a pas manqué de marquer les esprits et de se pérenniser. Celle-ci n'est autre que la légende de la Bête du Gévaudan :

Les servantes me racontaient les histoires du haut pays, comme celle de la Bête du Gévaudan qui, vingt ans plus tôt, avait dévoré des centaines de bergers et de bergères. Le massacre avait duré jusqu'à ce qu'une bête monstrueuse, telle qu'on n'en avait jamais vue, ne soit abattue par un paysan, Jean Chastel, au terme d'une traque qui avait duré toute une nuit d'été dans les forêts de la Margeride. Pendant son récit, Antoinette me fixait de son œil unique.

– La Bête a reconnu Chastel et l'a pas attaqué. L'homme était un coureur de loups, un sorcier qu'avait fait un pacte avec ces mauvaises bêtes. Y les conduisait à dévorer les chrétiens. Et y savait aussi se transformer en loup quand il allait se baigner à la rivière. Et même quand il avait la forme d'homme, ses mains étaient couvertes d'un long poil noir, et on y voyait le même par l'échancrure de sa chemise.

Guillemine, une autre servante, repris d'une voix haletante :

– Et son maître, le compte de Morangiès, valait pas mieux. Il aidait Chastel à cacher la Bête dans ses bois. Et les gens disaient qu'y célébrait des messes noires sur le corps de sa petite sœur.

– Des messes noires ?

– Une messe noire, mademoiselle Gabrielle, c'est le plus méchant des blasphèmes, c'est une moquerie de la Sainte Messe. C'est une cérémonie où un enfant est saigné à mort sur une femme étendue toute nue sur un autel. Et le comte de Morangiès a forcé sa petite sœur à participer à une chose pareille !

Je frémis d'horreur à l'idée qu'un homme puisse voir sa sœur nue. Je voyais les gouttes de sang tomber sur la peau blanche de la jeune fille, j'entendais les cris de terreur de l'enfant qu'on allait sacrifier. C'était encore pire que d'imaginer les restes mutilés des pauvres petites bergères dévorées par la Bête²⁷.

Gabrielle ne connaissait pas cette histoire avant que les servantes ne la lui racontent et, lorsqu'elle en prend connaissance, sa réaction témoigne clairement de son effroi pour ce qu'il s'est produit. Cependant, ce passage révèle aussi l'innocence de Gabrielle qui est prise d'horreur à l'évocation de la nudité des jeunes filles face à l'homme, un frère qui plus est. Cette

²⁶ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 16.

²⁷ *Ibid.* p. 20-21.

pudeur et cette peur relatives à la nudité réapparaîtront plus tard et en révéleront davantage sur l'héroïne.

Au début du mois d'août, la chaleur devint étouffante. Aucune brise n'agitait les feuilles au-dessus de nous. Pierre-André et moi étions assis l'un à côté de l'autre dans l'ombre mouchetée de la berge, ma tête appuyée contre son épaule. Il avait enlevé son habit et son gilet, et moi mon fichu. Ma chemise me collait à la peau sous mon corset et je sentais des perles de sueur se former entre mes seins. Une légère odeur musquée planait dans l'air immobile. J'observais la rivière. Des libellules bleues et vertes, scintillantes comme des bijoux, effleuraient la surface de l'eau.

– Tu meurs d'envie de te baigner.

Je me mordis la lèvre. Je ne m'étais plus baignée devant lui depuis notre première rencontre.

– Pourquoi hésites-tu ?

– Et toi, viendrais-tu te baigner aussi ?

Je songeai au marquis de Carabas, le héros du *Chat botté*, qui se baignait nu dans la rivière, et me demandais si Pierre-André se déshabillerait. Cette idée me provoqua des ondes de peur au creux de mon ventre. Pour la première fois depuis que je fréquentais Pierre-André, les avertissements de Joséphine me revinrent à l'esprit. Je plongeai mon regard dans celui de mon compagnon et n'y décelai que de l'amusement²⁸.

Une fois de plus, l'œuvre de Perrault vient à l'esprit de Gabrielle lorsqu'elle est auprès de son premier amour, Pierre-André Coffinhal. Il lui rappelle le personnage du *Chat botté* qui est aussi entré dans la rivière dans son plus simple appareil²⁹ : Une telle situation ne laisse pas la jeune femme indifférente, elle se laisse porter par l'instant malgré le contexte qu'elle sait contraire aux convenances. Plus tard, l'héroïne fait la rencontre de sa cousine qui la guidera tout au long de son insertion dans la noblesse parisienne :

La duchesse d'Arpajon, une dame d'une soixantaine d'années aux cheveux de neige et aux yeux bleus, se leva pour m'accueillir avec chaleur et m'embrasser sur la joue. Cette gentillesse était plus que je n'avais jamais reçu de ma mère et m'émut profondément. Elle s'empressa de sonner pour faire servir le thé, bienvenu après notre long voyage. Aimée s'installa comme toujours sur mes genoux, examinant autour d'elle ce lieu fastueux et inconnu. La duchesse sourit au chevalier.

– Cher ami, rien dans vos lettres ne m'avait préparée à la beauté de ma jeune cousine.

Elle se tourna vers moi.

²⁸ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 45.

²⁹ Perrault, Charles. 1884. *Les Contes de Perrault, précédés d'une préface par J.-T. de Saint-Germain*. Consulté le 9 juillet 2023. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57590567>. p. 47 : « Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le Chat s'approcha du carrosse et dit au roi que, dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié *au voleur* ! de toute sa force : le drôle les avait cachés sous une grosse pierre ».

– Si vous le permettez, je vous appellerai Belle, car vous me rappelez l’héroïne dans le conte de *La Belle et la Bête*. Voyez-vous, j’ai une faiblesse dans mes vieux jours : j’aime être entourée de personnes jeunes, belles et joyeuses³⁰. [...]

Ce passage est particulièrement intéressant puisqu’ici, la référence à la culture littéraire n’est pas établie directement par Gabrielle. C’est la duchesse d’Arpajon qui lui attribue ce surnom en lien direct avec le conte. Selon elle, une vraie ressemblance lie Gabrielle et Belle. Désormais, Gabrielle est rebaptisée de la sorte. Ce rapprochement avec l’histoire de la romancière Gabrielle de Villeneuve n’est pas anodin³¹. La similitude physique n’est pas le seul aspect sur lequel les deux récits se rejoignent et cette question sera développée en détails dans le second chapitre de cette étude. Une dernière production littéraire intervient dans les mémoires de Gabrielle :

J’entendais rester à Paris pendant la réunion des États généraux, qui ne devait pas durer plus de quelques mois. Villers me rejoignit un après-midi alors que je finissais la lecture de *Paul et Virginie*, qui connaissait un succès considérable. Tout en exposant les horreurs de l’esclavage des Noirs, ce roman contait les aventures de deux amoureux élevés ensemble aux colonies. Envoyés en France pendant deux ans par sa mère, Virginie en avait été irrémédiablement altérée, elle avait perdu l’innocence de ses jeunes années, elle en était morte. Cette romance tragique me rappelait ma propre histoire. La peine que j’avais éprouvée en apercevant Pierre-André à la guinguette, six mois plus tôt, revint me percer au cœur. Certes, je n’étais pas morte de notre séparation, mais la cruauté de mon mariage, puis les humiliations de ma vie de courtisane à Paris m’avaient arraché mon innocence. Comme Virginie, j’avais perdu le sentiment de bonheur, de joie pure de mes premières amours. Je fis de mon mieux pour cacher mon émotion devant Villers³².

Gabrielle voit une résonance entre sa propre expérience et celle des personnages du roman *Paul et Virginie* de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (encore marquée par les histoires, mythes, légendes, elle en est empreinte). À nouveau, elle se compare à l’héroïne qui vit une romance tragique. Comme Virginie, elle est empêchée de vivre comme elle l’entend et son innocence lui est très tôt retirée. Cette histoire la trouble tellement qu’elle la renvoie à un événement passé et déchirant.

³⁰ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 147.

³¹ « La Belle et la Bête | BNF ESSENTIELS », s. d. Consulté le 20 juillet 2023. <https://gallica.bnf.fr/essentiels/leprince-beaumont/belle-bete>.

³² Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 299.

1.2.1. Les effets de cette intertextualité chez Gabrielle

Si le roman de Catherine Delors peut être qualifié de « roman tissé d'intertextualités », c'est bien parce que son héroïne construit naturellement des parallèles entre des épisodes de sa vie et des œuvres littéraires à de multiples reprises. L'autrice Laurence Gauvreau explique dans un article que la construction de soi peut se produire en écho à d'autres productions préexistantes. Dès lors, elle affirme que « l'intertextualité est une pratique qui, lorsqu'utilisée dans l'écriture de soi, rejoint les idées postmodernes de la représentation en tant que collage subjectif, contextuel et teinté du sociétal »³³. En effet, en partant du principe que l'héroïne écrit sa propre histoire et évoque des œuvres dont elle a connaissance, son texte est intertextuel. Il a déjà été montré dans l'introduction de cette étude que Catherine Delors a elle-même confié avoir rédigé son roman en lui faisant prendre la forme des mémoires d'une femme de la Révolution, ce qu'incarne Gabrielle³⁴. De plus, l'héroïne explique par ses propres termes de quelle manière ses lectures et autres histoires qui lui ont été racontées ont eu un impact sur sa vie. L'intertextualité est un moyen, par l'emploi de mots faisant résonance à un autre texte, de se construire :

Elle permet de s'appropriier le discours de l'autre, ou le sien, afin de tenter de se dire à l'aide de ces mots, que l'auteur en ait conscience ou pas, d'où l'aspect socialement construit de ce genre d'écriture de soi. L'imaginaire de l'auteur, habité par des textes lus qu'il intériorise et qui peuvent le refléter, choisit certains de ces mots ainsi qu'un certain ordre afin de composer un inédit, c'est-à-dire un assemblage d'identifications qui permet au soi de se structurer et d'être construit par l'écriture³⁵.

Ce procédé littéraire permet à Gabrielle de prendre conscience et d'illustrer ce qu'elle traverse en exploitant des références et ce, de façon instinctive. Les contes de Perrault sont inestimables aux yeux de l'héroïne puisqu'ils lui servent de refuge pour fuir la dureté de sa nouvelle vie et l'indifférence de sa mère³⁶. En effet, alors âgée de onze ans, elle est pensionnaire au couvent bénédictin de Vic et c'est à cet instant du roman que son frère, Géraud de Montserrat, marquis d'Espeils, vient la chercher pour retourner vivre auprès des siens dans le château familial de Fontfreyde. Sa mère ne lui manifeste guère d'attention. Gabrielle n'a que son frère pour repère. Lorsqu'elle est comparée au personnage de Belle par sa cousine, le rapprochement entre les

³³ Gauvreau, Laurence. 2020. « L'écriture de soi, une écriture de l'Autre ? ». *Voix Plurielles* 17 (1) : 171-81. Consulté le 17 octobre 2023. <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2479>.

³⁴ « L'interview de Catherine Delors à l'occasion de la sortie de son nouveau roman : Gabrielle ou les infortunes de la vertu ». s. d. Consulté le 27 septembre 2022. <https://www.catherinedelors.com/auteure-francaise-gabrielle-ou-les-infortunes-de-la-vertu/interview.php>.

³⁵ Gauvreau, Laurence. *Op. cit.*

³⁶ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 16 : « Dans ma nouvelle chambre à Fontfreyde, mes vieux amis, les princesses, les fées, les chats aux bottes de sept lieues, m'apportaient leur réconfort habituel ».

deux jeunes femmes paraît évident. Dès cet instant, ce surnom a rapidement été adopté par plusieurs personnages (la duchesse d'Arpajon, Villers, Emilie, Lauzun). La littérature est un repère pour Gabrielle. Le choix de faire s'exprimer la jeune femme par l'écriture en « je » augmente l'authenticité et la perception de l'influence des œuvres littéraires sur un lecteur. Écrire ses mémoires revient, pour l'auteur, à joindre l'écriture historique et autobiographique³⁷. Dès lors, Gabrielle rédige aussi une forme d'autobiographie qui consiste, à la base, en un récit d'une personne sur sa propre vie. L'auteur de ce genre vise sincérité et vérité en se représentant fidèlement à la réalité³⁸. Gabrielle est une fille de son temps. Autrement dit, le discours qu'elle tient est non seulement le fruit de son vécu, mais celui-ci est conditionné par le contexte de son époque. Dans ce sillage, Ricoeur affirme que le soi est saisissable uniquement parce qu'il est perçu par nous et ce, de façon subjective, relative et située dans un contexte³⁹. À partir de cette idée, l'identité personnelle ne serait qu'une chimère et le soi ne s'ancre que dans une société. Elle est subjective et dépend d'un contexte particulier⁴⁰. De cette manière, lorsqu'un individu se dépeint, sa vision est influencée par la société dans laquelle il évolue et toutes les pensées qu'elle construit. Un récit de soi ne peut être neutre puisqu'il se situe dans un univers social et politique déterminé⁴¹. Ainsi, l'individu qui s'écrit produit une représentation de lui-même conditionnée et opère également une « construction de soi ». Cette forme d'écriture comporte un ensemble d'ingrédients sociétaux associés à des morceaux de soi sélectionnés de manière à proposer une vision particulière dans une situation particulière⁴². C'est alors qu'intervient l'intertextualité. En effet, comme ce sera développé plus tard, la vie de Gabrielle et les références littéraires qu'elle produit sont influencées par la société dans laquelle elle évolue. Le roman serait tout autre si l'héroïne était issue d'une autre époque et soumise à des conditions différentes.

Tant de manifestations intertextuelles témoignent de la culture littéraire de Gabrielle. Dès le début du récit, elle cite des histoires alors qu'elle ne sait pas encore lire le français⁴³, ce qui signifie qu'elles lui ont été rapportées. Des récits comme les contes de Perrault sont

³⁷ Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, et Marie-Andrée Beaudet. *Op. cit.* p. 480 : « [...] l'emploi du mot au pluriel désigne, dès le XVI^e s., un genre qui participe à la fois de l'histoire (comme héritier des chroniques et annales) et de l'autobiographie, au récit où une personne consigne des faits qu'elle considère comme dignes d'être notés ou comme nécessaires à un témoignage ou à une justification ».

³⁸ Lejeune, Philippe. 1975. *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil. Cité dans Gauvreau, Laurence. *Op. cit.*

³⁹ Ricoeur, Paul. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil. Cité dans Gauvreau, Laurence. *Op. cit.*

⁴⁰ Gauvreau, Laurence. *Op. cit.*

⁴¹ Hutcheon, Linda. 1989. *The Politics of Postmodernism*. New York : Routledge. Cité dans Gauvreau, Laurence. *Op. cit.*

⁴² Gauvreau, Laurence. *Op. cit.*

⁴³ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 16 : « Mon frère m'avait précisé que le livre était écrit en français, langue que je ne maîtrisais pas à l'époque ».

transgénérationnels. Ils résonnent pour tout le monde et beaucoup font office d'*exempla*. Au sein de l'œuvre de Catherine Delors se dessine des intertextualités de plusieurs types : les rapports sont établis par Gabrielle ou par autrui et sont implicites ou explicites. Pour la plupart d'entre eux, les évocations littéraires sont énoncées par Gabrielle qui rédige ses mémoires et raconte comment elle a perçu ses expériences et ses connaissances depuis sa jeunesse (notamment quand Pierre-André lui fait penser à Carabas du conte de Perrault ou quand elle se voit dans le personnage de Virginie du roman écrit par Bernardin de Saint-Pierre). En d'autres termes, c'est grâce à ses connaissances littéraires – acquises soit grâce à ses lectures, soit à travers ce qui lui a été raconté – que Gabrielle est capable d'opérer tous ces parallèles dans son récit. Le seul lien intertextuel réalisé par autrui provient de la duchesse d'Arpajon, celle qui prend Gabrielle sous son aile, et concerne le conte de *La Belle et la Bête*. Même si cette œuvre est la seule mentionnée par une personne tierce, elle n'en est pas moins importante. Elle est même fondamentale dans le cadre de cette étude. En effet, c'est le seul cas où un proche de Gabrielle la compare à une héroïne tandis que, dans tout son récit, elle construit elle-même des correspondances entre des œuvres et sa personne, son entourage ou des épisodes de sa vie.

L'assimilation à Belle mise en évidence par la duchesse fait naître une nouvelle intertextualité au sein du roman. Jusque-là, tout lien était explicite mais, dès lors, c'est la structure complète du conte de *La Belle et la Bête* qui se dessine derrière la diégèse de Gabrielle. En tant que lectrice, l'héroïne relie son histoire à d'autres et les lecteurs de son récit peuvent faire de même en effectuant une seconde lecture du roman de Catherine Delors. Cette analyse se poursuivra donc sur une interprétation basée sur le conte qui conduit directement à considérer que *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* se construit sur un canevas empreint de *La Belle et la Bête* et, par extension, du mythe d'*Amour et Psyché*.

1.2.2. *La Belle et la Bête* comme référence centrale

La Belle et la Bête est un conte du XVIII^e siècle imaginé d'abord par Gabrielle de Villeneuve en 1740 et ensuite revu par Jeanne-Marie Leprince de Beaumont en 1757⁴⁴. C'est cette version qui s'est ancrée dans la culture littéraire et a inspiré les multiples adaptations. Comme beaucoup de contes littéraires qui s'immiscent dans le folklore, il s'est mué en mythe. En l'occurrence, le récit fait particulièrement écho à l'histoire d'Amour et Psyché rapportée par Apulée puisqu'il s'établit également sur le motif de la « recherche du mari disparu »⁴⁵.

Chez Delors, Gabrielle est assimilée à Belle. Mais pour correspondre véritablement au conte, il manque un personnage analogue à la Bête, composante essentielle du récit. Il est fréquent de rencontrer des figures animales ou monstrueuses dans la littérature et c'est d'autant plus le cas dans les contes⁴⁶. Ceux-ci prennent naissance dans la littérature orale et vont parfois jusqu'à se fondre dans des mythes. Qu'il s'agisse des contes ou des mythes, ils partagent de nombreux traits et leur fond commun repose sur le merveilleux. Leurs origines prennent racines dès l'Antiquité et le Moyen Âge⁴⁷. Si ces fameuses créatures apparaissent dans les histoires, c'est en tant qu'élément déclencheur. La rencontre avec l'une d'elles amorce le parcours du héros et l'incite à se dépasser. Ces êtres se manifestent sous différents aspects qu'énumère Sariols : « le gigantisme, l'hybridation ou l'aberration de la nature »⁴⁸. De plus, un même schéma se dessine : le plus souvent, la femme en devenir s'éprend d'un homme affreux et violent qui la maintient sous sa coupe. Seuls le dépassement de l'interdiction et la sincérité des sentiments délivrent cet homme de sa monstruosité. À ce cadre s'ajoute la différence de statut social entre les jeunes gens – la jeune fille étant noble et le jeune homme de basse extraction. Si l'être épris parvient à passer outre sa répulsion, il rend au « monstre » son caractère humain et charmant. Très souvent, ces histoires sont le lieu d'une « initiation sexuelle et spirituelle »⁴⁹. Ces critères peuvent d'ores et déjà s'appliquer à l'histoire de Gabrielle. La rencontre de l'adolescente avec Pierre-André à peine âgé de vingt ans marque un tournant dans son existence. Gabrielle ne le décrit pas comme quelqu'un d'apparence sauvage, contrairement à

⁴⁴ Collognat, Annie. 2020a. « De la “fable” au conte : Apulée, Cupidon et Psyché / La Belle et la Bête | Odysseum ». Consulté le 20 juillet 2023. <https://odysseum.eduscol.education.fr/de-la-fable-au-conte-apulee-cupidon-et-psyche-la-belle-et-la-bete>.

⁴⁵ Fujiwara, Mami. *Op. cit.*

⁴⁶ Sariols Persson, Deerie. 2008. « Monstres, animaux et métamorphoses : le cycle du fiancé animal ». *Enfances & Psy* 41 (4): 148-52. Consulté le 10 juillet 2023. <https://www.erudit.org/fr/revues/im/2008-n12-im3626/039239ar/>.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

d'autres personnes qui ont croisé son chemin. Cependant, lorsqu'elle raconte l'instant où elle l'a vu pour la première fois, le portrait qu'elle en dresse prouve qu'il l'impressionne :

Soudain, je sentis un picotement sur ma nuque. Derrière moi, un jeune homme à la stature colossale me regardait fixement depuis la rive, souriant, les bras croisés. Il était vêtu avec élégance, en bottes de cuir fauve, culotte de peau et gilet de velours brun. Son habit et son chapeau étaient posés sur la plage de galets, à côté de mes vêtements. Ses cheveux noirs n'étaient pas poudrés ni attachés comme ceux de mon frère, mais retombaient librement sur ses épaules. La chose la plus remarquable chez l'inconnu, après sa taille, était la physionomie singulière de son visage. Sa mâchoire et ses sourcils formaient des crêtes prononcées. Son nez était long et incurvé, sa peau, d'un brun cuivré, ses pommettes larges et saillantes. Je me demandai depuis combien de temps il m'observait et cela me fit monter la couleur aux joues⁵⁰.

Pierre-André semble immense, il a des cheveux d'ébène et une figure atypique. Son physique particulier surprend Gabrielle, il l'intimide mais ne l'effraie pas. Pourtant, les autres qui le connaissent ne manquent pas de lui attribuer une image détestable⁵¹. Joséphine, une servante, rapporte à Gabrielle les propos durs de son frère au sujet de Pierre-André :

– Il aimerait rien mieux que de voir le jeune Coffinhal pendu, pour sûr. Mais y doit se taire à cause du scandale. Imagine, ton nom prononcé en public d'une telle manière ! Et y peut pas non plus se battre en duel avec un roturier. Il a bien cherché des hommes parmi les serviteurs et les paysans pour rosser ton galant, mais il a trouvé personne. Le jeune docteur est fort comme un cheval, et il est connu pour son mauvais caractère. Les gens le craignent. Personne veut risquer d'avoir le bras ou la mâchoire cassés, ou pire, dans ce genre d'expédition⁵².

Géraud ne tarit pas d'injures pour le jeune médecin. Pas seulement parce qu'il fréquente sa sœur, mais surtout parce qu'il est de basse naissance et que son air bourru n'inspire guère confiance. Il ne lui insuffle que mépris et dégoût. En d'autres termes, aux yeux du marquis, il est indigne de Gabrielle⁵³. Même un homme étranger à Pierre-André et qui ne l'a vu qu'une fois le décrit comme une créature effrayante :

– Dis donc, t'as eu de la visite hier soir, c'te grosse brute à faire peur.
– C'est un cousin.
– T'as couché avec ! Tes voisins du dessous, y sont venus se plaindre. Y z'ont pas fermé l'œil de la nuit, avec tes piailllements et la voix à réveiller les morts du cousin. Ah, c'est du propre ! Y manquerait plus qu'y m'ait défoncé le lit, l'animal⁵⁴.

⁵⁰ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 33.

⁵¹ *Ibid.* p. 58 : « le descendant de ces gueux ».

⁵² *Ibid.* p. 69-70.

⁵³ *Ibid.* p. 79 : « – Et il y a des circonstances aggravantes dans cette affaire. Puisque tu es noble et ton séducteur, roturier, il ne sera pas pendu. Il sera rompu. Avant de te conduire à ton couvent, je te ferai assister à l'exécution de ce... ce... ce paysan, ce scélérat, ce fils de... [...] ».

⁵⁴ *Ibid.* p. 448.

D'après de tels impressions, Pierre-André n'affiche pas une allure joviale et rassurante. Il semble avoir tout d'un être inquiétant duquel il vaut mieux se tenir à l'écart. Pourtant, Gabrielle développe des sentiments pour lui, et réciproquement. S'il ne la manipule pas et ne lui montre pas d'animosité, elle s'y attache tellement qu'elle se retrouve sous une forme d'emprise involontaire. De plus, malgré leur subterfuge pour se retrouver dans la nuit afin de se marier clandestinement⁵⁵, Gabrielle ne réussit pas à se détacher de l'autorité de sa famille et se retrouve contrainte d'abandonner Pierre-André. Elle tente de s'enfuir pour rejoindre son amant mais son frère l'en empêche et l'enferme dans une cave. Elle ne va donc pas au bout de la transgression de la sommation Géraud qui lui interdit tout contact avec le fils Coffinhal. Alors, suite à cet échec et malgré la pureté de l'amour de l'héroïne, son amant demeure aussi monstrueux pour la famille de Gabrielle. Toujours dans le sillage du cadre énoncé par Sariols, les deux amoureux sont issus de milieux sociaux différents : Gabrielle est noble tandis que Pierre-André ne possède aucun titre⁵⁶. Ils n'ont que faire de cette différence mais le jugement de la famille de Gabrielle persiste et elle ne peut rien faire pour changer leur opinion.

1.2.3. Des motifs connexes

Sariols met en évidence la forte présence de figures animales dans les contes et ajoute que des motifs découlent souvent les uns des autres. Pour appuyer sa théorie, l'autrice illustre ses propos en exploitant les récits d'*Amour et Psyché* d'Apulée, celui de *La Belle et la Bête* et de *La Barbe Bleue*. Le premier a beaucoup inspiré et sa trame a été revisitée de multiples fois :

La belle Psyché, cadette de trois sœurs, est trop belle pour trouver un mari. Les gens du peuple l'adorent comme une déesse, ce qui provoque la rage de Vénus. Comme punition, Psyché devra être choisie par « un monstre cruel, féroce et serpentin, qui vole sur des ailes plus haut que l'éther, et qui bouleverse tout, s'en prend à chacun... »⁵⁷

L'histoire rapportée par Apulée est bouleversée lorsque l'hostilité de Vénus s'abat sur Psyché qui semble lui voler la vedette auprès des humains. En outre, la figure de monstre violent apparaît de nouveau, de même que la romance qui unit l'humaine à cet être surnaturel. Éros est présenté comme quelqu'un d'inquiétant et, étant le représentant de l'amour, une telle description révèle que l'amour est mystérieux et synonyme de malheurs⁵⁸. Chaque individu de ce couple appartient à un monde différent : l'un est un être divin et immortel ou fantastique

⁵⁵ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 70.

⁵⁶ *Ibid.* p. 34.

⁵⁷ Apulée. 1992. *L'âne d'or ou les métamorphoses*. Paris : Gallimard. p. 118. Cité dans Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

⁵⁸ Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

tandis que l'autre est humain et mortel. Chez Delors, les deux protagonistes sont humains mais se distinguent par leur statut social. L'immortalité est, quant à elle, relative puisque son bien-aimé meurt guillotiné⁵⁹ mais il revit à travers Edmond, l'enfant que Gabrielle porte peu après la mort de Pierre-André⁶⁰. Cet enfant représente l'amour qu'elle a vécu avec lui et continue de le faire exister à travers l'amour qu'elle lui voue. Le petit Edmond est une partie de Pierre-André.

La sexualité constitue un autre nœud central dans ces récits. Au-delà d'être le récit de l'initiation sexuelle de l'héroïne, Sariols explique que la créature dans *La Belle et la Bête*, est tant un obstacle qu'une épreuve pour la révélation de l'adolescente. Elle est effrayée à l'idée de se donner à la Bête. D'ailleurs, l'autrice précise que l'homme occupe souvent ce rôle de monstre puisqu'il est celui qui fait preuve de violence dans sa sexualité⁶¹. Comme mentionné plus tôt, la jeune femme, sincère et dévouée, doit dépasser son effroi pour rendre à la bête son apparence humaine. Dans le cas de Gabrielle, même si l'allure de Pierre-André l'impressionne, elle ne le perçoit pas comme un monstre. Ce n'est donc pas son dégoût pour lui qu'elle doit surmonter mais l'injustice qu'elle ressent vis-à-vis de sa famille et de la société qui blâme les relations entre individus de différentes classes sociales. C'est le monde dans lequel elle évolue qui l'empêche de vivre sa romance. Sariols explique que l'acte sexuel est un événement-clé dans la vie de l'adolescente en passe de devenir une femme. Une fois cette étape franchie, la jeune femme découvre la vraie nature – humaine – de celui qui a partagé sa couche et établit sa vie auprès de lui, se détournant instinctivement de son père⁶². La figure d'autorité de Gabrielle n'est pas son père mais son frère Géraud et c'est lui qu'elle défie en entretenant une romance avec le roturier Pierre-André Coffinhal. Néanmoins, la sexualité est un sujet sensible pour Gabrielle. Lorsqu'elle évoque sa lecture des *Liaisons dangereuses* de Laclos, elle exprime clairement la gêne qu'elle a ressentie à la vue de certaines illustrations. Cette réaction révèle toute la pudeur et l'embarras de l'héroïne. Un point qui intéresse beaucoup les spécialistes dans ce type de récits, c'est la part importante qu'occupe le psychisme. Dans la version d'*Amour et Psyché* d'Erich Neumann, Fujiwara indique que l'histoire est le lieu du « développement du moi féminin »⁶³. Pour sa part, Bruno Bettelheim emploie *La Belle et la Bête* comme un exemple littéraire dans lequel un mariage est réussi et prometteur lorsque la femme parvient à aller au-

⁵⁹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 573.

⁶⁰ *Ibid.* p. 582 : « Je te portais en moi, mon trésor le plus précieux, l'enfant de mon amour mort, le gage de ma promesse de vivre ».

⁶¹ Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

⁶² *Ibid.*

⁶³ Fujiwara, Mami. *Op. cit.*

delà de la bestialité du sexe. Sariols atteste également que, dans *La Belle et la Bête*, une rose rouge est offerte à Belle par son père. Ce choix n'est pas anodin puisque cette fleur est synonyme de la perte de la virginité⁶⁴. Chez Apulée, la défloration est aussi un événement troublant puisqu'à l'annonce de l'oracle, Psyché apprend qu'elle doit épouser un homme terrible dont elle ignore l'identité⁶⁵. Comme le veut le mariage, elle devra s'offrir à lui. Elle n'a pas d'autre choix que d'écouter l'oracle pour accomplir le souhait de son père de la voir mariée. D'ailleurs, dans ces histoires, l'image récurrente de la rose est l'un des nombreux symboles à l'allusion charnelle⁶⁶. Gabrielle elle-même relate à plusieurs reprises qu'elle porte un corsage babarel. Cette mode du babarel est issue d'une tradition dont l'histoire est révélatrice. En effet, cette mode auvergnate trouve son origine avec la reine Marguerite de Valois. Un jour de forte chaleur, l'épouse du roi Henri IV se reposait en extérieur et avait ôté son corset afin d'être plus confortable. Certains précisent qu'elle était accompagnée d'un homme. Quand soudain, plusieurs membres de haute noblesse sont arrivés à cheval. Sachant que la reine se trouvait au château de Carlat suite à son exil, ceux-ci venaient lui rendre visite. La reine s'est alors hâtée pour se couvrir mais, dans sa précipitation, elle a mal ajusté son corset et l'a positionné à l'envers, laissant sa gorge trop visible. Pour palier son erreur, elle s'est munie d'une imposante gerbe de roses qu'elle a disposée dans son corsage. Lorsqu'elle s'est présentée à ses visiteurs, elle a fait forte impression et, bientôt, les femmes des alentours se sont pressées d'adopter cette toilette. C'est alors que la tradition s'est ancrée⁶⁷. Gabrielle porte des violettes, des fleurs d'oranger ou des roses rouges ou blanches dans son babarel. Pour de multiples cultures, la fleur est symbole de développement et de perfection, mais aussi d'amour⁶⁸. En se penchant sur la symbolique de la rose en particulier, il apparaît qu'elle est la fleur la plus présente dans la culture occidentale. Son emploi sert d'allégorie de la perfection et de l'élévation. La rose est aussi l'image de la renaissance et de l'âme⁶⁹. Ce n'est pas innocent si Gabrielle porte ce corsage. Il sert tout autant à couvrir la poitrine qu'à y attirer les regards étant donné la beauté des fleurs et l'odeur qu'elles dégagent. Si l'héroïne se vêt de la sorte, c'est qu'elle est attachée à la coutume de sa région et c'est ainsi qu'elle se distingue à Paris. De plus, malgré la pudeur et la discrétion de Gabrielle, cette mode met la jeune femme en avant. Et le babarel qui renvoie à

⁶⁴ Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ Fujiwara, Mami. *Op. cit.*

⁶⁷ Malvezin, Pierre. 1908. *Glossaire de la langue d'oc*. Paris. Consulté le 13 juillet 2023. <http://archive.org/details/glossairedelalan00malvuoft>. p. 16-17.

⁶⁸ Chevalier, Jean-Claude, et Alain Gheerbrant. 1969. *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris : Robert Laffont.

⁶⁹ *Ibid.*

l'histoire de la reine Margot à moitié dévêtue en présence d'une figure masculine évoque la séduction et de la bagatelle. Cette décoration qui semblait pourtant si innocente peut être analysée comme une allusion à la sexualité, composante du conte de *La Belle et la Bête* entre autres.

La connaissance se révèle être un autre élément fondamental. En effet, elle représente le nœud des récits puisque l'homme est le possesseur du savoir tandis que la femme en est dépourvue et doit lui demeurer inaccessible. Ainsi, Sariols précise que la figure féminine est « à la fois vierge physiquement et métaphoriquement »⁷⁰. Cet état la soumet irrémédiablement à l'homme mais pour autant, elle veut s'en faire l'émule. Elle s'oppose à cette ignorance qui lui est imposée et cherche à s'émanciper progressivement. C'est lorsque la femme accède à la connaissance que sa vie change de ton⁷¹. Dans le cas de *La Belle et la Bête*, elle découvre qui est véritablement la Bête quand elle ouvre les yeux sur ce qu'elle ressent. Elle n'a pas d'interdit à braver. Psyché, quant à elle, transgresse volontairement la limite imposée par Amour qui lui interdisait de connaître son visage, sous peine de subir de grands malheurs. Selon l'autrice, « Amour insiste davantage sur l'interdit ; il met en garde Psyché contre “la curiosité sacrilège”, “terrible danger” qui causerait à Amour “une profonde douleur” et serait pour Psyché une “épouvantable catastrophe” »⁷². La connaissance représente donc l'un des éléments principaux de ces récits et le personnage du monstre en constitue un autre encore. En effet, la figure bestiale revient dans chacune des histoires mais elle joue aussi un rôle important dans l'accès à la connaissance. Le face-à-face avec l'homme à l'apparence sauvage est l'une des étapes cruciales du parcours initiatique de la jeune femme. Il est le détenteur du savoir nécessaire à l'émancipation de la femme⁷³. La transgression est un motif courant et largement étudié puisqu'elle est la réponse directe à l'interdit. D'après Jack Zipes, l'homme pose un interdit parce qu'il a peur de la femme. En effet, jouir de la connaissance lui confère un certain pouvoir. Pour l'époque, l'homme ayant naturellement accès au savoir, il est l'être de raison contrairement à la femme, ce qui lui donne le droit de l'assujettir. À cause de cette condition, la femme a cependant cette tendance innée à la transgression⁷⁴. De plus, ces interdits permettent aux hommes d'évaluer le respect de leur épouse et ce, de manière subtile puisqu'ils profitent de leur absence pour réellement mettre la femme à l'épreuve.

⁷⁰ Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Zipes, Jack. 1986. « Les contes de fées et l'art de la subversion ». Paris : Payot. Cité dans Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

Sariols cite plusieurs exemples : « Amour dort (c'est à ce moment-là que Psyché l'observe avec sa lampe à huile), la Bête est seule quand la Belle reste chez son père au-delà du délai prévu »⁷⁵. Gabrielle s'oppose aux admonitions de son frère à propos de sa relation avec Pierre-André. Elle transgresse les interdits et autres règles que lui impose sa famille. Plus tard, cet esprit rebelle se manifestera jusque dans la haute société lorsque Gabrielle intégrera la vie à Paris. Si la femme s'émancipe, c'est qu'elle ne peut se résoudre à l'ignorance. Elle s'engage ainsi dans un parcours initiatique lors duquel elle se confronte à bien des obstacles, l'un d'eux étant sa relation avec la créature elle-même⁷⁶. Par conséquent, il est question d'une « initiation sexuelle et spirituelle » puisque la jeune femme vit ses premiers émois avec Pierre-André⁷⁷. Si le roman est dénué d'une vraie dimension religieuse, l'initiation spirituelle peut être comprise d'une manière selon laquelle, à travers l'épreuve de l'impossibilité de cet amour, elle prend conscience qu'elle doit se battre pour être libre et briser les chaînes des conventions sociétales qui luttent contre le mariage entre deux individus de même classe. Cette détermination de Gabrielle à contrecarrer tous les interdits sera plus longuement exposée ultérieurement.

Dans tous les récits de ce type, tel que l'affirme Sariols, la jeune femme ressort victorieuse et pleinement accomplie lorsqu'elle surmonte toutes les épreuves – y compris celle de la confrontation à un être qui défie les lois de l'ordinaire⁷⁸. Un tel mécanisme littéraire s'est ancré dans l'imaginaire des enfants et il est si présent dans nos cultures que le « cycle du fiancé monstrueux » persiste⁷⁹. Un parallèle entre le roman de Catherine Delors et le conte de *La Belle et la Bête* peut s'établir puisque, comme évoqué précédemment, les contes fusionnent avec des mythes et sont parfois inspirés de faits réels. L'autrice avance par exemple que le récit de *La Barbe Bleue* tel qu'on le connaît chez Perrault est calqué sur la légende du XV^e siècle de Gilles de Rais, ainsi que sur l'histoire du roi anglais Henri VIII et ses six défuntés reines. Dans tous les cas, les motifs partagés sont les mêmes : « la chambre interdite, l'initiation de l'épouse, le tentateur, le tueur en série, la mort de celui-ci in extremis, etc. »⁸⁰. De même, l'histoire de Gabrielle est directement inspirée du contexte de la Révolution française et du quotidien de ceux qui l'ont vécue.

⁷⁵ Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 41-42.

⁷⁸ Sariols Persson, Deerie. *Op. cit.*

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

L'onomastique figure parmi les composantes intéressantes sur lesquelles se pencher. Le prénom « Gabrielle » et son surnom « Belle » sont révélateurs de la diégèse. « Belle » est assimilé par plusieurs membres de son entourage à Paris. Comme il a été précisé précédemment, le conte de Beaumont occupe une place particulière dans l'histoire de Gabrielle, notamment pour cette référence directe au nom de l'héroïne. Dès son arrivée dans la capitale française, la jeune femme n'est plus appelée par son prénom mais par le surnom « Belle » que lui a donné sa cousine. C'est à partir de cet instant qu'elle acquiert une forme de nouvelle identité. Ce baptême marque pour elle le début de sa nouvelle vie. Plus tard, elle retrouve Pierre-André qui s'est aussi installé dans la capitale française pour y pratiquer la médecine et où il est ensuite devenu juge au Tribunal révolutionnaire. Lors de leurs premiers échanges après avoir été séparés, Pierre-André est le seul à appeler la jeune femme par son prénom. Cette façon qu'il a de s'adresser à elle est, pour Gabrielle, un rappel de ses origines, de sa véritable identité. À l'inverse, le pseudonyme « Belle » symbolise la vie qu'elle a quittée en délaissant Pierre-André. Inconsciemment, l'appropriation de ce surnom par ses proches la maintient éloignée de sa vie passée. Lorsque son chemin croise à nouveau celui de son amour de jeunesse, celui qui l'a conduite à prendre son destin en main, elle reprend possession de son prénom, elle reconquiert Pierre-André et se sent désormais complète. Néanmoins, Gabrielle a toujours conservé son essence qui fait d'elle une jeune femme déterminée et en quête de liberté. De plus, la connotation biblique ajoute du sens au prénom de l'héroïne. « Gabrielle » étant le féminin du prénom de l'ange Gabriel, et ce dernier étant un annonciateur, il délivre des messages qui bouleversent les destinées. Dès lors, il ne serait pas impertinent de partir du postulat selon lequel le roman de Catherine Delors est le lieu d'une maïeutique. En effet, l'œuvre rapporte le vécu de Gabrielle sous forme de mémoires mais surtout son évolution personnelle. Ainsi, Gabrielle accouche d'elle-même en traversant ses multiples expériences. Au cours de toutes ses épreuves, elle devient une femme, une femme nouvelle. En outre, Gabrielle cherche incessamment à contrôler son destin ce qui fait d'elle sa propre obstétricienne : elle naît à partir d'elle-même et grâce à elle-même. Le passage de la Bible dans lequel l'ange annonce à Marie qu'une grâce divine lui est accordée et qu'elle va devenir mère en est révélateur⁸¹. Gabriel vient annoncer une naissance à la jeune vierge Marie. Dans le cas du roman qui nous occupe, l'héroïne est également vierge : vierge au sens physique mais aussi au sens où elle commence son récit dans la fleur de l'âge, alors qu'elle a peu d'expérience de vie. Sa connaissance – notion importante, tel que développé plus tôt – est encore limitée. Elle est en plein apprentissage.

⁸¹ Lc 1 : 26-31

L'histoire de Gabrielle est en résonnance avec celle de *La Belle et la Bête* à bien des égards. Si l'autrice n'affirme pas s'être inspirée de Madame de Beaumont, plusieurs motifs de ce conte se retrouvent aussi dans son œuvre. L'analogie entre les deux œuvres semble si naturelle à établir qu'elle confirme qu'un lecteur se construit une culture littéraire depuis la tendre enfance – période lors de laquelle les histoires s'immiscent dans son imaginaire. Ce premier chapitre a démontré que l'intertextualité est rendue possible lorsque le lecteur dispose d'une connaissance littéraire étoffée, tout comme le démontre Gabrielle. En outre, la littérature accompagne l'héroïne dans son apprentissage de la vie. Ces rapports entre textes peuvent être explicites ou implicites et sert la compréhension du texte qui les contient. Peu importe le genre des œuvres (roman, mythe, conte et plus encore) des lieux communs constituent leur socle et permettent d'opérer un plus grand réseau intertextuel. Appliquée au roman de Catherine Delors, cette notion met au jour de multiples références précises comme le conte de *La Belle et La Bête*. Au-delà d'avoir été citée, cette histoire transparaît aussi implicitement dans le roman grâce à ses motifs fondateurs : l'homme à l'apparence bestiale, la sexualité comme étape du parcours initiatique de l'héroïne, la connaissance et la transgression et l'accomplissement de la jeune femme.

Chapitre 2 : *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* passé au crible de la mythocritique

Plus tôt dans cette étude, les notions de « motif » et de « topos » ont été définies et appliquées au conte de Madame de Beaumont et au mythe rapporté par Apulée. Les motifs communs présentés dans le chapitre précédent montrent la proximité entre le conte et le mythe et mettent en lumière leur parenté.

Il a ainsi été démontré que *La Belle et la Bête* et *Gabrielle* sont analogues. Dès lors, pour approfondir cette étude et examiner à quel point se calque le canevas du conte sur le roman de Catherine Delors, c'est sur le mythe lui-même (à l'origine de *La Belle et la Bête*) que la réflexion va porter. Pour ce faire, le procédé spécifique de la mythocritique est nécessaire.

2.1. Définition de la mythocritique

La mythocritique est une méthode d'analyse qui joint le mythe et la littérature⁸². Conçue par Gilbert Durand, elle se concentre sur la littérature et la société en tant que lieu d'inspiration et d'exploitation des « archétypes » et « symboles » de la mythologie⁸³. Ce procédé suit une logique particulière : « le postulat de la mythocritique est de tenir pour essentiellement signifiant tout élément mythique patent ou latent »⁸⁴. Mobiliser cette méthode nécessite de repérer des myèmes au sein de l'œuvre visée, qu'ils soient évidents ou non⁸⁵. Cette notion de myème est déterminée par Claude Lévi-Strauss et réexploitée par Gilbert Durand qui la définit comme « l'unité significative minimale du mythe, son principe même d'identification ainsi que l'instrument de son interprétation »⁸⁶. Pour obtenir un mythe distinct et ancré, des myèmes doivent se répéter et ceux-ci peuvent être remaniés d'un texte à l'autre⁸⁷. Certains d'entre eux sont particulièrement récurrents, comme la présence de figures divines ou animales⁸⁸. Dès lors, Durand étudie le mythe à partir de cette notion et identifie trois étapes pour effectuer une mythocritique : l'émergence, la flexibilité et le pouvoir d'irradiation⁸⁹. La première demande

⁸² Deslauriers, Camille. 2012. « Vers une lecture mythocritique des textes littéraires ». *Québec français*, n° 164 : 42-46. Consulté le 10 juillet 2023. <https://id.erudit.org/iderudit/65889ac>.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ Chauvin, Danièle, André Siganos et Philippe Walter. 2005. *Questions de mythocritique*. Paris : Imago. p. 7. Cité dans Deslauriers, Camille. *Op. cit.*

⁸⁵ Deslauriers, Camille. *Op. cit.*

⁸⁶ Walter, Philippe. 2011. « Les enjeux passés et futurs de l'imaginaire ». *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n° 151-152 (décembre) : 39-48. Consulté le 10 juillet 2023. <https://doi.org/10.4000/pratiques.1769>.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*

de repérer les allusions explicites et implicites dans le texte. L'auteur Walter donne pour exemple le mythe de Don Juan dans lequel « la séduction féminine, l'attrait pour la mort, le couple maître/valet » forment la fondation⁹⁰. Ensuite, il s'agit de porter son attention sur les variantes d'un mytheme puisque le mythe n'est pas un récit fixe. Enfin, il faut avoir conscience de la filiation qui lie certaines de ces unités signifiantes. Un mytheme en appelle parfois un autre⁹¹. Pierre Brunel est également un spécialiste de la mythocritique et il considère cette méthode d'analyse comme le moyen de déterminer de quelle façon la littérature s'édifie autour du mythe ou en s'en inspirant directement. Autrement dit, Brunel vise à comprendre comment le mythe influence les textes littéraires et c'est cette même question qui nous intéresse dans l'étude de *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*.

⁹⁰ Walter, Philippe. *Op. cit.*

⁹¹ Deslauriers, Camille. *Op. cit.*

2.2. *Amour et Psyché à la source de La Belle et la Bête*

Gabrielle ou les infortunes de la vertu n'est pas une production dans laquelle l'intertextualité se limite à l'énumération d'œuvres. Non seulement le conte de Madame de Villeneuve y est cité clairement, mais il apparaît comme une référence implicite puisque sa structure – et ses motifs par conséquent – se dessine également dans le roman. Le conte étant inspiré du mythe d'*Amour et Psyché* d'Apulée⁹², l'enjeu ici est de démontrer le fond commun de ces histoires et d'examiner si le mythe peut s'appliquer au roman de Catherine Delors.

« Il était une fois... », cette courte phrase est connue de tous. C'est la phrase-type qui ouvre un conte, elle situe le récit à une époque lointaine et ce procédé récurrent apparaît tant dans *La Belle et La Bête* que dans *Amour et Psyché*⁹³. Chez Madame de Villeneuve, le conte commence ainsi :

Dans un pays fort éloigné de celui-ci, l'on voit une grande Ville, où le commerce florissant, entretient l'abondance. Elle a compté parmi ses Citoyens un Marchand heureux dans ses entreprises, & sur qui la fortune, au gré de ses désirs, avoit toujours répandu ses plus belles faveurs. Mais s'il avoit des richesses immenses, il avoit aussi beaucoup d'enfans. Sa famille étoit composée de six garçons, & de six filles. Aucun n'étoit établi. Les garçons étoient assez jeunes pour ne se point presser. Les filles trop fieres des grands biens, sur lesquels elles avoient lieu de compter, ne pouvoient aisément se déterminer pour le choix qu'elles avoient à faire⁹⁴.

Et Madame de Beaumont, quant à elle, ouvre sa version de la sorte :

Il y avoit une fois un marchand, qui étoit extrêmement riche. Il avoit six enfans, trois garçons et trois filles ; et comme ce marchand étoit un homme d'esprit, il n'épargna rien pour l'éducation de ses enfans, et leur donna toutes sortes de maîtres⁹⁵.

Des deux côtés, la structure de l'incipit est similaire. En outre, sachant que ce conte et *Amour et Psyché* partagent des mythes, il est justifié de se pencher sur son incipit également :

Il était dans une certaine ville, un roi et une reine. Ce roi et cette reine avaient trois filles d'une beauté remarquable⁹⁶.

⁹² Collognat, Annie. 2020a. « De la "fable" au conte : Apulée, Cupidon et Psyché / La Belle et la Bête | Odysseum ». Consulté le 20 juillet 2023. <https://odysseum.eduscol.education.fr/de-la-fable-au-conte-apulee-cupidon-et-psyche-la-belle-et-la-bete>.

⁹³ Collognat, Annie. 2020b. « De la "fable" au conte : Apulée, Cupidon et Psyché / Les contes de Perrault | Odysseum ». Consulté le 18 juillet 2023. <https://odysseum.eduscol.education.fr/de-la-fable-au-conte-apulee-cupidon-et-psyche-les-contes-de-perrault>.

⁹⁴ Gabrielle Suzanne Barbot de Villeneuve. 1765. *Contes de Madame de Villeneuve*. Merigot. Consulté le 20 juillet 2023. <http://archive.org/details/contesdemadamed01unkngoog>, p. 45-46.

⁹⁵ Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*. Consulté le 20 juillet 2023. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>, p. 72.

⁹⁶ Apulée. *Op. cit.* p. 39.

Apulée exploite déjà la formule « Il était une fois... » et pose le contexte du récit qu'il s'apprête à faire. Dans les trois incipits, le lecteur comprend rapidement que la diégèse gravitera autour des filles de la famille.

Au-delà des composantes communes à *Gabrielle*, *La Belle et la Bête* et *Amour et Psyché* explicitées dans le premier chapitre, d'autres données similaires rendent ces récits particulièrement analogues. Parmi celles-ci figurent : la détermination de la jeune fille, un vaste et impressionnant lieu de vie, des domestiques secrets, un amour mis à l'épreuve, la convoitise des proches, une figure masculine sauvage et prisonnière de l'amour, la libération, la fin heureuse et le parcours initiatique⁹⁷. Maintenant qu'ils sont cités, il est opportun de développer chacun de ces éléments en les étayant d'extraits. Tout d'abord, l'adolescente dont le lecteur suit l'histoire fait montre de détermination, de volonté et d'audace tout au long de sa vie et c'est grâce à son tempérament qu'elle parvient à ses fins, malgré les obstacles qu'elle rencontre. Elle résiste à toute épreuve, elle est animée par une force innée⁹⁸. Chez Apulée et Madame de Beaumont, les jeunes filles dévoilent une grande bonté de cœur et un dévouement profond, prêtes à se sacrifier pour rendre à leur père la vie sauve. Psyché accepte le sort qui lui est réservé et ne proteste pas. Sa résignation est telle qu'elle pousse sa famille à accomplir l'oracle. Elle fait preuve de dignité et parvient à se réjouir de l'union qui lui est imposée⁹⁹. Quant à Belle, elle préfère donner sa propre vie que de voir celle de son père être enlevée¹⁰⁰. De plus, dans ces histoires bien connues, la bête vit souvent dans un lieu somptueux et impressionne la jeune femme qui y pénètre. Plus ou moins décrit, le motif de l'incroyable demeure apparaît toujours¹⁰¹. Le palais dans lequel Psyché est amenée semble « divin » tant sa splendeur est immense. Les deux récits emploient la notion de « magnificence » pour décrire la demeure¹⁰². Le lieu est bien différent de ce qu'elles ont connu jusque-là. D'ailleurs, quel que soit le récit, la jeune femme est choyée par d'étranges domestiques. Ceux-ci se font remarquer par leurs voix à défaut de pouvoir se montrer à leur maîtresse. Leur service donne un air encore plus merveilleux et fantastique au palais. L'héroïne peine à y croire¹⁰³. Comme souvent dans la littérature, l'amour n'est pas chose aisée. Dans le cas qui nous occupe, la romance est ralentie par l'apparence de l'homme qui est présenté comme une créature déplaisante¹⁰⁴. Elles ont aussi

⁹⁷ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Annexe 1a.

¹⁰⁰ Annexe 1b.

¹⁰¹ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

¹⁰² Annexe 2.

¹⁰³ Annexe 3.

¹⁰⁴ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

dû traverser des épreuves – comme l’abandon de leur vie passée – afin de connaître l’amour et d’accomplir leur destin. Cependant, les héroïnes éprouvent de la tendresse pour lui et un sentiment plus intense commence à prendre place en leur cœur. Avec le temps, leur quotidien se construit sur une agréable routine et les deux épouses se languissent du retour de la créature¹⁰⁵. Non seulement leur vie est bouleversée, elles sont éloignées des leurs mais les héroïnes doivent faire face à leurs sœurs cupides¹⁰⁶. En effet, les protagonistes ont chacune deux sœurs qui éprouvent une grande convoitise à leur égard. Leur envie est si forte qu’elles complotent aux dépens de leur sœur, jusqu’à lui causer du tort¹⁰⁷. Chez Apulée, c’est l’intervention des sœurs qui pousse Psyché à transgresser l’interdit posé par son époux et qui cause leur perte. En contemplant le visage d’Amour dans son sommeil – alors qu’il le lui avait interdit, Psyché le réveille et le fait fuir¹⁰⁸. Entre Psyché et Belle, aucune ne perçoit l’avidité de ses sœurs. Au contraire, elles croient en leur tristesse feinte et cherchent à les apaiser. Suite aux lamentations bien simulées de ses sœurs, Belle décide d’allonger son séjour chez son père. Pourtant, elle avait promis à la Bête d’être de retour après huit jours¹⁰⁹. Par ce choix, Belle provoque une importante peine à la créature¹¹⁰. La figure de la bête prisonnière de son amour constitue encore un autre mythe à la base des deux récits. La bête est attendrie par les paroles et les gestes de l’héroïne qui parvient à la faire fléchir et repousse ses limites¹¹¹. L’être se retrouve alors sous l’emprise de la jeune femme¹¹². Par ailleurs, la créature est libérée grâce au changement de regard que pose la jeune femme sur la créature. À l’instant où elle parvient à dépasser la hideur de celui pour qui elle ressent pourtant de la tendresse, celui-ci retrouve son apparence humaine et devient un homme charmant. En d’autres termes, c’est au moment où l’héroïne saisit sa vraie nature que la bête reprend son allure d’origine, allure qui était jusqu’alors inconnue pour la jeune femme. Les héroïnes font chacune une découverte déterminante. Chacune s’était accommodée à leur vie partagée avec un être étrange et toutes deux ont finalement découvert la vraie nature de leur amant. La vérité s’est faite jour¹¹³. Psyché a compris qu’Amour est bel et bien le dieu Cupidon¹¹⁴ et Belle a permis à la Bête de recouvrer

¹⁰⁵ Annexe 4.

¹⁰⁶ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

¹⁰⁷ Annexe 5.

¹⁰⁸ Annexe 5a.

¹⁰⁹ Annexe 5b.

¹¹⁰ Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. *Op. cit.* p. 91 : « La Bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : Vous avez oublié votre promesse ; le chagrin de vous avoir perdue m’a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content, puisque j’ai le plaisir de vous revoir encore une fois ».

¹¹¹ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

¹¹² Annexe 6.

¹¹³ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

¹¹⁴ Annexe 7a.

son identité¹¹⁵. Puis, à l'issue des contes, les héroïnes goûtent enfin à un bonheur extraordinaire qui semblait pourtant inatteignable et se solde par un mariage¹¹⁶. Psyché est désormais unie à Amour alors que tous deux appartiennent à un monde différent – le monde terrestre et le monde céleste¹¹⁷. Il en va de même pour Belle qui devient la femme de la Bête qui a quitté sa condition de créature pour redevenir homme¹¹⁸. Finalement, un enseignement peut toujours être tiré de ces récits¹¹⁹. Les protagonistes trouvent l'être aimé et s'unissent à lui après un enchaînement d'expériences. Tous ces événements que vit l'héroïne l'amènent à grandir et à se forger un mental solide. En d'autres termes, c'est une morale qui ressort de ces histoires et celle-ci s'établit sur l'amour victorieux, célébré par un mariage. Néanmoins, cette victoire ne s'obtient qu'à certaines conditions : il faut être sage et raisonnable¹²⁰ et le couple doit être harmonieux, c'est-à-dire que les deux amants doivent appartenir à la même classe¹²¹. Alors, Mercure offre l'ambrosie à Psyché pour qu'elle accède à l'Olympe. Pour sa part, Belle reconnaît les qualités de la Bête, elle est avisée et voit sa beauté intérieure, elle ne s'arrête pas à sa laideur. Grâce à cette intelligence, comme il a déjà été expliqué auparavant, les deux êtres ne se distinguent plus par leur rang¹²². Toute cette aventure est, en fin de compte, un véritable parcours initiatique¹²³.

¹¹⁵ Annexe 7b.

¹¹⁶ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

¹¹⁷ Apulée. *Op. cit.* p. 144 : « C'est ainsi que Psyché passa selon les rites sous la puissance de Cupidon. ».

¹¹⁸ Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. *Op. cit.* p. 93 : « [...] et il épousa la *Belle*, qui vécut avec lui fort longtemps, et dans un bonheur parfait, parce qu'il étoit fondé sur la vertu ».

¹¹⁹ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

¹²⁰ Apulée. *Op. cit.* p. 141 : « [...] j'ai jugé qu'il fallait mettre un frein aux ardeurs impétueuses de sa première jeunesse. ».

¹²¹ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

¹²² Annexe 8.

¹²³ Collognat, Annie. 2020a. *Op. cit.*

2.3. Un outil de décryptage du roman de Catherine Delors

La Belle et la Bête est cité explicitement dans l'œuvre de Delors et les composantes principales du conte se calquent sur le roman. Si le conte est inspiré d'*Amour et Psyché*, il est alors pertinent de partir du postulat selon lequel *Gabrielle* se construit implicitement sur base du mythe. C'est ici que va s'appliquer la mythocritique de Durand.

Pour reprendre les étapes que ce dernier préconise, il faut commencer par déceler diverses allusions à des motifs récurrents. Pour rappel, *La Belle et la Bête* et *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* sont deux récits construits à partir des composantes suivantes : un personnage à l'allure sauvage et monstrueuse, la sexualité, la connaissance, la transgression et l'accomplissement de l'héroïne qui se révèle. À celles-ci s'ajoutent d'autres mythèmes qui émergent à la fois du conte de Madame de Beaumont et du mythe d'*Amour et Psyché*. Il s'agit de la somptueuse demeure, du service mystérieux, de l'avidité de l'entourage, de la libération des amants (d'une part, l'homme est libéré de son apparente sauvagerie et, d'autre part, les jeunes gens peuvent vivre leur amour), de l'union et, de toute évidence, de l'amour rendu possible. En ce qui concerne l'homme, non seulement il est apparenté à un animal mais il se retrouve aussi prisonnier de ses sentiments. Afin de parfaire l'étude de l'œuvre et de déterminer si *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* se base bel et bien implicitement sur l'histoire d'*Amour et Psyché*, il convient d'examiner si ces mêmes mythèmes sont présents dans le roman. Il a été démontré plus tôt que l'œuvre sur laquelle repose cette analyse suit la même structure que celle de *La Belle et la Bête*. Il a également été mis en évidence que l'existence d'un personnage à l'allure bestiale et au comportement sévère est déterminant pour établir une vraie correspondance entre les deux œuvres. En effet, dans *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*, cette figure-type se révèle rapidement au cours de l'histoire puisque le protagoniste qui marque le tournant de la diégèse est qualifié d'individu de basse espèce, son apparence et son attitude effraient. Il s'éprend de l'adolescente et, lors de leurs retrouvailles à Paris, elle sollicite son aide à plusieurs reprises. Au-delà de son apparence rustre, Pierre-André demeure l'otage de son amour pour la jeune femme et ce, malgré les années. Il ne peut nier ses sentiments et cède aux requêtes de Gabrielle. Le passage en annexe 9 démontre bien que Gabrielle se rend auprès de Pierre-André qu'elle sait capable de la soutenir au vu de son statut important de juge¹²⁴. Elle lui demande d'être indulgent mais il se révèle plutôt froid avec elle. Leur séparation a laissé des stigmates mais, entre eux, l'affection demeure et Pierre-André peine à résister et finit par lui

¹²⁴ Annexe 9.

témoigner son soutien. Dans la production de Catherine Delors, la maison dans laquelle l'héroïne revient n'a rien de splendide ni de fastueux. Au début de l'histoire, Gabrielle est ramenée dans la maison familiale qui l'impressionne par sa grandeur mais surtout par son air de labyrinthe. L'ambiance y est inquiétante et lugubre. Gabrielle fait même mention du « drac », un monstre légendaire auvergnat, ce qui montre une fois de plus la prégnance des histoires dans son quotidien¹²⁵. Ce lieu n'est pas un refuge pour la jeune femme mais plutôt l'endroit dans lequel elle assiste à son premier assujettissement à un homme. Son frère lui dicte quoi faire et l'enferme lorsqu'elle lui désobéit. Ce mytheme de la somptueuse demeure émerge alors à moitié dans le roman. Néanmoins, si le château ne charme pas l'héroïne, il la marque intensément. Le mytheme se trouve ici remanié. En ce qui concerne le service, Gabrielle est entourée de plusieurs domestiques bien visibles, dont Joséphine qui influence la direction que va prendre la vie de la jeune fille¹²⁶. C'est elle qui lui apprend qu'elle devra un jour se marier et partager son intimité avec son mari¹²⁷. Gabrielle lui demande de faire porter des mots à Pierre-André¹²⁸ mais c'est aussi Joséphine qui trahit la confiance de l'héroïne en dévoilant l'une des lettres au frère de Gabrielle qui décide de la punir sévèrement après avoir découvert sa ruse pour fuir¹²⁹. L'avidité se manifeste à son tour mais surtout sous forme de possessivité venant d'individus masculins. L'héroïne est notamment victime de la jalousie de son amant Villers¹³⁰. Le dernier mytheme de la libération des amants est aussi introduit dans le roman. Au cours de l'histoire, Gabrielle et Pierre-André se retrouvent et vivent enfin leur romance après avoir été confrontés à de multiples entraves. Cependant, la mort s'interpose et les sépare brutalement. Il peut sembler que les sentiments profonds qui les lient s'évanouissent dans cette fatalité mais il n'en est rien. L'amour de Gabrielle pour Pierre-André persiste malgré tout à travers leur enfant. Ensuite, la deuxième étape de la mythocritique consiste à s'intéresser aux variantes d'un mytheme. Chez Delors, les motifs présents dans le conte de Madame de Beaumont et dans le mythe d'Apulée se manifestent également mais parfois avec certaines nuances. Pourtant, la trame de *Gabrielle* ne s'éloigne pas pour autant de celle de *La Belle et la Bête* ou de sa prédécesseuse. Ces variations témoignent donc de la flexibilité des mythes qui se modifient mais qui subsistent. Enfin, l'ultime phase de cette méthode réside dans le constat du réseau formé par les mythes. Dans le cas qui nous concerne, il apparaît que les trois histoires se font écho puisqu'elles

¹²⁵ Annexe 10.

¹²⁶ Annexe 11.

¹²⁷ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 23-24.

¹²⁸ *Ibid.* p. 59-61.

¹²⁹ *Ibid.* p. 75.

¹³⁰ Annexe 12.

reposent toutes sur les mêmes constituants. Et ceux-ci se répondent les uns les autres. En d'autres termes, comme Sariols l'a démontré, lorsqu'un récit s'anime, entre autres, autour d'un monstre et d'une jeune fille, les différents motifs énoncés s'enchaîneront ensuite.

Pour conclure ce chapitre, trois de ces unités forment le noyau dur du roman et résonnent tout particulièrement avec *Amour et Psyché*, à savoir l'amour impossible, la transgression et l'émancipation de l'héroïne. C'est sur ce postulat que reposera l'ultime chapitre de cette étude qui s'attardera sur la lecture de *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* à partir de chacune de ces dimensions également présentes dans le mythe. Autrement dit, ce qui a été développé jusqu'alors justifie qu'une lecture en filigrane d'*Amour et Psyché* s'opère dans *Gabrielle*.

Chapitre 3 : Le mythe d'Amour et Psyché en filigrane

Ce chapitre se consacre à la proposition d'une lecture du roman *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* comme étant une production empreinte du mythe d'Amour et Psyché étant donné les multiples rapports intertextuels présents dans le roman. L'analyse se développe selon les trois myèmes principaux du parcours initiatique, de la transgression et de l'omniprésence de l'amour. Un passage en particulier du discours de Gabrielle résume l'ampleur de ces trois dimensions :

Cette romance tragique me rappelait ma propre histoire. La peine que j'avais éprouvée en apercevant Pierre-André à la guinguette, six mois plus tôt, revint me percer au cœur. Certes, je n'étais pas morte de notre séparation, mais la cruauté de mon mariage, puis les humiliations de ma vie de courtisane à Paris m'avaient arraché mon innocence¹³¹.

L'héroïne compare son histoire d'amour avec Pierre-André à une « romance tragique » comme il est possible d'en lire. La construction de sa phrase « Certes, je n'étais pas morte [...], mais [...]. » dévoile que sa vie s'est muée en survie une fois qu'elle a été éloignée de Pierre-André. Elle a survécu mais son existence n'en a été que plus douloureuse. Peut-être exprime-t-elle par cette pensée que la mort lui aurait été plus douce. En outre, ce coup du destin l'a conduite vers d'autres supplices tels qu'un mariage forcé dépourvu d'amour et de sécurité, et un exil dans la haute société qui lui a valu de se sentir exclue et manipulable. La rudesse de cette nouvelle vie lui a fait perdre son insouciance d'adolescente, lorsqu'elle pouvait agir avec fougue sans craindre de répercussions trop importantes. Malheureusement, la convenance et la bienséance l'ont rapidement soumise. Dès lors, le lecteur décèle dans ces lignes que la vie de la protagoniste est ponctuée d'enseignements, de bravades – notamment en étant courtisane, ce qui n'était pas bien vu – et d'histoires d'amour.

¹³¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 299.

Tel que le prénom de l'héroïne, la seconde partie du titre de l'ouvrage de Catherine Delors dévoile la teneur de l'histoire. En effet, la vertu est un « courage physique ou moral »¹³², une « force d'âme »¹³³ et renvoie à la détermination de l'héroïne. De plus, la dimension conjugale ressort également dans la définition¹³⁴. Et ce sens relatif au mariage n'est attribué qu'à la femme¹³⁵. En outre, la vertu est synonyme d'honnêteté, d'aspiration au bien :

Disposition habituelle, comportement permanent, force avec laquelle l'individu se porte volontairement vers le bien, vers son devoir, se conforme à un idéal moral, religieux, en dépit des obstacles qu'il rencontre¹³⁶.

Disposition ferme, constante de l'âme, qui porte à faire le bien et à fuir le mal¹³⁷.

Une personne vertueuse agit dans le respect des convenances et avec sagesse. Elle est discrète et pudique. Gabrielle doit être vertueuse et donc se plier à ce qui est décidé pour elle selon les conventions. Néanmoins, elle bafoue la bienséance à plusieurs reprises, notamment lorsque son frère et tuteur tente de la corriger et qu'elle persiste. Pour elle, « fuir le mal » revient à combattre l'injustice et réclamer ses droits. Dès lors, l'intitulé de l'ouvrage établit un rapport direct entre Gabrielle et les difficultés auxquelles elle est confrontée. Ces dernières sont le résultat de la vertu de la jeune femme mise à rude épreuve. En effet, l'héroïne se conduit naturellement comme bon lui semble. Elle a conscience de ne pas respecter les principes mais suit son instinct. En réalité, la jeune femme agit selon sa vertu. Elle converge vers le bien, vers ce qui lui correspond. Ce qui pose problème, c'est que la société n'a pas la même considération de la vertu. Même ses proches ne lui apportent pas de soutien dans ses décisions. Pour Gabrielle, il est vital de suivre ses inclinations alors que pour ses semblables, peu importent ses envies, il faut se conformer aux convenances. De plus, tenant compte du fait que la vertu désigne principalement la qualité de la femme et a trait au mariage, cette notion s'applique davantage à l'histoire de Gabrielle. L'héroïne voit sa vie basculer lors de la rencontre de Pierre-André et, par voie de conséquence, lors de son mariage arrangé avec son cousin, le baron de Peyre. Par ailleurs, la vertu de Gabrielle sera entachée par son mari qui la violente – ce point sera développé ultérieurement. Aussi, non seulement Catherine Delors qualifie elle-même son

¹³² CNRTL. s.d. « Vertu ». *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*. Consulté le 26 juillet 2023. <https://www.cnrtl.fr/definition/vertu>.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.* : « [À propos d'une femme] Retenue, chasteté; fidélité conjugale ».

¹³⁵ Académie française. s.d. « Vertu ». *Dictionnaire de l'Académie française*. Huitième édition. Consulté le 26 juillet 2023. <http://www.dictionnaire-academie.fr/article/A8V0380> : « Il signifie spécialement Chasteté, pudicité, et ne se dit guère qu'en parlant des Femmes. *Au milieu d'un monde corrompé, cette femme a su conserver sa vertu* ».

¹³⁶ CNRTL. *Op. cit.*

¹³⁷ Académie française. *Op. cit.*

ouvrage de « roman d'apprentissage d'une jeune aristocrate déterminée à défendre sa dignité bafouée par les hommes »¹³⁸ mais, dans cette affirmation, l'autrice inclut également l'impact du statut social et l'influence des hommes dans l'histoire de Gabrielle. Autrement dit, elle y résume encore les trois dimensions fondamentales de son roman : le parcours initiatique de l'héroïne en tant que femme noble, son tempérament rebelle qui la pousse à s'opposer au système et à outrepasser les interdits et les relations amoureuses. L'ensemble de ce chapitre consiste à étayer l'hypothèse selon laquelle le roman historique *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* peut être une lecture en filigrane d'*Amour et Psyché*. Des liens seront établis entre les deux récits afin d'éclairer les résonnances qui s'y dessinent.

L'analyse ici présente sera ponctuée par des excursus historiques. En effet, l'œuvre sur laquelle repose cette étude étant un roman historique, elle propose un état des lieux de l'époque de la Révolution française et de toutes les conditions qu'elle impose. C'est le fait de mener sa vie dans un tel contexte qui contraint Gabrielle à vivre ses nombreux déboires. Autrement dit, l'expérience de l'héroïne dépend ici de paramètres sociaux et politiques. En ce qui concerne le mythe antique que le lecteur peut reconnaître de manière filigranée dans le roman, Psyché traverse quant à elle des difficultés propres à la dimension merveilleuse à laquelle se prête son histoire mythique. En outre, de son temps, le culte divin est omniprésent. Ce sont les dieux de l'Olympe qui guident les hommes dans chaque dimension de leur quotidien. Les tribulations de Psyché sont alors principalement imposées par des forces extraordinaires (l'annonce de l'oracle, les avertissements signalés par son amant Cupidon, les défis lancés par Vénus). Les obstacles auxquels les deux jeunes femmes font face sont de différents ordres mais c'est bien l'environnement des deux protagonistes qui conditionne leur parcours. C'est pourquoi ces quelques points historiques viendront apporter un éclairage sur les malheurs vécus par Gabrielle qui se fait porte-parole des femmes de son temps.

¹³⁸ Delors, Catherine. *Op. cit.*

3.1. Une femme émancipée

Dès son adolescence, la vie de Gabrielle se révèle être un parcours initiatique. Elle traverse diverses épreuves desquelles elle tire des leçons pour mieux affronter les prochains obstacles. Son récit commence lorsqu'elle n'est âgée que de onze ans et se clôt quand elle a quarante-six ans. Par conséquent, ses mémoires retracent sa vie et ses apprentissages jusqu'à l'âge adulte, mais pas seulement puisqu'elle y raconte aussi et surtout son émancipation. Gabrielle vit dans un monde dans lequel il est difficile d'être une femme, et qui plus est, une femme accomplie et indépendante tel qu'on l'entend à notre époque. En écrivant, Gabrielle se dévoile sans pudeur. Elle ose partager ses réflexions profondes et relater les horreurs qu'elle a vues et vécues. Elle a conscience des faits de son époque et les dénonce. Catherine Delors explique son choix d'écrire son roman sous la forme de mémoires. Elle déclare avoir pris conscience de la difficulté qu'elle aurait traversée si elle avait décidé de relater les faits pendant qu'ils se déroulent. Il lui aurait été complexe de se mettre à la place d'une héroïne de vingt-deux ans des XVIII-XIX^e siècles alors qu'elle-même vit au XIX^e siècle¹³⁹. Elle poursuit en expliquant que, pour écrire une fiction historique, avoir une maîtrise et une connaissance précise des vêtements et du mobilier d'époque n'est pas suffisant. Les personnages doivent être totalement intégrés dans l'époque dans laquelle ils évoluent. Leurs actes et leur manière de penser doivent y être adaptés¹⁴⁰. Catherine Delors avance donc que sa méthode pour éviter tout anachronisme a été de lire un maximum de mémoires¹⁴¹. Ces écrits lui ont permis de se représenter à quoi ressemblait la vie au temps de la Révolution française. Lors de ses recherches sur cette période, l'autrice affirme que le climat de l'époque était impitoyable puisqu'elle a eu la nette impression que les jugements du Tribunal révolutionnaire aboutissaient presque systématiquement à la condamnation à mort¹⁴². Elle explique aussi que la Révolution a contribué à l'amélioration de la condition féminine¹⁴³. Dans la vie privée par exemple, les femmes ont réclamé et finalement obtenu une position égale à celle occupée par les hommes. Désormais, elles peuvent posséder autant de biens que les hommes, ce qui n'était pas le cas sous l'Ancien Régime avec l'autorité matrimoniale (abolie à la Révolution)¹⁴⁴. L'évolution se poursuit même au-delà puisqu'elles ont participé à un certain nombre d'événements politiques.

¹³⁹ Douglas, Julianne. 2008. « Interview with Catherine Delors ». *Writing the Renaissance* (blog). Consulté le 15 septembre 2022. <http://writingren.blogspot.com/2008/03/interview-with-catherine-delors.html>.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ *Ibid.*

Elles prenaient réellement part au monde politique¹⁴⁵. Le genre des mémoires véhicule des informations de différents ordres. Leur objectif n'est pas insignifiant :

Un mémoire est d'abord, comme son nom l'indique, un ensemble de notes destinées à conserver trace d'un fait, ou encore un relevé de faits. Les premières productions attestées de ce genre gardent l'empreinte de cette fonction première : mémoires historiques, scientifiques, juridiques, etc. ont pu être défini comme « relation de faits, ou d'événements particuliers pour servir à l'histoire » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694). [...] l'emploi du mot au pluriel désigne, dès le XVI^e s., un genre qui participe à la fois de l'histoire (comme héritier des chroniques et annales) et de l'autobiographie, au récit où une personne consigne des faits qu'elle considère comme dignes d'être notés ou comme nécessaires à un témoignage ou à une justification¹⁴⁶.

L'écriture de mémoires ne signifie pas que son auteur n'y intègre aucune dimension autobiographique¹⁴⁷. Anne Coudreuse le démontre d'ailleurs à travers l'exemple de Madame Roland qui a entrepris la rédaction de mémoires en deux parties, la première étant historique tandis que la seconde se concentre sur sa vie personnelle¹⁴⁸. Madame Roland partage des événements qu'elle a vécus et qui ont rythmé une grande part de son existence. Ces informations ayant une valeur historique importante, ils peuvent s'avérer utiles aux spécialistes. Pareillement, Gabrielle fait le récit des soulèvements qui secouent Paris à la fin du XVII^e siècle. Cette dimension historique n'a rien d'étonnant dans ses écrits puisqu'elle est une femme de son temps et qu'un auteur de mémoires dépeint aussi des épisodes historiques au-delà de la simple narration de sa vie. L'héroïne décrit par quels troubles la capitale est frappée et évoque par exemple la création de la Garde nationale le 14 juillet 1789 :

Dans le même temps, le roi ordonna à des régiments composés de mercenaires suisses et allemands, vingt mille hommes au total, d'encercler Paris. Personne ne doutait que son véritable objectif fût d'écraser la capitale si elle montrait le moindre signe de ralliement à la nouvelle Assemblée. L'opinion publique attribuait cette décision à l'influence de la reine. Les bourgeois de Paris, quant à eux, formèrent une milice, que l'on appela « garde nationale », pour défendre la ville¹⁴⁹.

Gabrielle poursuit avec la mention des débuts de la Grande Peur lorsque les paysans racontent que la reine complotait aux côtés de la noblesse en vue de décimer les habitants¹⁵⁰. Elle ne

¹⁴⁵ Douglas, Julianne. *Op. cit.*

¹⁴⁶ Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, et Marie-Andrée Beaudet. *Op. cit.* p. 479-480.

¹⁴⁷ Coudreuse, Anne. 2009. « La mémoire littéraire dans quelques *Mémoires de la Révolution* ». *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2009-4 (décembre): 23-37. Consulté le 8 août 2023. <https://doi.org/10.4000/itinéraires.620>.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 304.

¹⁵⁰ *Ibid.* p. 310.

manque pas non plus de rapporter d'autres moments-clés de la Révolution comme la fusillade du Champ-de-Mars du 17 juillet 1789 :

Le drapeau rouge mentionné par Pierre-André était le signal de la loi martiale. Je me souvins des avertissements de Villers et me mis à courir en direction de la rue Saint-Dominique.

Trop tard. Quelques secondes, tout au plus, s'écoulèrent avant que des coups de feu ne retentissent. La foule se mis à hurler et à s'éparpiller en tous sens. Certains furent abattus par les premières balles, d'autres piétinés dans la mêlée. [...] Des gendarmes à cheval poursuivaient les fugitifs et les abattaient à coups de sabre¹⁵¹.

Quant à la dimension personnelle des mémoires, Madame Roland relate dans ses « Mémoires particuliers » ce qui a trait à sa vie privée. Ceux-ci font donc office d'autobiographie au sens où elle y retrace les diverses phases de son apprentissage¹⁵². Coudreuse met en évidence la similitude de ce récit avec ce qu'a produit Rousseau, père du genre autobiographique. Elle indique notamment que Manon Philipon fait le choix de rapporter des événements qui auraient semblé inutiles et auraient été prohibés, comme son témoignage du viol qu'elle a évité de peu¹⁵³. Gabrielle fait de même en énumérant tous les sévices qu'elle a subis de la part de son mari ou de Villers par exemple. De plus, qu'il soit question des mémoires de madame Roland ou de ceux de Gabrielle, l'énonciation d'un événement est l'occasion pour l'autrice d'opérer un bilan sur soi. Ainsi, Coudreuse explique que le *je* narré met à jour le *je* narrant¹⁵⁴. Il apparaît alors que les rédactions de femmes délivrent des informations précieuses sur leur environnement. Le postulat est donc que l'écriture révèle la vie de l'autrice et, par extension, sa situation sociale. L'autrice Isabelle Luciani exploite d'ailleurs le genre de l'écriture domestique pour appuyer cette théorie¹⁵⁵. Si les écrits de Gabrielle ne sont pas de cet ordre puisqu'elle ne réalise pas l'inventaire de ses tâches ménagères ou des comptes, ils partagent tout de même certaines caractéristiques avec cette écriture dont parle Luciani. La production de Gabrielle prend la forme de mémoires, ce qui signifie qu'elle est en partie subjective. Les femmes existent à travers leurs écrits, même si la société dans laquelle elles vivent les relègue au second plan¹⁵⁶. Cette affirmation s'applique au roman qui nous intéresse puisqu'à travers le quotidien sous la Révolution qu'elle dépeint en détails, Gabrielle y dévoile ses opinions – ce qui n'était pas attendu des femmes – et décrit ses actes souvent provocateurs et dénonciateurs. Luciani se base

¹⁵¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 338.

¹⁵² Coudreuse, Anne. *Op. cit.*

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ Luciani, Isabelle. 2012. « De l'espace domestique au récit de soi ? Écrits féminins du for privé ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 35 (mai) : 21-44. Consulté le 7 octobre 2022. <https://doi.org/10.4000/clio.10499>.

¹⁵⁶ *Ibid.*

quant à elle sur différentes productions féminines pour aborder le genre des écrits domestiques¹⁵⁷. Leurs autrices proviennent de Provence au XVI^e jusqu'au XVIII^e siècles. Pour la plupart, elles entament leur récit à la mort d'un membre masculin important : le mari lorsqu'elles sont mariées et le père si elles sont célibataires¹⁵⁸. L'autrice explique que ce type de rédaction est synonyme d'un passage « de la subordination à l'autonomie » pour les femmes qui en sont à l'initiative¹⁵⁹. Gabrielle entreprend son écriture lorsqu'elle a environ quarante-six ans. À cette époque, son amour de jeunesse est décédé et elle est devenue l'épouse de lord St Ives. Vingt-et-un ans se sont écoulés entre la mort de Pierre-André et sa rencontre avec lord St Ives à Londres en 1815. Autrement dit, elle n'écrit pas dès la perte de Coffinhal. Néanmoins, elle dédie ses mémoires à son fils – fruit de son amour avec Pierre-André. Par conséquent, c'est tout de même une figure masculine qui la pousse à écrire vers 1815 :

J'en arrive à la partie de mon récit que je voudrais ne pas écrire. Ceux qui disent que le temps atténue la douleur du deuil ne connaissent rien du chagrin. J'ai fait allumer un grand feu malgré la saison mais, si près que je m'en approche, je ne puis m'empêcher de frissonner. Les larmes m'aveuglent. Pourtant, pour toi, je dois trouver le courage de continuer. Dieu, comme Il l'a toujours fait, m'en donnera la force¹⁶⁰.

Ce rapport à la mémoire a un lien direct avec les enfants et le rôle de la mère en tant qu'éducatrice, mais aussi et surtout, la mémoire demeure grâce à l'écriture¹⁶¹. D'après les sources de l'autrice, les femmes nobles sont généralement celles qui écrivent le plus et même le mieux¹⁶². Lorsqu'elle était au couvent dès ses six ans, les bénédictines ont assuré l'éducation de Gabrielle. L'instruction dont elle a bénéficié lui permet ensuite de transmettre ses savoirs à sa propre fille¹⁶³. L'écriture incarne un moyen de libération et d'affirmation pour la femme. Sa production est le reflet de sa personne et de ses expériences. De plus, Luciani insiste sur l'idée que les rédactions domestiques prouvent que la femme mariée dispose d'une forme de liberté d'action malgré son statut juridique inférieur¹⁶⁴. Depuis le XVI^e siècle, la femme profite d'une revalorisation grâce aux traités d'économie domestique¹⁶⁵. C'est une fois devenue veuve qu'elle

¹⁵⁷ Luciani, Isabelle. *Op. cit.*

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 555.

¹⁶¹ Luciani, Isabelle. *Op. cit.*

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 314 : « Début octobre 1789, en fin d'après-midi, alors que j'enseignais à Aimée ses lettres, nous fûmes interrompues par des cris et des chants venant de la rue ».

¹⁶⁴ Luciani, Isabelle. *Op. cit.*

¹⁶⁵ Barbier, Jean-Marie. 1981. *Le quotidien et son économie ; essai sur les origines historiques et sociales de l'économie familiale*. Paris : Éditions du CNRS. ; Chatenet, Aurélie. 2009. « La femme, maîtresse de maison ? Rôle et place des femmes dans les ouvrages d'économie domestique au XVIII^e siècle ». *Histoire, économie & société*, 28, 21-34. <https://doi.org/10.3917/hes.094.0021>. Cités dans Luciani, Isabelle. *Op. cit.*

récupère son patrimoine et son pouvoir juridique. Elle peut désormais prendre totalement en charge ses enfants mineurs et prendre des décisions pour eux¹⁶⁶. L'autrice montre que les femmes sont aussi les protectrices d'une mémoire, comme c'est le cas de Gabrielle.

Le statut de femme de Gabrielle est déterminant dans son existence. C'est parce qu'elle est une femme qu'elle rencontre tant d'adversités. Le monde de l'époque gravite autour de l'être masculin, considéré comme supérieur à la femme. L'émancipation féminine y est donc complexe, mais pas impossible. Il existe non seulement une distinction de sexe mais aussi de statut. Dans le roman et dans le mythe d'Apulée, cette double distinction transparaît. Non seulement Psyché et Gabrielle sont des femmes, tandis qu'Amour et Pierre-André sont des hommes, mais ils se différencient aussi par leur nature et leur condition. En ce qui concerne le mythe, Psyché est une mortelle noble alors qu'Amour est un dieu – mais selon les termes de Vénus qui veut voir la perte de sa rivale, elle décrit que l'homme dont elle s'éprendra est un homme des plus miséreux. Dans le roman de Delors, Gabrielle est également noble et Pierre-André est de basse naissance. Autrement dit, ces caractéristiques les font appartenir à des mondes opposés : d'une part, Psyché et Gabrielle sont humaines et innocentes et d'autre part, Cupidon et Pierre-André sont des figures hors du commun et brutales puisque l'un est un dieu qui est présenté comme une créature terrible et l'autre est apparenté à une bête. En outre, les deux femmes sont reléguées à leur beauté, à leur rôle de procréatrice alors que les hommes de ces récits incarnent plutôt des figures de l'action. Cupidon assure son rôle du dieu de l'Amour en décochant ses flèches à travers le monde et, dans le roman, qu'il s'agisse de Pierre-André ou de Villers, ils professent dans la médecine ou la politique et occupent donc une fonction importante. Leur influence s'étend sur tout le peuple. Ainsi, une opposition entre des positions supérieures et inférieures transparaît : féminin et masculin, noblesse et paysannerie, univers de l'humanité et univers des créatures. Dans une interview que Catherine Delors a accordée au sujet de son roman, elle évoque l'optimisation de la vie des femmes au temps de la Révolution¹⁶⁷. Il est alors souhaité de poursuivre cette analyse en consacrant quelques lignes sur les raisons de la divergence de considération qui divise les deux sexes. Des théories ont déjà été avancées pour expliquer la prédominance de l'homme sur la femme. Les nouvelles connaissances scientifiques de l'ethnographie et de la médecine par exemple naissent entre autres du principe de dualité entre les deux sexes. La différence entre l'avant et l'après XVIII^e

¹⁶⁶ Luciani, Isabelle. *Op. cit.*

¹⁶⁷ Douglas, Julianne. *Op. cit.*

siècle est notable¹⁶⁸. Karen Harvey s'appuie sur la thèse avancée par Thomas Laqueur qui affirme que la hiérarchie des hommes et des femmes n'a pas toujours été la même. Avant le XVIII^e siècle, l'idéologie se fonde sur la théorie des humeurs. Les deux sexes partagent alors le même fonctionnement, celui du système humoral : quatre humeurs (froide, chaude, humide et sèche) régissent le corps et celles-ci ont chacune leur particularité. La seule distinction entre les deux sexes est leur différence de degré. En effet, la femme tend davantage à être dirigée par les humeurs froide et humide tandis que l'homme est gouverné par les humeurs chaude et sèche¹⁶⁹. Dès lors, les deux sexes ne sont pas présentés comme étant si dissemblables, voire totalement opposés. L'antagonisme des sexes n'apparaît qu'après le XVIII^e siècle selon Laqueur. Le système passe au « modèle des deux sexes » qui détermine que les corps masculins et féminins sont tout-à-fait différents et ne bénéficient pas de la même estime¹⁷⁰. Dans *La Fabrique du sexe*, il est expliqué que la raison du changement de perspective repose sur la volonté politique de conserver un équilibre social basé sur cette dualité des sexes. Cette perspective permettait de préserver la politique aux mains des hommes¹⁷¹. La femme doit l'attribution de ce rôle à son sexe. La Révolution française n'est pas encore le moment pour les femmes d'être revalorisées. Les préjugés sur les femmes étaient si puissants à l'époque que la proposition de leur accorder le droit de vote en 1789 n'a pas été avancée. Les idées étaient tellement ancrées qu'il était instinctif de les laisser dans l'ombre et de les priver des droits civiques¹⁷². Lors de la Révolution, les hommes n'estiment pas les femmes comme étant des individus à part entière. Elles sont reléguées aux tâches ménagères, recluses donc de la vie en société. La femme doit dédier sa vie à son statut de mère et d'épouse, ce qui l'empêche de s'affirmer en tant que personne unique¹⁷³. Elle dépend de son mari, qui succède à son tuteur familial représenté par son père ou son frère, et elle lui doit obéissance. Pour Gabrielle, elle passe de la soumission à son frère Géraud à l'assujettissement à son cousin et mari, le baron de Peyre.

¹⁶⁸ Harvey, Karen. 2010. « Le Siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle (vers 1650-vers 1850)* ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 31 (mai): 207-38. Consulté le 7 octobre 2022. <https://doi.org/10.4000/clio.9683>.

¹⁶⁹ Laqueur, Thomas. 1990. *Making sex : body and gender from the Greeks to Freud*. Cambridge. Traduction française : *La Fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*. 1992. Traduction de Michel Gautier. Paris : Gallimard. Cité dans Harvey, Karen. *Op. cit.*

¹⁷⁰ *Ibid.*

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² « Histoire : Les femmes en France au 18^{ème} siècle, préjugés, images et représentations des femmes dans l'Histoire des France. Femmes et inégalités, Florence Brissieux, Aurore Rubio, Patrice Sawicki ». *Op. cit.*

¹⁷³ *Ibid.*

Alors qu'elle doit se confesser avant ses noces et qu'elle exprime son opposition à ce mariage, le prêtre lui rappelle son obligation :

– Êtes-vous donc sourde à l'appel du devoir ? Même si le choix de votre tuteur était malavisé, ce qui est loin d'être le cas, vous devriez lui obéir sans un murmure¹⁷⁴.

Contrairement à la femme, l'homme, lui, occupe un rôle actif dans la vie extérieure¹⁷⁵. Il évolue dans le milieu social et politique tandis que l'univers de la femme se limite au domaine privé. Le roman de Catherine Delors dépeint justement ce rapport de domination entre les deux sexes et Gabrielle s'en fait la porte-parole. Plutôt naïve et insouciante au début de l'adolescence, Gabrielle s'affranchit peu à peu. En grandissant, elle apprend à maîtriser les rouages du système pour mieux les contourner et devient une femme avisée. Désormais, elle prend conscience de ce qu'elle acceptait à l'époque et qu'elle se résout à ne plus permettre. Elle formule clairement cette décision dans une lettre qu'elle adresse à son amant : « [...] *Vous n'avez pas changé. C'est moi qui ai changé. Ce que je tolérais à mon corps défendant me dégoûte à présent* »¹⁷⁶. Lorsque Villers proteste contre une décision de Gabrielle, elle résiste. En relatant cet épisode, animée par la même détermination, elle écrit dans ses mémoires :

Je fixai Villers droit dans les yeux. Je me souvins de mon impuissance désespérée lorsque mon frère m'avait imposé sa volonté, puis lorsque j'avais été forcée d'obéir à mon mari. Cela ne se reproduirait plus¹⁷⁷.

Le regard qu'elle semble planter dans celui de Villers fait office de défiance. Plus que jamais, Gabrielle devient seul maître de son destin. Madame Roland a elle-même partagé dans ses mémoires :

En vérité, je suis bien ennuyée d'être une femme : il me fallait une autre âme, ou un autre sexe, ou un autre siècle. Je devais naître femme spartiate ou romaine, ou du moins homme français. [...] Mon esprit et mon coeur trouvent de toute part les entraves de l'opinion, les fers des préjugés, et toute ma force s'épuise à secouer vainement mes chaînes. O liberté, idole des âmes fortes, aliment des vertus, tu n'es pour moi qu'un nom¹⁷⁸!

Son témoignage révèle que, si la structure sociale est telle à son époque, elle n'était pas pour autant appréciée ou validée par les premières concernées. En déclarant « [...] il me fallait une

¹⁷⁴ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 77.

¹⁷⁵ « Histoire : Les femmes en France au 18ème siècle, préjugés, images et représentations des femmes dans l'Histoire des France. Femmes et inégalités, Florence Brissieux, Aurore Rubio, Patrice Sawicki ». *Op. cit.*

¹⁷⁶ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 281.

¹⁷⁷ *Ibid.* p. 322.

¹⁷⁸ Madame Roland. 1793. *Lettre du 5 février 1776*. <https://gallica.bnf.fr/essentiels/anthologie/suis-bien-ennuyee-femme>. Cité dans « Histoire : Les femmes en France au 18ème siècle, préjugés, images et représentations des femmes dans l'Histoire des France. Femmes et inégalités, Florence Brissieux, Aurore Rubio, Patrice Sawicki ». s. d. Consulté le 17 octobre 2022. <http://www.thucydide.com/realisations/comprendre/femmes/femmes1.htm>.

autre âme, ou un autre sexe, ou un autre siècle », Madame Roland a parfaitement conscience de sa condition. Elle sait que son sexe est la cause de sa situation et suppose même que son époque en est quelque peu responsable. Elle aspire à une autre vie, plus libre mais son monde ne semble pas apte à offrir davantage de droits aux femmes. La liberté n'est qu'une chimère pour Madame Roland. Gabrielle partage la condition de Manon Philippon et la déplore tout autant. Elle défend et prône les droits des femmes et elle n'hésite pas à condamner un homme pour ses opinions scandaleuses¹⁷⁹. Ceux qui cherchent à soutenir la cause féminine à l'époque ne sont pas nombreux¹⁸⁰. Quelques femmes se soulèvent avec l'intention claire de se battre pour leur cause¹⁸¹. À l'occasion de la Révolution, les femmes ont des attentes claires. Elles cherchent à obtenir justice pour contrer enfin leur absence de droits qui persiste depuis trop longtemps¹⁸². Elles prennent part aux actions du 5 octobre 1789. Elles se rassemblent pour former une grande part du cortège de Versailles et en occuper le château¹⁸³. Gabrielle incarne un exemple parmi toutes ces femmes puisqu'elle conteste également sa condition et le fait savoir. Malgré tout, la Révolution n'a pas été à la hauteur des attentes pour la gente féminine¹⁸⁴. Les femmes sont tout autant asservies qu'avant. Cependant, les hommes ont pu réaliser qu'elles font partie de la cité et les rapports entre les sexes sont revus. Les femmes peuvent profiter désormais d'une personnalité civile, elles sont « des êtres humains à part entière, capables de jouir de leurs droits »¹⁸⁵. La Déclaration de 1789 leur confère la liberté d'opinion, de choix et les fait profiter de la suppression de l'ordre, de la hiérarchie et de l'esclavage. Le privilège des hommes est abrogé et la Révolution rend les jeunes filles indépendantes, libérées de l'assistance du père. Elles peuvent décider de se marier et de choisir leur époux. De même, l'épouse n'est plus assujettie à son mari et le divorce est possible¹⁸⁶. Malheureusement, un certain retour en arrière est acté lorsque Napoléon arrive au pouvoir. Le *Code civil* est créé en 1804 et est baptisé le *Code Napoléon* en 1807¹⁸⁷. Ce dernier revient vers une situation déséquilibrée entre les hommes

¹⁷⁹ Annexe 13.

¹⁸⁰ « Histoire : Les femmes en France au 18ème siècle, préjugés, images et représentations des femmes dans l'Histoire des France. Femmes et inégalités, Florence Brissieux, Aurore Rubio, Patrice Sawicki ». *Op. cit.*

¹⁸¹ « Histoire des femmes. Les femmes et la Révolution de 1789 : un espoir pour les femmes. Lutttes et revendications, Militantes et revendications des femmes en 1789. Histoire des femmes et République, Florence Brissieux, Aurore Rubio ». s. d. Consulté le 20 octobre 2022. <http://www.thucydide.com/realisations/comprendre/femmes/femmes2.htm>.

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Ibid.*

¹⁸⁴ « Les femmes dans l'Histoire de France. Révolution de 1789 et Femmes : bilan de la Révolution pour les femmes, mariages, divorces, lois sur les femmes, suffrage des femmes, Aurore Rubio et Patrice Sawicki ». *Op. cit.*

¹⁸⁵ *Ibid.*

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

et les femmes¹⁸⁸. À cette époque, une mineure est un individu jugé incapable juridiquement et dépendant d'une figure masculine (un père ou un mari)¹⁸⁹. Certes, l'époux veille sur sa femme mais il l'assujettit. Pourtant, en 1791, la *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne* est écrite par Olympe de Gouges et atteste en tant que premier article que « La Femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune »¹⁹⁰. La domination masculine est telle que, même sans être unis par le mariage, l'homme exerce une emprise sur la femme. À Paris, Gabrielle fait la rencontre de Villers avec qui elle a une liaison. Il lui propose de venir vivre à ses côtés et de l'entretenir. La jeune femme accepte mais son désir d'indépendance demeure. Bien qu'elle ne soit pas l'épouse de Villers et qu'elle ne dépende donc pas légalement de lui, elle aspire à s'affranchir de la dépendance d'un homme, même financièrement. Elle prend donc la décision de ne plus être entretenue par Villers et accepte l'offre de devenir dame du palais pour la comtesse de Provence¹⁹¹. Néanmoins, elle s'interroge à propos des motivations de la comtesse :

– Savez-vous pourquoi ?

– Elle admire grandement votre beauté¹⁹². [...]

Cet extrait démontre que Gabrielle doit la proposition de la comtesse de Provence à sa beauté. Il a été vu plus tôt que l'héroïne se fait baptiser « Belle » en référence directe au conte. Tout comme la jeune femme de cette histoire ainsi que Psyché, les trois protagonistes sont reconnues pour leur charme. Leur physique leur vaut d'ailleurs la jalousie des autres femmes. Grâce à cette fonction au côté de la comtesse, Gabrielle pourra compter sur une pension de six mille livres par an¹⁹³. Après toutes ses expériences, Gabrielle a appris à déterminer en qui placer sa confiance. Elle sait qu'il est risqué d'accepter une telle offre dans la situation actuelle en France mais elle mesure qu'elle profite elle peut en tirer. Elle garde espoir malgré tout :

Je faisais confiance au jugement de la duchesse et acceptai avec reconnaissance. Il est vrai que je prenais un risque en m'associant à la cour en ces temps agités. Pourtant, je croyais que l'installation de la famille royale à Paris, en dépit des horreurs qui l'avaient accompagnée, scellerait la réconciliation entre la capitale et la monarchie. Je voyais alors dans la Révolution bien plus à admirer qu'à redouter¹⁹⁴.

¹⁸⁸ « Les femmes dans l'Histoire de France. Révolution de 1789 et Femmes : bilan de la Révolution pour les femmes, mariages, divorces, lois sur les femmes, suffrage des femmes, Aurore Rubio et Patrice Sawicki ». *Op. cit.*

¹⁸⁹ « Le Code civil des Français de 1804 ». *Op. cit.*

¹⁹⁰ De Gouges, Olympe. 1791. *Les droits de la femme*. consulté le 17 octobre 2022. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64848397>. p. 7.

¹⁹¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 319.

¹⁹² *Loc. cit.*

¹⁹³ *Loc. cit.*

¹⁹⁴ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 320.

Plus tard, elle explique à Villers qui s'oppose à son choix quelles dispositions elle a l'intention de prendre pour s'en sortir financièrement¹⁹⁵. Une telle proposition est risquée pour son image mais elle tient à sa liberté avant tout donc elle accepte d'être stigmatisée par la société et donc, en quelque sorte, de transgresser ce qui est attendu. En devenant dame du palais, Gabrielle peut gagner six mille livres mais Villers s'oppose à cette offre. Il n'accepte pas qu'elle s'émancipe. Même s'il n'est pas impliqué dans cette décision, il impose son opinion à l'héroïne et lui dit qu'il lui donne déjà une pension du même montant. Gabrielle explique donc anticiper l'avenir pour s'assurer à elle et sa fille un futur plus radieux. Avec ce qu'elle a vécu, elle fait en sorte d'offrir un bel avenir à sa fille. Elle se sert de sa mauvaise expérience pour ne pas que sa fille ait à subir le même destin :

– Ce que vous me donnez est plus que suffisant pour satisfaire à tous mes besoins, mais j'ai l'intention d'économiser l'argent que je gagnerai pour la dot d'Aimée. Son père, comme vous le savez, ne lui a presque rien laissé. Dans dix ans, quand elle sera assez grande pour songer à ces choses-là, elle aura soixante mille livres. Je veux qu'elle ait de meilleurs choix que ceux dont je disposais à mon arrivée à Paris¹⁹⁶.

Malgré leur condition, les femmes savent ruser et tentent de changer le cours des choses comme quand elles se sont soulevées pour leur propre cause. Quant à elle, Gabrielle se montre judicieuse lorsque, un jour, elle surprend son mari avec Thérèse, l'une de leurs domestiques. Sachant que son époux entretient déjà une relation privilégiée avec La Maria, la supérieure des servantes, l'héroïne imagine instinctivement un subterfuge afin qu'elle-même et le baron obtiennent satisfaction. Elle sait comment l'amadouer pour avoir la tranquillité et ne pas avoir à subir ses violentes sautes d'humeur. Elle lui suggère alors qu'ils se retrouvent avec Thérèse dans une pièce dans laquelle La Maria ne risque pas de les découvrir. Sa proposition enchante le baron¹⁹⁷. Mais Gabrielle ne s'arrête pas là. Lorsqu'elle apprend la grossesse de Thérèse, elle décide d'intervenir en tentant de trouver un arrangement. C'est alors qu'elle explique à son mari qu'il serait avisé de marier la domestique à l'un de ses vassaux avant que sa grossesse ne soit révélée. En prenant les choses en main de la sorte, Gabrielle se positionne supérieure à son époux et s'émancipe subtilement. Gabrielle ruse et acquiert un certain pouvoir. Elle devient davantage maîtresse de son destin. Le baron le réalise et lui fait remarquer qu'elle ne doit pas se prendre pour celle qui gouverne sous ce toit mais, malgré tout, il l'écoute. Elle jouit d'une certaine influence sur lui. Ainsi, elle s'affranchit en transgressant l'ordre naturel de l'homme qui se doit d'être maître de maison et de son épouse. De plus, elle sait qu'ainsi, son mari ne

¹⁹⁵ Annexe 14.

¹⁹⁶ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 348.

¹⁹⁷ *Ibid.* p. 101-103.

pourra plus profiter de Thérèse et qu'elle-même sera davantage à sa merci, mais elle est guidée par sa bonté de cœur. Elle compatit pour la domestique et ne peut se résoudre à connaître un sort misérable. Elle exprime d'ailleurs dans son récit qu'elle l'envie de pouvoir échapper au baron¹⁹⁸. Pour ses ruses, Gabrielle semble suivre les traces de Psyché. Elle aussi a su trouver les mots à adresser à Amour pour obtenir ce qu'elle veut – retrouver ses sœurs en l'occurrence.

Qu'il s'agisse de l'histoire de Psyché ou de celle de Gabrielle, les récits sont tous deux rythmés par de multiples épreuves. Les héroïnes du mythe et du roman se voient priver de leur bonheur par autrui. Dans les deux cas, les responsables de cette privation sont les conventions sociales mais, plus directement, ce sont les membres de leur famille. Les sœurs de Psyché la trouvent indigne de sa nouvelle vie avec Cupidon – sans compter Vénus qui cherche à la neutraliser au début de l'histoire – et le frère et la mère de Gabrielle lui interdisent de retrouver Pierre-André. Les sœurs manipulent Psyché en lui faisant croire que son amant n'est autre qu'un serpent dont elle est la proie. Il serait prêt à la dévorer à tout moment, c'est pourquoi elles l'encouragent à le tuer. Atterrée par ces révélations, une nuit, Psyché décide de les écouter et découvre que l'homme qui partage son lit n'est autre que Cupidon. En voulant l'observer de plus près, elle le blesse malencontreusement et le fait fuir. La jeune femme découvre le subterfuge de ses sœurs et se venge d'elles¹⁹⁹. Gabrielle, pour sa part, ne châtie pas son frère de la sorte. Elle lui fait regretter sa cruauté envers Pierre-André en s'affranchissant et en haussant le ton pour la première fois devant Géraud pour prendre la défense du docteur Coffinhal²⁰⁰. Psyché doit braver les caprices et les pièges tendus par ses sœurs, ainsi que les missions lancées par Vénus. Quant à l'héroïne de Catherine Delors, elle montre une détermination et un courage sans faille pour atteindre cette liberté tant espérée. Les événements qui parsèment l'existence de Gabrielle sont des opportunités pour elle de s'émanciper. Un beau jour, l'héroïne reçoit une lettre de son bien-aimé qui lui propose de le rejoindre contre l'avis de son frère afin de célébrer leur amour par un mariage clandestin. Dans son billet, Pierre-André met en évidence qu'il sait combien la jeune femme craint de blesser son frère, mais il précise aussi : « *Je ne le proposerais pas si ce n'était là notre seule chance* »²⁰¹. Gabrielle voit là une opportunité à saisir, cette proposition la réjouit²⁰². Sa décision est prise, l'héroïne est résolue à tenter sa chance et à bafouer tous les principes en épousant l'homme qu'elle aime, même s'il est roturier²⁰³. Les deux

¹⁹⁸ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 108-109.

¹⁹⁹ Apulée. *Op. cit.* p. 77-86.

²⁰⁰ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 133.

²⁰¹ *Ibid.* p. 70.

²⁰² *Ibid.* p. 71 : « Il me sembla que la lumière du soleil de midi inondait soudain la cuisine ».

²⁰³ *Ibid.* p. 72 : « À aucun moment ma détermination ne faiblit ».

amoureux veulent se battre contre tous les préjugés de leur époque et vivre leur propre vie. Malheureusement, leur plan échoue et Gabrielle est forcée d'épouser le baron. Celui-ci a rapidement constaté le tempérament intrépide de sa nouvelle épouse et le lui fait savoir :

[...] J'ai eu un aperçu de votre caractère après la signature de notre contrat de mariage, quand vous avez eu l'insolence de demander des comptes à votre frère devant toute la famille. Après cette scène, la petite comédie que vous avez jouée pendant notre nuit de noces ne m'a pas surpris²⁰⁴. [...]

En parlant d'insolence, il décrit la propension de Gabrielle à provoquer et à s'obstiner à suivre ses propres envies et ce, peu importe l'opinion d'autrui. D'ailleurs, son courage est tel qu'une fois devenue mère, elle se laisse violenter pour protéger sa fille. Elle raconte dans ses mémoires avoir été brutalement abusée par son mari mais elle n'a pas réagi de peur qu'il ne la punisse en lui enlevant Aimée²⁰⁵. Elle prouve son courage en déclarant : « J'aurais enduré bien pire pour la garder près de moi »²⁰⁶. Quelques temps après le décès du baron, Gabrielle entretient une liaison avec Villers, un homme de la cour. Elle apprend un jour qu'il lui est infidèle et la jeune femme n'est pas prête d'accepter ce manque de respect²⁰⁷. Même si elle dépend de cet homme pour mener une vie décente, elle ne peut se résoudre à tolérer ce qu'elle laissait faire auparavant. Son mariage était une épreuve douloureuse qui lui a permis de se renforcer et de se révéler en femme de plus en plus avisée et téméraire. Dans la société et l'époque dans laquelle vit Gabrielle, les femmes sont considérées comme inférieures aux hommes et nombreux sont ceux qui lui ont rappelé sa condition. Son amant, Villers, n'y a pas dérogé. Alors que l'héroïne s'apprête à accepter un emploi pour la première fois, il la blâme d'être naïve²⁰⁸. Il tente de l'influencer et la rabaisse, mais Gabrielle a conscience qu'elle n'est plus insouciante comme dans sa jeunesse. Elle est sûre d'elle et affirme ses choix. Lorsqu'elle se fait humilier par Villers, elle l'accuse de lui manquer de respect en s'adressant à elle comme il le fait²⁰⁹. Elle partage dans ses mémoires : « Céder aurait été renoncer à tout le chemin parcouru depuis Cénac, à tous les sacrifices consentis »²¹⁰. Cette phrase est capitale dans la mesure où elle atteste que, par le passé, elle a accepté de se plier à bien des situations en sachant que ça lui permettrait de s'émanciper ensuite. En réalisant ces sacrifices, Gabrielle a agi par stratégie, ce qui témoigne de son courage et de sa détermination. Elle ne s'est pas contentée de se soumettre parce que la

²⁰⁴ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 114.

²⁰⁵ *Ibid.* p. 117.

²⁰⁶ *Loc. cit.*

²⁰⁷ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 286-289.

²⁰⁸ *Ibid.* p. 322.

²⁰⁹ *Ibid.* p. 322 : « – Comment osez-vous me parler de cette manière ? ».

²¹⁰ *Ibid.* p. 322.

société le lui impose. Les épreuves auxquelles l'héroïne est confrontée l'obligent à s'endurcir et à faire preuve de vaillance mais aussi de ténacité. L'enlèvement de sa fille par Villers en est la preuve. L'amant de Gabrielle commet cet acte alors que le climat à Paris est particulièrement dangereux. La Révolution donne lieu à de nombreux affrontements partout dans la capitale. Malgré le danger, Gabrielle se rend en hâte aux Tuileries pour récupérer Aimée et la sauver d'un péril. À cet instant, sa fille est sa seule préoccupation²¹¹. L'héroïne parvient à rejoindre Aimée mais toutes deux sont soudain prises au piège et des soldats armés s'approchent dangereusement. C'est alors que, animée par un courage sans berne, Gabrielle attrape un pistolet et, prête à faire feu, elle menace l'un des belligérants. L'arme étant déchargée, Gabrielle se retrouve sans défense face à l'homme qui la brutalise. D'un geste de défiance, elle fixe son agresseur dans les yeux alors que sa vie est en jeu. Le soldat lui porte un coup de sabre à l'épaule mais, heureusement, un autre combattant intervient et l'empêche de finir son travail²¹². Finalement, l'héroïne regagne son logis accompagnée de sa fille. Des années plus tard, Aimée demande à sa mère pourquoi elle la voit autant écrire. Gabrielle lui répond alors qu'elle rédige ses mémoires et qu'écrire lui sert de thérapie²¹³. Elle décrit à sa fille le contenu de son récit et, atterrée par ce que lui raconte sa mère, Aimée la somme de se taire mais Gabrielle insiste et clame : « – Ce que je te dis, ce que j'écris, c'est à moi d'en décider. Je suis libre. Crois-moi, j'en ai payé le prix »²¹⁴. En effet, Gabrielle s'est affirmée au fil du temps. Elle s'est opposée à plusieurs personnes qui ont tenté de lui dicter quoi faire. Désormais, c'est une femme accomplie et indépendante. Même à Pierre-André qu'elle avait alors retrouvé depuis peu, lors d'une dispute, elle lui adresse ces mots :

Je fermai les yeux pour mieux sentir monter ma colère.

– C'est vrai, tu as raison, il m'a humiliée, méprisée. Mais de toi, je ne l'accepterai pas. Pars si tu veux. Mais sache une chose : si ce soir tu t'en vas, moi aussi, je partirai d'ici. Ne te donne pas la peine de revenir. Nos chemins se croiseront peut-être encore, au Tribunal ou ailleurs, mais tu ne seras plus rien pour moi. Quant à ton aide, tu n'auras pas le plaisir de me la refuser, car je n'en voudrai plus²¹⁵.

L'héroïne est ferme. Elle ne tolère plus qu'un homme lui manque de respect et le fait savoir. Gabrielle n'est qu'une femme mais, au même titre qu'un homme, elle s'impose. Elle l'a déjà affirmé auparavant dans son récit mais Gabrielle sait d'où elle vient, quel est le chemin parcouru. Désormais, elle a changé, c'est une autre femme et elle n'aime pas celle qu'elle a été.

²¹¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 375-376.

²¹² *Ibid.* p. 379-380.

²¹³ *Ibid.* p. 470.

²¹⁴ *Ibid.* p. 473.

²¹⁵ *Ibid.* p. 507.

C'est au moment où elle fait face à un portrait d'elle nue que Villers lui avait commandé à l'époque qu'elle en prend conscience. Avant, elle était parfois obligée d'agir de façon contraire à ses principes malgré ses protestations mais elle l'a fait pour rester dans les bonnes grâces de ses protecteurs et pour s'assurer une vie en sécurité. À ce moment, elle avait accepté le souhait de son amant de lui faire peindre son portrait et l'héroïne a tout de même posé certaines conditions. Son passé la rattrape alors qu'elle est désormais plus ferme dans ses décisions et qu'elle retrouve le goût de vivre²¹⁶. Ce portrait représente la Gabrielle de l'époque, celle qui provoquait déjà par sa détermination et par son aspiration à être libre. En étant peinte presque nue, elle est illustrée de la manière la plus pure qui soit. C'est l'essence-même de Gabrielle qui figure sur cette toile en quelque sorte.

En 1790, les premiers signes de la Révolution française éclatent. Le 14 juillet, c'est l'anniversaire de Gabrielle, elle a vingt-et-un ans²¹⁷. En France, à l'époque, cet âge est symbolique puisque c'est l'âge de la majorité²¹⁸. L'héroïne passe alors un cap important. Dès lors, le roman de Catherine Delors est le récit d'une double révolution : d'une part, la France connaît de grands bouleversements en voyant son régime renversé et, d'autre part, Gabrielle vit sa propre révolution en simultané. Déjà mineure, l'héroïne témoigne d'une grande témérité et se rebelle. Peu de temps après, lorsqu'elle atteint sa majorité, la situation de son pays ne stimule que davantage sa détermination. Gabrielle aussi aspire à la liberté.

²¹⁶ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 508 : « Je remis ma chemise et posai le tableau contre l'un des montants de la cheminée. Comme je la haïssais, cette Belle, cette imbécile, cette catin qui s'était vendue pour quelques diamants, cette lâche qui n'avait pas eu le courage de dire non. J'avais cru l'abandonner dans les brumes du passé, mais elle avait resurgi, trônant dans sa nudité éhontée, pour me dépouiller du bonheur que j'avais enfin retrouvé et si chèrement payé ».

²¹⁷ *Ibid.* p. 328.

²¹⁸ *Code civil des français : éd. originale et seule officielle. Op. cit.* p. 96 : « Le mineur est l'individu de l'un ou de l'autre sexe qui n'a point encore l'âge de vingt-un ans accomplis ».

3.2. La transgression, issue pour la liberté

Défier des lois et des principes permet à Gabrielle de s'affranchir et de s'émanciper. Sans ses transgressions, elle aurait dû se plier à ce qu'on lui disait de faire et d'être. Elle aurait continué à être soumise.

À l'origine, le mythe sert d'interprétation du comportement humain et le conte, lui, fournit un message moral au lecteur. Les deux disposent alors d'une dimension didactique. Cette notion d'enseignement est essentielle puisque, comme il a été indiqué précédemment selon les propos de Sariols, la connaissance est un moyen de s'affranchir pour l'héroïne. Souvent, la protagoniste d'une histoire est assujettie à l'homme parce qu'elle est maintenue dans un état d'ignorance. Gabrielle brise cet état en cherchant à faire sa propre expérience. C'est en agissant à l'inverse de ce qui est attendu d'elle qu'elle évolue vers l'inconnu pour apprendre d'elle-même. Ainsi, elle se débarrasse des chaînes qui la lie à un homme qui serait le seul détenteur du savoir. Elle devient sa propre tutrice. Ses désobéissances la confrontent à toujours plus d'interdits et la contraignent à constater l'état de sa situation mais, pour autant, l'héroïne persiste. Si les obstacles rencontrés se multiplient, elle n'en est que plus animée par sa conviction de devenir maîtresse de son destin et de réclamer ses droits. Psyché est, elle aussi, mise en difficulté à cause de sa condition. C'est une jeune femme et elle doit se marier. Elle est reconnue dans son pays pour sa grande beauté, à tel point qu'elle est comparée à la déesse Vénus et finit par la remplacer. Les lieux d'adoration consacrés à la déesse sont abandonnés, plus personne ne s'adresse à elle. Désormais, c'est à Psyché que les prières sont dédiées²¹⁹. Un tel affront déclenche la colère de Vénus qui refuse d'être rivalisée. L'esprit vengeur, la déesse somme son fils Cupidon d'employer ses flèches pour que Psyché s'entiche d'un homme horrible²²⁰. De plus, alors que Psyché devait s'éprendre d'un vieillard, c'est Amour qui s'est piqué d'une de ses propres flèches et s'est amouraché de la jeune fille²²¹. Cette romance est une trahison aux yeux de Vénus : son fils aime sa rivale. Par ailleurs, la déesse cherche à lui faire regretter son offense et la grave blessure qu'elle a infligée à Amour en se penchant sur lui avec une lampe à huile pour l'observer dans son sommeil. Elle lui impose alors d'accomplir des épreuves a priori impossibles. Or, Psyché n'est qu'une humaine. C'est pourquoi elle ne peut effectuer seule les terribles défis lancés par Vénus. Psyché doit d'abord trier du grain en une

²¹⁹ Apulée. *Op. cit.* p. 39-40.

²²⁰ Annexe 15.

²²¹ Apulée. *Op. cit.* p. 89 : « Oui, je l'avoue, trop crédule Psyché, j'ai oublié les ordres de ma mère Vénus, qui te voulait captive d'une impérieuse passion pour le dernier des misérables et condamnée à une abjecte union, et c'est moi qui ai volé vers toi pour être ton amant. C'était, je ne l'ignore pas, agir à la légère. L'illustre sagittaire s'est percé de ses propres flèches. [...] ».

journée²²², elle doit ensuite se procurer de la laine des dangereuses brebis à la toison d'or²²³, puis la jeune femme doit se rendre à la source du Styx pour remplir une fiole d'eau²²⁴. Enfin, il lui faut pénétrer les Enfers pour aller à la rencontre de Proserpine et lui demander d'accorder un peu de sa beauté pour une journée et de la sceller dans une boîte²²⁵. Grâce à l'aide de fourmis, Psyché réussit le premier défi. Elle remporte le deuxième avec l'aide d'un roseau, puis le troisième suite à l'intervention de l'aigle royal de Jupiter. Quant à la quatrième et ultime mission, elle ne peut résister à ouvrir la boîte pour découvrir ce qu'elle renferme. La puissance du contenu est telle que Psyché fait un malaise mais Cupidon la sauve. Suite au soutien de tous ces êtres extraordinaires, la jeune femme parvient à réussir chacune des tâches mais sa condition d'humaine aurait pu causer sa perte. De la même manière, Gabrielle étant noble, avide de liberté et hostile à l'injustice, multiplie les mésaventures

3.2.1. Une démarche primitive et salvatrice

Pour Gabrielle, la transgression est son seul moyen d'être libre et de s'affirmer. Cette attitude est « primitive » parce que la jeune femme est naturellement rebelle. Et ce comportement est « salvateur » au sens où cette désobéissance répétée permet à l'héroïne de se sortir de circonstances critiques mais l'entraîne aussi dans des situations périlleuses. Cependant, sa force et sa détermination la poussent à toujours s'en sortir. Dans sa pensée, Foucault avance que l'individu se trouve morcelé lorsqu'il transgresse des interdits mais son opinion évolue. D'abord, Foucault voit l'homme comme un être à mettre à l'épreuve, à faire souffrir mais estime plus tard qu'il est plutôt à accompagner dans sa construction²²⁶. Lacan, lui, insiste sur la relation qu'entretiennent la limite et la transgression, l'une étant dépendante de l'autre. Il déclare :

La limite et la transgression se doivent l'une à l'autre la densité de leur être : inexistence d'une limite qui ne pourrait absolument pas être franchie ; vanité en retour d'une transgression que ne franchirait qu'une limite d'illusion ou d'ombre²²⁷.

La transgression et les limites vont de pair, l'une ne peut exister sans l'autre pour Foucault²²⁸. Il explique que le monde est circonscrit par des limites internes et l'éthique, c'est-à-dire ce qui est jugé correct et acceptable, est construite dans une dualité d'exclusion et d'inclusion (rejet et

²²² Apulée. *Op. cit.* p. 119.

²²³ *Ibid.* p. 120.

²²⁴ *Ibid.* p. 125.

²²⁵ *Ibid.* p. 126-136.

²²⁶ Sardinha, Diogo. 2005. « L'éthique et les limites de la transgression ». *Lignes* 17 (2): 125-36. Consulté le 16 novembre 2022. <https://doi.org/10.3917/lignes.017.0125>.

²²⁷ Lacan, Jacques. 1963. « Kant avec Sade ». *Critique*, n°191. Paris. p. 237. In : Lacan, Jacques. 1996. *Ecrits*. Paris : Seuil. p. 765-790. Cité dans Sardinha, Diogo. *Op. cit.*

²²⁸ Sardinha, Diogo. *Op. cit.*

intégration donc)²²⁹. La position des individus dans cette hiérarchie dépend de leur respect des mœurs. Foucault alors que ce franchissement des limites n'éclaire pas un champ de valeurs mais l'être comme étant limité²³⁰. Il est alors légitime de se demander si l'homme n'est pas attiré par le franchissement des limites établies. Et souvent, la transgression est comprise dans un sens péjoratif²³¹. Elle marque la rupture de l'attente, un passage définitif qui ne peut être revu²³². Ainsi, la raison n'est pas impliquée puisque l'acte du franchissement est pulsionnel, il témoigne une rage de vivre et de se projeter. La transgression ouvre vers le nouveau. L'auteur explique que la transgression est synonyme de tentation vers une nouveauté assurée et, par conséquent, elle est la garantie d'un changement²³³. Ces propos expliquent la tendance de Gabrielle à dépasser les interdits. Elle dénonce les conventions auxquelles elle est soumise ainsi que la condition des femmes pour ouvrir un nouveau champ des possibles. En agissant de la sorte, Gabrielle tente de bousculer les règles pour que le système soit amélioré. Comme Foucault le déclare et comme il a été démontré précédemment, l'héroïne est un être limité à proprement dit. Elle en a conscience et aspire à un futur meilleur. Pour Bataille, l'interdit et la transgression vont ensemble :

L'interdit donne sa valeur à ce qu'il frappe. Souvent, à l'instant même où je saisis l'intention d'écarter, je me demande si, bien au contraire, je n'ai pas été sournoisement provoqué ! L'interdit donne à ce qu'il frappe un sens qu'en elle-même, l'action interdite n'avait pas. L'interdit engage la transgression, sans laquelle l'action n'aurait pas eu la lueur mauvaise qui séduit. (...) C'est la transgression de l'interdit qui l'envoûte²³⁴...

Autrement dit, c'est l'interdit qui enclenche le mouvement transgressif. Pour signifier les qualités de l'infraction, Michel Foucault avance la métaphore de l'éclair dans la nuit. Comme l'éclair dans la nuit sombre, la transgression rend un accès visible vers une perspective nouvelle et la pénombre représente le monde régit d'interdits²³⁵. La violation de protocoles est employée lorsque l'être éprouve de la frustration devant une règle et l'action de passer outre se révèle être une délivrance²³⁶. Ce principe s'applique tout particulièrement à Gabrielle qui veut la liberté.

²²⁹ Sardinha, Diogo. *Op. cit.*

²³⁰ *Ibid.*

²³¹ Estellon, Vincent. 2005. « Éloge de la transgression. Transgressions, folies du vivre ? De la marche vers l'envol ». *Champ psychosomatique* 38 (2): 149-66. Consulté le 16 novembre 2022. <https://doi.org/10.3917/cpsy.038.0149>.

²³² *Ibid.*

²³³ *Ibid.*

²³⁴ Bataille, Georges. 1961. *Les Larmes d'Eros*. Paris : Jean-Jacques Pauvert. p. 91-92. Cité dans Estellon, Vincent. *Op. cit.*

²³⁵ Estellon, Vincent. *Op. cit.*

²³⁶ *Ibid.*

Pour Freud, l'action d'outrepasser des principes est, certes, révélatrice d'instabilité et de déséquilibres, mais elle est productive. Elle donne à créer²³⁷.

Dans le mythe d'Amour et Psyché, la désobéissance est centrale, de même que dans le roman de Catherine Delors. Psyché ne respecte pas les interdictions et avertissements de Cupidon et provoque sa fuite²³⁸. Quant à Gabrielle, ses infractions lui font perdre tout espoir d'union avec Pierre-André. Nombreuses sont les transgressions de Gabrielle. Au début du récit, ses désobéissances sont principalement naïves et instinctives, c'est-à-dire que l'adolescente agit selon ses inclinations. Puis, en grandissant, ses entreprises sont plus réfléchies, judicieuses. Elle apprend de ses expériences et devient rusée. Désormais, ses actions sont calculées, elles ne sont plus seulement le fruit de sa fougue. Au début des mémoires, Gabrielle relate une première désobéissance. Dès qu'elle retourne vivre dans la demeure familiale, elle brave l'étiquette en montant à cheval à califourchon alors qu'il est attendu d'une dame de monter en amazone :

En catimini, je remplissais mes poches de pommes et de carottes volées dans la cave de Joséphine, et j'emmenais Bijou pour m'exercer à monter à califourchon, à cru, loin des regards des habitants du château²³⁹.

Non seulement, elle s'éclipse « en catimini » mais elle vole dans la réserve et veille à faire son escapade sans être vue. Son comportement révèle que Gabrielle sait ce qu'elle fait. La jeune femme n'a que faire de la hiérarchie sociale et des différentes conditions. Elle passe outre et accorde davantage d'importance à la sincérité des relations plutôt qu'à la bienséance. De surcroît, Gabrielle se plaint de la distance qui s'installe peu à peu avec son ami d'enfance et, même si Mamé Labro, son ancienne nourrice, lui recommande de ne plus le fréquenter parce qu'il est paysan, Gabrielle ne se cache pas de déclarer que c'est « la plus stupide des excuses »²⁴⁰. Lors de ses premiers échanges avec Pierre-André à la rivière, celui-ci s'adresse à elle comme si elle était paysanne, ce qui convient bien à Gabrielle. Même si elle fait fî de la couche sociale à laquelle appartiennent ceux qu'elle fréquente, elle a conscience de ce que peut impliquer un manquement à la hiérarchie sociale, c'est pourquoi elle décide de cacher son identité au médecin. Elle sait que sa famille serait mécontente d'apprendre qu'il l'a vue presque nue dans la rivière et elle prend la décision d'éviter tous les Coffinhal. Pourtant Pierre-André a bien deviné qu'elle n'était pas une paysanne. Son mensonge et la permission qu'elle accorde à cet homme de lui adresser ainsi la parole – dans de telles circonstances qui plus est – constituent

²³⁷ Estellon, Vincent. *Op. cit.*

²³⁸ Apulée. *Op. cit.* p. 62 ; 72.

²³⁹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 19.

²⁴⁰ *Ibid.* p. 26.

les prémisses de son insubordination. En outre, Pierre-André demande Gabrielle en mariage, ce qu'elle accepte et promet. Même si elle s'attend à ce que sa famille y soit défavorable²⁴¹. Effectivement, à l'annonce de ces fiançailles, son frère affiche son courroux et la blâme de ne pas lui avoir demandé son approbation. Il ne manque pas de lui rappeler qu'elle est sous son autorité²⁴². Comme le veut la tradition, les futurs mariés doivent se confesser. Lorsque Gabrielle relate cet instant, elle exprime ne pas révéler tous ses péchés. La manière dont elle le formule sous-entend qu'elle a commis bien des fautes²⁴³. L'héroïne n'hésite pas à s'opposer à son tuteur. Elle clame qu'elle ne lui obéira pas tandis qu'il s'obstine à la menacer gravement. Il tient à ce que la hiérarchie soit respectée, même entre eux. Géraud va jusqu'à abuser de son pouvoir en menaçant la vie de Pierre-André pour faire plier Gabrielle. Cette dernière persiste dans sa transgression en feignant de respecter son devoir de se marier – et d'épouser son cousin le baron en l'occurrence. Elle simule son obéissance puisque, en vérité, elle pose comme condition à son frère de ne pas s'en prendre à Pierre-André. Elle fait pression sur lui en lui faisant jurer sincérité sur leur père et en l'avertissant qu'elle déshonorerait la famille s'il faillit à sa promesse²⁴⁴. Quelques temps après, désormais mariée au baron, Gabrielle endure ses violences et se montre hostile à tout rapprochement physique, ce qui attise la véhémence de son mari²⁴⁵. Après avoir été soumise à sa mère et à son frère, elle l'est désormais à son époux. Jusque-là, chaque homme, hormis Pierre-André, la violente et la contraint à son pouvoir, qu'il soit symbolique ou physique. Encline à s'écouter, au risque de désobéir et d'outrepasser les limites, Gabrielle transgresse aussi la tradition lorsqu'elle apprend le décès de son mari et qu'elle somme le notaire de lui dévoiler les termes du testament avant qu'elle ne puisse en connaître les détails. Pour parvenir à ses fins, elle attire la pitié du notaire en se faisant passer pour une veuve éplorée²⁴⁶. En se comportant de la sorte, Gabrielle manipule l'homme pour lui faire enfreindre lui-même les règles qui lui imposent de lire le testament après les funérailles. De façon plus subtile, l'héroïne exprime son point de vue à propos des mœurs de la société de la cour qu'elle trouve démesurées. Elle fait preuve d'un regard critique. De plus, elle expose sa rébellion naturelle puisqu'elle ne conteste pas seulement des faits de haute envergure mais même ce qui semble être des fanfreluches comme l'habillement. Elle ne se prive pas de se vêtir à son goût

²⁴¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 47-48 : « Pourtant il fallut bien penser à ma famille, dont j'essayais d'imaginer la réaction. Certes, mon frère voulait me voir mariée, mais mon prétendant n'était sans doute pas le genre de parti que le marquis avait en tête. Une noble n'épousait pas un roturier ».

²⁴² *Ibid.* p. 64.

²⁴³ *Ibid.* p. 75.

²⁴⁴ *Ibid.* p. 78-79.

²⁴⁵ *Ibid.* p. 86-87.

²⁴⁶ *Ibid.* p. 127.

en préférant des couleurs plus rares à la cour²⁴⁷. Pourtant, dans la haute société parisienne, Gabrielle a déjà remarqué que la présentation de soi influence la considération d'autrui. Par ailleurs, elle prend certains risques. Par exemple, elle convie son frère chez elle alors que Villers le lui a interdit²⁴⁸. Elle se risque à le provoquer et à en payer les conséquences.

Au terme de ses mémoires, même si Gabrielle n'est pas pleinement libre puisqu'elle est mariée à lord St Ives et que, grâce à lui, elle vit en sécurité, elle tend vers plus d'indépendance. Elle incarne l'exemple de la femme qui se bat pour ses droits et dénonce le système dans lequel elle vit.

²⁴⁷ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 183.

²⁴⁸ *Ibid.* p. 255.

3.3. La survivance de l'amour

L'amour est central dans *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Il est l'élément déclencheur des multiples péripéties de la diégèse. Si le topos de l'amour n'apparaît pas dès les premiers mots, les allusions aux relations entre les hommes et les femmes ne tardent pas à se dessiner. L'idée défendue par l'autrice Kelly Basilio est que, si l'histoire à raconter est celle d'un amour et que la romance fait commencer l'histoire (la romance servant alors d'incipit), ce procédé « renforce les vertus romanesques » du début du récit²⁴⁹. L'autrice parle alors d'« incipit amoureux » pour désigner une histoire d'amour qui entame un récit et apparaît donc dès l'incipit. L'autrice évoque un topos du « coup de foudre » et s'attèle, dans son article, à en développer les différents types²⁵⁰. Le roman de Catherine Delors ne s'ouvre pas directement sur la romance de Gabrielle et Pierre-André mais il annonce la construction de la diégèse. Quant à l'amour, c'est lui qui enclenche le bouleversement de l'histoire. L'incipit du roman historique est le suivant :

Londres, ce 25 janvier 1815

J'ai lu dans les journaux ce matin que Louis XVI et Marie-Antoinette ont été exhumés de l'ancien cimetière de la Madeleine.

[...]

D'autres victimes de la guillotine, que j'ai connues et aimées, attendront l'heure du Jugement à la Madeleine et aux Errancis. Royalistes, révolutionnaires, jetés nus dans leurs vastes fosses communes, y resteront entremêlés pour l'éternité. Dieu, en Sa grande bonté, oubliera l'absence de rites funéraires.

Ces nouvelles de Paris m'ont percée au cœur. Moi qui ne pleure plus jamais, je sens les larmes m'étrangler. Je ne dois pas leur céder, car je ne pourrais m'arrêter. Mais la grande Révolution n'est plus, et le temps est venu d'exhumer mes propres morts²⁵¹.

Gabrielle ouvre ses mémoires sur une nouvelle qu'elle apprend le 25 janvier 1815 à propos de l'exhumation de l'ancien roi et de son épouse. C'est à travers ces lignes qu'elle annonce déterrer ses propres défunts. Autrement dit, elle s'engage à y faire le récit de sa vie. En évoquant la guillotine, les royalistes et les révolutionnaires, Gabrielle rappelle avoir vécu dans un climat de terreur, où tous se battaient pour leurs droits. Parmi toutes les personnes qui ont connu cette époque, plusieurs ont compté pour l'héroïne. Ces larmes qui l'étouffent témoignent de l'intensité des événements qui ont rythmé son existence. Pour expliquer en quoi consiste

²⁴⁹ Basilio, Kelly. 2009. « Incipit romanesque et coup de foudre amoureux ». *Poétique* 157 (1) : 69-88. Consulté le 27 septembre 2022. <https://doi.org/10.3917/poeti.157.0069>.

²⁵⁰ *Ibid.*

²⁵¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 10.

l'incipit, elle explique que pour Del Lungo²⁵² et Genette²⁵³ l'incipit équivaut à la notion de « seuil ». L'autrice précise que ce concept désigne l'entrée d'une production littéraire²⁵⁴. L'incipit fait partie intégrante du roman et amorce l'intrigue. Il délivre des indices à propos de la trame. Chez Catherine Delors, le lecteur peut rapidement comprendre après l'incipit que le récit donnera notamment sur une histoire d'amour et sur ses rapports tumultueux avec les hommes. En effet, Gabrielle est encore jeune lorsqu'on lui parle de mariage pour la première fois²⁵⁵. À douze ans, Gabrielle traverse son premier bouleversement de jeune fille lorsqu'elle découvre qu'elle est menstruée. Quand elle part chercher Joséphine pour être rassurée, celle-ci lui explique que la femme est punie par le Seigneur. Sa condition de femme l'oblige à subir ces malheurs²⁵⁶. Ainsi, la jeune Gabrielle en apprend sur le statut de la femme et ce qui est attendu d'elle – à savoir se marier et procréer. La servante poursuit ses enseignements en avertissant l'adolescente que, désormais, elle ne doit jamais être seule avec un homme. Ce que Joséphine explique à la jeune fille à propos des relations charnelles l'horrifie, à tel point que Gabrielle atteste qu'elle ne se mariera en aucun cas. Pourtant, la domestique lui rétorque que cette décision ne lui revient pas²⁵⁷. Étant donné que ses mémoires lui servent d'exutoire, elle partage à son lecteur :

J'étais horrifiée par la cruauté avec laquelle le Bon Dieu traitait les femmes. Quant à l'idée révoltante du mariage, j'espérais bien qu'il n'en serait jamais question²⁵⁸.

Elle l'ignore encore mais son frère envisage de la marier. Dans *Fragments d'un discours amoureux*, Roland Barthes explique que le coup de foudre n'est pas si soudain. Au contraire, il se manifeste lorsque le sujet se montre disponible, ouvert à cet état. Il est presque en situation d'attente, de « vacance ». Bien avant que le projet de ses noces ne survienne, Gabrielle monte seule à cheval et part en promenade sans chaperon, ce qui n'est pas recommandé pour une femme à l'époque. La protagoniste a conscience qu'elle transgresse les convenances²⁵⁹. Pendant ces escapades, elle est vulnérable. C'est d'ailleurs après l'une d'entre elles qu'elle se baigne seule dans une rivière et qu'elle fait la rencontre de Pierre-André Coffinhal. En d'autres termes,

²⁵² Del Lungo, Andrea. 1993. « Pour une poétique de l'incipit ». *Poétique*, n°94. p. 136. Cité dans Basilio, Kelly. *Op. cit.*

²⁵³ Genette, Gérard. 1987. *Seuils*. Paris : Seuil. p. 8. Cités dans Basilio, Kelly. *Op. cit.*

²⁵⁴ Basilio, Kelly. *Op. cit.*

²⁵⁵ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 20.

²⁵⁶ *Ibid.* p. 23 : « – Ma pauvre chérie, l'heure de tes coquelinots est venue ! J'aurais dû m'en douter. C'est une des malédictions, avec les couches, que le Bon Dieu nous envoie comme punition, à nous les femmes. Et ça reviendra à chaque lune et ça continuera tant que tu seras pas grosse ou que tu seras pas devenue vieille comme moi ».

²⁵⁷ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 24-25.

²⁵⁸ *Ibid.* p. 25.

²⁵⁹ *Ibid.* p. 19 ; 32.

étant seule et susceptible d'être aperçue nue par tous, elle se retrouve dans cette situation de vacance dont parle Barthes. Le topos de coup de foudre évoqué par Basilio émerge également dans le roman de Delors. Basilio explique qu'il s'accompagne de la première vue foudroyante et saisissante de l'être. Souvent, comme l'indique Barthes, le coup de foudre se produit à travers un sentiment de fascination pour l'être et la scène se déroule dans l'immobilité. Il exprime ainsi que tout prend la forme d'un tableau : l'individu est figé par l'admiration qu'il éprouve²⁶⁰. Dès l'instant où elle le remarque, Gabrielle prend le temps de décrire Pierre-André et permet alors au lecteur de s'imaginer la scène, son attention est captée. Elle exprime avoir senti « un picotement » sur sa nuque avant de s'apercevoir qu'il se tenait derrière elle et l'observait²⁶¹. Ce picotement fait étrangement penser à l'effet de cette première vue foudroyante.

3.3.1. La notion d'impossibilité de l'amour

Le point de départ de toute la diégèse est la rencontre de Gabrielle avec Pierre-André et leur histoire d'amour impossible. Leur romance est condamnée par la société conditionnée pour empêcher les relations entre membres de strates différentes. Pourtant, Gabrielle et Psyché²⁶² rêvent d'amour mais elles sont obligées de se marier avec un homme qu'elles ne connaissent pas pour répondre à la tradition. Gabrielle contracte un mariage avantageux avec son cousin baron tandis que Psyché accepte la révélation de l'oracle et épouse ce qui semble être une personne terrible. En outre, elles sont toutes les deux tourmentées par leur famille. Au début de chaque histoire, les héroïnes sont seules et n'ont pas encore accompli leur devoir de se marier. Le père de Psyché désespère de voir sa fille sans époux et le tuteur de Gabrielle est contraint de lui organiser un mariage pour sauver l'honneur. Le sort des héroïnes les rend malheureuses et une force supérieure – la tradition pour Gabrielle et l'oracle pour Psyché – est la cause de cette tragédie.

Denis De Rougemont a étudié cette vaste question de l'amour dans notre société dans son ouvrage *L'amour et l'Occident*. Il entreprend d'analyser le conflit établi entre la passion et le mariage en Occident²⁶³. Rougemont déclare : « Que l'accord d'*amour* et de *mort* soit celui qui émeuve en nous les résonances les plus profondes, c'est un fait qu'établit à première vue le

²⁶⁰ Barthes, Roland. 1977. *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Seuil. p. 227. Cité dans Basilio, Kelly. *Op. cit.*

²⁶¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 33.

²⁶² Apulée. *Op. cit.* p. 44 : « [...] ; Psyché, vierge délaissée, reste dans sa maison à pleurer son abandon et sa solitude ».

²⁶³ De Rougemont, Denis. 1939. *L'amour et l'Occident*. Paris : Plon.

succès prodigieux du roman »²⁶⁴. Il affirme que l'amour fatal est particulièrement apprécié par le public. Ce thème est en effet présent depuis bien longtemps, depuis les plus anciens récits. L'amour mortel s'inscrit donc dans la tradition, c'est un topos. L'Occident aime l'amour passion puisque la passion est directement liée à la souffrance. La passion pèse sur celui qui la vit et la rend prisonnière. L'auteur Rougemont parle « d'aimer l'amour plus que l'objet de l'amour, aimer la passion pour elle-même »²⁶⁵ et il précise que cette manière d'aimer conduit directement vers le tourment, l'affliction. Cet amour-passion, c'est se languir pour ce qui lamente et détruit, il vaine souvent celui qui l'éprouve²⁶⁶. Le mode de pensée occidentale est conditionné par cet attachement à la passion dévastatrice et fatale. Alors, pourquoi l'occidental s'obstine-t-il à un tel amour en toute connaissance de ses ravages ? Rougemont explique que l'homme s'expérimente, se pousse à éprouver ses limites²⁶⁷. Ce phénomène se révèle particulièrement à travers les transgressions de Gabrielle. En évoquant l'intérêt pour le *Roman de Tristan*, Rougemont atteste que nous éprouvons un attrait particulier pour le malheur et ce, peu importe sa puissance²⁶⁸. Autrement dit, l'homme d'Occident prend la douleur sentimentale comme un outil d'accès d'expérience, de savoir. Peu importe le type d'amour recherché, le souhait enfoui est celui de l'entrave, de la difficulté, l'empêchement. Dans une telle conception de l'amour en Occident, l'amour-passion est, selon les dires exacts de Rougemont, « magnifié par sa catastrophe »²⁶⁹. L'auteur écrit :

Derrière le goût du romanesque, il y a celui de l'amour pour lui-même. et cela suppose une recherche secrète de l'obstacle favorable à l'amour. Mais ce n'est encore là que le masque d'un amour de l'obstacle en soi. Et l'obstacle suprême, c'est la mort, qui se révèle au terme de l'aventure comme la vraie fin, le désir désiré dès le début de la passion, la revanche sur le destin qui fut subi et qui est enfin racheté²⁷⁰.

En effet, il explique que la passion est telle qu'elle paraît exacerbée, menée à son pinacle lorsque la mort est proche. S'il n'est pas question de fatalité à proprement dite dans *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*, la tendance prononcée pour le dépassement des codes est réelle et surtout dans les relations de l'héroïne. Comme Psyché dans le mythe, Gabrielle brûle d'amour pour un homme à tel point qu'elle outrepassé les limites – à savoir l'interdiction de fréquenter un individu de classe inférieure qui lui est imposée par son frère mais plus généralement par la

²⁶⁴ De Rougemont, Denis. *Op. cit.* p. 15.

²⁶⁵ *Ibid.* p. 53.

²⁶⁶ De Rougemont, Denis. *Op. cit.*

²⁶⁷ *Ibid.*

²⁶⁸ *Ibid.*

²⁶⁹ *Ibid.* p. 55.

²⁷⁰ *Ibid.* p. 57.

société. Les deux jeunes femmes sont animées par leur passion qui les pousse à jouer avec le danger. En outre, Gabrielle conteste la tradition, c'est pourquoi elle persiste dans son souhait d'épouser Pierre-André. Après avoir été envoyée en prison et libérée, Gabrielle parvient à se trouver un logement mais elle rencontre des ennuis administratifs. Elle doit fournir une carte civique au propriétaire ou elle se fera dénoncer et retournera derrière les barreaux. Elle décide alors de tenter le tout pour le tout en cherchant de l'aide auprès de Pierre-André qui est désormais juge au Tribunal révolutionnaire. En agissant de la sorte, la jeune femme prend des risques puisqu'elle ne s'est pas expliquée avec lui depuis qu'ils se sont quittés. Connaissant leur passé et la fonction importante de Coffinhal, elle risque de donner l'impression de vouloir le corrompre. Pourtant, elle espère qu'il reste à Pierre-André suffisamment de tendresse à son égard pour lui venir en aide²⁷¹. En ce qui la concerne, le souvenir qu'elle a de lui la pousse à tenter sa chance. Le péril rend l'amour plus puissant encore, jusqu'à mener définitivement les amants à leur perte. Dans la vie, la romance idéale se trouve difficile à vivre et ceux qui s'aiment sont sans cesse absorbés par l'excès et prisonniers d'un tourbillon fatal²⁷². Dès lors, l'auteur interroge son lecteur quant au caractère naturel de l'obstacle²⁷³. Rougemont exploite l'amour courtois afin d'étayer son analyse. La poésie des troubadours n'a que l'amour malheureux pour unique thème. L'amour courtois que les troubadours racontent est une version de l'amour-passion. Ici, il est question de l'amour hors mariage, à savoir que l'union est consacrée essentiellement par le rapport charnel des êtres. En dehors du principe de vasselage de l'homme pour sa bien-aimée, le schéma de l'amour comme celui de l'amour courtois est incomplet puisque la romance n'est jamais satisfaite. La femme est ici située en position supérieure à celle de l'homme, ce qui s'oppose à la tradition²⁷⁴. Ici encore, le roman de Catherine Delors démontre à quel point les hommes et les femmes évoluent différemment à cause de leur genre. Rougemont ajoute que les codes de l'amour, indissociable de la passion, du désir et de la fatalité, sont l'héritage de la tradition courtoise²⁷⁵. Cette vision de l'amour trouve donc son origine tôt dans l'Histoire, comme en témoigne déjà le mythe d'*Amour et Psyché*. Dans ce récit, la jeune femme témoigne de la passion qui la dévore pour Cupidon jusqu'à tente de découvrir enfin le visage de son amant alors que celui-ci l'a avertie qu'elle risquerait de le perdre si elle le voyait. Malheureusement pour l'héroïne, son désir surpasse sa prudence et cause leur perte à tous les

²⁷¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 431-435.

²⁷² De Rougemont, Denis. *Op. cit.*

²⁷³ *Ibid.*

²⁷⁴ *Ibid.*

²⁷⁵ *Ibid.*

deux. L'auteur déclare que l'idée positive et la quête que l'on mène vers la passion seraient un héritage des troubadours :

Dès le douzième siècle provençal, l'amour était considéré comme noble. Non seulement il ennoblissait mais encore il anoblissait : les troubadours accédaient socialement au niveau de l'aristocratie qui les traitait comme des égaux. C'est peut-être de là que nous vient, par le canal de la littérature, cette idée toute moderne et romantique que la passion est une noblesse morale, qu'elle nous met au-dessus des lois et des coutumes. Celui qui aime de passion accède à une humanité plus haute, où les barrières sociales s'évanouissent²⁷⁶.

Cet amour vif serait maître de tout et abattrait toute limite²⁷⁷. Pour Gabrielle, il n'en est rien. Même si son amour pour Pierre-André est sincère – et réciproquement –, leur romance leur est refusée. Les limites demeurent. L'héroïne tente tout de même d'organiser un plan afin d'épouser le médecin mais le projet échoue. Gabrielle sait qu'elle brave des interdits et que des retombées sont possibles mais ses sentiments sont si forts qu'elle en fait fi. L'homme moderne part du principe que l'amour-passion et son caractère tragique lui permettent d'apprendre sur lui²⁷⁸. Rougemont parle d'« illusion de liberté » puisque la passion prend possession de l'homme au lieu de le rendre libre et indépendant. De plus, l'homme passionné a pour objectif concret et direct d'être possédé et de se laisser déposséder. Lorsque l'objectif amoureux relatif à l'amour-passion est atteint, il est nécessaire d'entretenir l'exaltation pour faire persister la passion. Rougemont affirme : « Or c'est la douleur seule qui rend consciente la passion, et c'est pourquoi l'on aime souffrir, et faire souffrir »²⁷⁹. En d'autres termes, l'homme refuse la facilité, il cherche la stimulation²⁸⁰.

3.3.2. L'union comme prison

Lorsque Gabrielle est sur le point d'épouser le baron de Peyre, elle déclare avoir « *La mort dans l'âme* »²⁸¹. Elle est opposée au mariage. Sa vie et son épanouissement dépendent de la liberté. Malgré son triste destin, elle montre un énorme courage et une grande résilience. Elle survit. Tout comme Psyché, Gabrielle doit se résoudre à ce sort. Plus tard, désormais épouse, elle évoque clairement l'annulation de mariage. Mais, affligée, elle pose rapidement comme constat qu'elle ne peut en bénéficier puisque l'union a été consommée. À cette époque, le

²⁷⁶ De Rougemont, Denis. *Op. cit.* p. 304.

²⁷⁷ De Rougemont, Denis. *Op. cit.*

²⁷⁸ *Ibid.*

²⁷⁹ *Ibid.* p. 307.

²⁸⁰ De Rougemont, Denis. *Op. cit.*

²⁸¹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 80.

divorce n'était pas encore d'application²⁸². Pour rappel, dans le mythe d'Apulée, lorsque l'oracle s'accomplit, Psyché s'apprête à vivre éloignée de sa famille. Elle doit passer sa vie recluse aux mains d'un mari cruel. Cette célébration ne présage donc rien de bon non plus pour la jeune fille.

Au temps de Gabrielle, l'Église exerce alors un pouvoir considérable dans la sphère politique. Elle établit le patriarcat et contribue par conséquent à l'assujettissement de la femme. Le mariage est sacré, ce qui le rend indissoluble²⁸³. À la fin de l'Ancien Régime, les mœurs évoluent et le mariage n'est plus aussi strict. Le divorce entre peu à peu en vigueur²⁸⁴. Les révolutionnaires marquent un tournant véritable en procédant à la désacralisation et à la laïcisation du mariage. Désormais, en 1791, le mariage est seulement d'ordre administratif et peut être annulé²⁸⁵. Cependant, des dérives sont déplorées et la loi n'est pas totalement acceptée. La seule solution envisagée est donc de rendre à la figure masculine (le père et le mari) sa position de force, mais aussi à l'État²⁸⁶. Lors de la Restauration, les avancées réussies auparavant sont bannies puisque le retour du catholicisme en tant que religion d'État ne peut accepter le divorce. C'est la loi Bonald en 1816 qui officialise l'interdiction de divorce mais admet tout de même la séparation de corps²⁸⁷.

Avant que ces progrès ne voient le jour, le mariage tient lieu de détention pour les femmes. Étant sacralisé et longtemps infrangible, si des violences sont commises, l'époux responsable peut agir à loisir. En effet, lors des XVII^e et XVIII^e siècles, le viol conjugal n'est pas inscrit comme un viol²⁸⁸. Les demandes d'annulation de mariage à l'époque sont émises le plus souvent par des femmes issues de chaque milieu social. Les raisons qui les poussent à émettre cette décision sont multiples : l'absence de consentement au mariage, l'absence de consommation du mariage ou encore l'incompétence du mari à honorer l'union dans la vie intime²⁸⁹. Des plaintes sont aussi déposées par les femmes contre leur époux. Elles dénoncent des actes de violence physique à leur encontre, surtout d'une grande brutalité et révèlent parfois aussi avoir subi des violences sexuelles²⁹⁰. Pour être légitimées et faire reconnaître la gravité

²⁸² Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 95.

²⁸³ « Histoire du divorce ». s. d. Consulté le 17 octobre 2022. <http://www.avocatnet.net/page11.html>.

²⁸⁴ *Ibid.*

²⁸⁵ *Ibid.*

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ *Ibid.*

²⁸⁸ Philip, Marion. 2020. « “Une action dont on rougit même dans les solitudes les plus secrètes” : enquête sur les violences sexuelles conjugales (Paris, XVII^e-XVIII^e siècle) ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 52 (2): 93-117. Consulté le 7 octobre 2022. <https://doi.org/10.4000/clio.18991>.

²⁸⁹ *Ibid.*

²⁹⁰ *Ibid.*

des sévices sexuels dont elles étaient victimes, les femmes se devaient d'acquérir une maîtrise des rouages judiciaires²⁹¹. Le parcours s'avérait complexe²⁹². De telles initiatives étaient si délicates à entamer qu'il était rare que les femmes aillent jusqu'au bout. Elles se contentaient souvent d'évoquer timidement la consommation du mariage sans oser prononcer que des abus avaient été perpétrés²⁹³. La nuit de noces est un supplice pour Gabrielle et elle ne se cache pas de le confier dans ses mémoires (« Je perdis de vue le nombre de fois où je dus subir la même agonie »²⁹⁴). Le constat de la jeune épouse est sombre. Elle prend conscience de ce que représente le mariage :

Toutes les femmes enduraient-elles cette torture qui n'en finissait plus ? Je songeais au supplice de la roue tel que l'avait décrit mon frère et me voyais réduite au matin à un tas d'os brisés et de pulpe sanguinolente. Après que j'eus abandonné tout espoir de voir la fin de ma misère, mon mari me laissa enfin en paix et se retira dans son appartement. Je repris ma chemise déchirée sur le tapis et m'en couvris²⁹⁵.

À l'époque, un problème non-négligeable se pose : la détermination des violences conjugales. Où placer la norme et, par conséquent, quand y a-t-il abus ? La justice peut-elle intervenir dans les cas où la norme déterminée n'est pas respectée et que des violences sexuelles conjugales sont alors déclarées ²⁹⁶?

Comment le consentement à la sexualité conjugale est-il régi par l'ordre de genre patriarcal ? Existe-t-il des circonstances ou des pratiques sexuelles que ces normes ne peuvent tolérer, des interstices juridiques mobilisables par les épouses pour se prémunir des violences sexuelles conjugales²⁹⁷?

Par conséquent, l'essentiel dans ce sujet des violences conjugales des XVII^e et XVIII^e siècles est de déterminer clairement ces abus. Il faut pouvoir évaluer ce qui correspond à une violence dans le cadre de la sexualité matrimoniale. Dans les archives, treize dossiers d'annulation de mariage forcé figurent au tribunal ecclésiastique parisien. Parmi elles, huit ont été initiées par des femmes qui se sont trouvées au cœur d'un mariage arrangé par leurs parents alors qu'elles étaient encore jeunes. Ces femmes dénoncent leurs parents ou ceux qui étaient leurs tuteurs de les avoir contraintes au mariage sans consentement de leur part²⁹⁸. Gabrielle est elle aussi

²⁹¹ Philip, Marion. *Op. cit.*

²⁹² Seidel Menchi, Silvana & Diego Quagliani. 2000, *Coniugi nemici: la separazione in Italia dal XII al XVIII secolo*. Bologna: Il Mulino. ; Chargeat, Martine. 2011. *La Délinquance matrimoniale. Couples en conflit et justice en Aragon au Moyen Âge (XVe -XVIe siècle)*, Paris : Sorbonne. Cités dans Philip, Marion. *Op. cit.*

²⁹³ Philip, Marion. *Op. cit.*

²⁹⁴ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 88.

²⁹⁵ *Loc. cit.*

²⁹⁶ Philip, Marion. *Op. cit.*

²⁹⁷ *Ibid.*

²⁹⁸ *Ibid.*

victime de la cruauté de sa mère. Quand sa famille apprend sa liaison avec Pierre-André, la mère se presse de s'assurer qu'aucune relation charnelle n'a eu lieu afin de sauver son honneur et pouvoir organiser un mariage. Pour ce faire, elle fait venir une sage-femme qui examine Gabrielle qui ignore totalement ce qu'elle est en train de vivre. À aucun moment sa mère ou la doctoresse ne la rassure²⁹⁹. Ce comportement fait sentir à la jeune femme qu'elle est coupable. Une fois que l'examen s'avère satisfaisant et que Gabrielle est déclarée intacte, sa mère peut désormais envisager un mariage.

L'autorité ecclésiastique est le seul à pouvoir juger de la validité du mariage et elle stipule que l'union maritale repose sur le « consentement libre et mutuel »³⁰⁰. Ce principe a d'ailleurs été renouvelé par le Concile de Trente en 1563³⁰¹. Ainsi, l'Église est en droit de mettre un terme aux mariages forcés, même si cet événement reste assez rare dans les faits. Pour pouvoir acter en justice, il faut être libre³⁰². Par conséquent, un enfant doit s'affranchir de l'autorité de ses parents ou tuteurs tandis que la femme doit se détacher de toute dépendance à son mari. Souvent, ce n'est que des années plus tard que les épouses concernées prennent la décision d'agir. D'ailleurs, depuis le XVI^e siècle, la législation royale s'est rangée du côté opposé à l'autorité religieuse en solidifiant la main qu'ont les parents sur leurs enfants et leur avenir (en l'occurrence, l'avenir marital)³⁰³. L'autrice explique que les parents peuvent être poussés à organiser le mariage de leurs enfants, même s'ils sont encore jeunes, pour l'appât du gain. En effet, les mariages arrangés comportent aussi des arrangements financiers³⁰⁴. Elle cite la situation en 1726 d'une jeune fille modeste de dix-sept ans, Éléonore Thérèse De Lorme qui se voit mariée à Jean-Baptiste Rapally, un homme très riche de trente-sept ans. Celui-ci remet une somme très importante à l'occasion de cette union³⁰⁵. Lors du banquet, la jeune mariée fuit dans sa chambre mais sa mère ne manque pas de la rattraper³⁰⁶. L'autrice démontre par ce récit que les parents sont parfois également coupables des violences sexuelles vécues dans le mariage. Ils profitent de leur statut parental et manipulent leurs enfants à leur guise³⁰⁷. Ce phénomène s'applique à l'expérience de Gabrielle. En effet, Géraud, son frère et tuteur, a

²⁹⁹ Annexe 16.

³⁰⁰ Philip, Marion. *Op. cit.*

³⁰¹ Gaudemet, Jean. 1987. *Le Mariage en Occident. Les mœurs et le droit*, Paris : Éditions du Cerf. ; Noonan, John Thomas. 1967. « Marital Affection in the Canonists ». *Studia Gratiana*, p. 479 -509. Cités dans Philip, Marion. *Op. cit.*

³⁰² Philip, Marion. *Op. cit.*

³⁰³ *Ibid.*

³⁰⁴ *Ibid.*

³⁰⁵ Philip, Marion. *Op. cit.* : « [...] un douaire de 6 000 livres tournois de rente, ainsi qu'une donation universelle de tous ses biens ».

³⁰⁶ Annexe 17.

³⁰⁷ Philip, Marion. *Op. cit.*

organisé ses noces et a signé son contrat de mariage lui-même, arrachant tout consentement à Gabrielle. À l'instar de Géraud, la mère de la jeune femme « minauda » et manifesta sa satisfaction quant à l'arrangement de ce mariage³⁰⁸. Elle n'éprouve aucune compassion et ne témoigne aucun soutien à sa fille, malgré son désarroi évident.

Dès le XVII^e siècle, le mariage est rendu encore plus impossible à rompre s'il est consommé pendant la nuit de noce. Une fois la consommation charnelle accomplie, le mariage passe d'un statut « initiatum » (initié) à « ratum » (ratifié), c'est-à-dire qu'il est officialisé³⁰⁹. Dès lors, l'opposition de la mariée à partager son intimité avec son époux durant cette nuit de noces renforce aussi son opposition au mariage, son désaccord. Une telle situation témoigne de la pression violente exercée par les parents. Gabrielle a conscience des conditions de validité d'un mariage. Alors, lorsqu'elle planifie de s'enfuir pour épouser clandestinement le jeune Coffinhal, elle sait qu'ils devront consommer leur union pour que sa famille ne puisse plus rien leur empêcher :

Mon mariage avec Pierre-André devrait impérativement être célébré et consommé avant que mon absence ne soit remarquée à Fontfreyde le matin du 2 septembre. J'ignorais tout du droit canon mais je savais que le scandale serait alors trop grand pour que ma famille remette en doute la validité de notre union³¹⁰.

L'idée qu'un mariage consommé est un mariage rendu presque indissoluble apparaît donc dans cet extrait. Lorsque le mari brusque le rapport charnel, il tente de garantir la validité du mariage et donc restreint les possibilités qu'il soit annulé. Au moment de raconter sa nuit de noces avec le baron, Gabrielle explique avoir été effrayée alors que son époux se montrait sans pitié³¹¹. Elle a tenté de lui faire opposition (« Je le mordis, le griffai, je résistai de toutes mes forces.³¹²») mais sans succès. Le baron la frappe et obtient ce qu'il veut de la jeune femme. Elle rapporte que ses hurlements animaient davantage l'homme. Lors de ce premier rapport, Gabrielle le décrit d'ailleurs comme une bête sauvage. Le mariage est à l'époque la sujétion de la femme à son mari et le cas d'Éléonore Thérèse le prouve encore. Consciente du sort qui lui était réservé et que ses parents ont comploté, lors d'une réception après les fiançailles, elle

³⁰⁸ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 67.

³⁰⁹ Gaudemet, Jean. 1987. *Le Mariage en Occident. Les mœurs et le droit*. Paris : Éditions du Cerf. ; Brundage, James Arthur. 1993. « Implied Consent to Intercourse ». In : Laiou, Angeliki. *Consent and coercion to sex and marriage in ancient and medieval societies*. Washington : Dumbarton Oaks research library and collection, p. 245 -256. ; Madero, Marta. 2015. *La Loi de la chair. Le droit au corps du conjoint dans l'œuvre des canonistes, XIIe -XVe siècle*. Paris : Sorbonne. Cités dans Philip, Marion. *Op. cit.*

³¹⁰ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 71-72.

³¹¹ *Ibid.* p. 87 : « J'implorai grâce, en vain. Il était trop occupé à me peloter pour prêter la moindre attention à mes supplications ».

³¹² *Ibid.* p. 87.

supplie ses parents de reporter le mariage. Ceux-ci sont prêts à répondre à sa requête mais le père du futur époux insiste pour maintenir la réception. C'est alors que la mère d'Éléonore Thérèse conclut que l'opposition des jeunes filles au mariage qui leur est organisé n'est autre que le témoignage de leur inconstance et de leur candeur. Elle est assurée qu'elles finiront par se prendre d'affection pour leur mari et à faire honneur à leur union³¹³. L'adolescente affirme avoir été obligée d'envoyer du courrier à Rapally avant le mariage en signe de sa supposée sympathie pour lui. Selon la mère, cette correspondance faisait office d'apprentissage pour devenir une femme mariée idéale. Une épouse devant également subvenir aux envies charnelles de son mari³¹⁴.

Les individus victimes d'abus conjugaux ont la possibilité de réclamer la séparation d'habitation et de biens. Le tribunal royal traite ces requêtes puisque, à partir du XVII^e siècle, les autorités religieuses se sont vu enlever ce pouvoir. Les femmes sont les plus nombreuses à procéder à cette demande qui leur offre l'opportunité de mener leur vie à distance de leur mari violent³¹⁵. Elles peuvent ainsi retrouver une indépendance tant légale que pécuniaire. Si la séparation est validée, elle ne signifie pas pour autant que le mariage est annulé et une autre union ne peut être célébrée. La rupture des époux implique une séparation d'habitation mais également de biens, c'est-à-dire que la dot est restituée à la femme de même que son lot d'avoirs. De plus, la femme n'a plus la responsabilité de s'acquitter des dettes de son mari. De cette manière, elle jouit d'une nouvelle autonomie financière³¹⁶. Malgré ces avantages, celles qui déposent une requête de séparation sont obligées de fournir suffisamment de preuve pour que le juge estime la procédure fondée. Elle dépend de la décision du juge qui doit mesurer si le traitement du mari était justifié et qu'il était en droit de le lui adresser³¹⁷. La violence physique est perçue comme légitime seulement dans des situations spécifiques lorsque l'épouse oppose une résistance évidente à la domination de son mari. Sous l'influence de la religion notamment, les principes du mariage sont très ancrés et la tradition pèse sur les intervenants, hommes et femmes. La doctrine chrétienne conçoit le mariage comme un don de soi, comme un

³¹³ Philip, Marion. *Op. cit.*

³¹⁴ *Ibid.*

³¹⁵ Stone, Lawrence. 1993. *Broken Lives : separation and divorce in England, 1660 – 1857*. Oxford/New-York/Toronto : Oxford University Press. ; Seidel Menchi, Silvana & Diego Quagliani. 2000. *Coniugi nemici: la separazione in Italia dal XII al XVIII secolo*. Bologna : Il Mulino.; Boucher D'Argis, Antoine-Gaspard. 2017. « Séparation [Jurisprudence] ». In : Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert. *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.* Vol. 15. University of Chicago : ARTFL Encyclopédie Project. p. 59-61. Cités dans Philip, Marion. *Op. cit.*

³¹⁶ Philip, Marion. *Op. cit.*

³¹⁷ Foyster, Elizabeth. 2005. *Marital violence : an English family history, 1660-1875*. Cambridge/New-York : Cambridge University Press. Cité dans Philip, Marion. *Op. cit.*

renoncement à l'indépendance. L'acte charnel faisant partie du mariage et étant un devoir conjugal, il ne peut être nié. C'est un dévouement envers son partenaire³¹⁸. Les femmes engagées dans des demandes de séparation sont motivées par la peur engendrée par les abus sexuels et psychologiques. Les victimes se retrouvent dans un état mental déplorable. L'autrice prend l'exemple de la procédure suivie par Antoine Le Maistre³¹⁹. En effet, le fait que la peur soit le moteur des demandes de séparation permet à Antoine Le Maistre de comprendre comment le psychique et le corporel se mêlent, comment le corps souillé, battu et humilié d'Anne de Merelessart transmet à son âme de terribles afflictions³²⁰:

Et representez-vous s'il vous plaist combien les tourmens qu'elle a soufferts dans son imagination, ont esté plus violents que ceux de son corps, & qu'elles ont esté ses pensées, lorsqu'elle s'est veue couchée avec un homme qui sembloit avoir le dessein de la tuer ; & qui en avoit la puissance ? Que n'a-t-elle point deu apprehender de la fureur qui l'irrite dans les tenebres de la nuit ; a-t-elle pu dormir en repos, puisqu'elle ne dormoit pas en seureté ; combien de fois son sommeil a-t'il esté interrompu par des songes espouvantables & par des images d'une fin tragique ; combien de fois a-t-elle creu que son lict seroit son tombeau³²¹?

Par ces termes, l'avocat montre que les « tourmens » sont ici d'une gravité plus puissante que les blessures physiques. Ici, l'esprit et l'âme sont très importants. Il ne s'agit pas seulement de violence corporelle mais aussi de violence mentale exercées par le mari. La tragédie de cette épouse est identique à celle de Gabrielle qui témoigne de sa détresse. La maltraitance dont elle est victime est telle qu'elle en perd la raison. Elle craint son mari plus que tout, elle sait de quoi il est capable³²².

Les mœurs sont si ancrées qu'elles font pression et aller à leur rencontre est déprécié. Les femmes sont opprimées par des devoirs obligatoires et une tradition inébranlable. La tradition pèse sur elles. À l'époque, la question du consentement en général ne se pose pas. L'acte charnel scelle l'union et la célébration du mariage suppose qu'il a été consenti, le rapport intime est donc lui aussi considéré comme voulu³²³. Un tel climat encourage les divers sévices conjugaux et laissent les coupables impunis.

³¹⁸ Philip, Marion. *Op. cit.*

³¹⁹ *Ibid.*

³²⁰ *Ibid.*

³²¹ Le Maistre, Antoine. 1656. *Recueil de divers plaidoyers et harangues*. Paris : Michel Bobin. Cité dans Philip, Marion. *Op. cit.*

³²² Annexe 18.

³²³ Philip, Marion. *Op. cit.*

3.3.3. L'amour, la lueur d'espoir

Avant d'être confrontée à Vénus, Psyché se lance désespérément à la recherche de Cupidon. Cet amant annoncé par l'oracle comme un être cruel était finalement le dieu de l'Amour. Psyché qui s'était résolue à finir sa vie auprès d'un monstre s'est finalement prise de tendresse pour Cupidon. L'héroïne est comblée. Malheureusement, lorsqu'elle cause sa propre perte et voit Amour la fuir, elle s'accroche à l'espoir de le retrouver et de se faire pardonner. De même, Gabrielle souhaite se faire pardonner d'avoir abandonné Pierre-André³²⁴.

Bien qu'elle soit séparée du jeune Coffinhal, Gabrielle le garde toujours en son cœur. En 1785, elle donne naissance à une petite fille issue de son union avec le baron. Elle la baptise « Aimé » en souvenir du surnom que lui donnait Pierre-André, il l'appelait « mon aimée »³²⁵. À cette époque, Gabrielle a fait le deuil de l'amour mais la naissance de sa fille lui fait connaître une nouvelle forme d'amour. Néanmoins, cette naissance ne réjouit pas son époux qui s'en décharge. Après le décès de son mari, Gabrielle fait la rencontre d'Aurélien Villers et, au fil du temps, ils entament une liaison. Tout commence lorsque Villers invite Gabrielle à se rendre dans sa propriété pour monter à cheval. La jeune femme affiche sa méfiance mais elle finit par accepter l'offre³²⁶. Elle s'interroge rapidement quant aux intentions de son prétendant et à l'apparence de leur relation. À son désespoir, l'héroïne apprend que Villers n'envisage pas le mariage et qu'elle s'apparente alors à une maîtresse. À défaut de l'épouser, il propose de lui offrir un logement et de subvenir à ses besoins, mais un tel projet indigné Gabrielle qui enchaîne les déceptions³²⁷. Finalement, elle cède à la proposition de Villers et se rend en Normandie. Un jour, il la rejoint dans sa chambre et, à son approche, Gabrielle est saisie par les réminiscences de son mariage et des brutalités que lui faisait subir son mari pendant l'intimité. Elle supplie Villers de ne pas lui faire de mal et celui-ci, pris de pitié, se retire³²⁸. Plus tard, plus en confiance, Gabrielle et son amant partagent leurs premières étreintes. C'est alors que la jeune femme découvre la tendresse d'un homme. Les petites attentions qu'il lui exprime sont nouvelles pour elle. Malheureusement, cette vie nouvelle est bousculée lorsque Villers témoigne de la possessivité à son égard, ce qui lui rappelle le temps où elle était assujettie à son mari.

³²⁴ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 433.

³²⁵ *Ibid.* p. 16.

³²⁶ *Ibid.* p. 190.

³²⁷ *Ibid.* p. 226.

³²⁸ *Ibid.* p. 238.

Gabrielle écrit dans ses mémoires :

Tout en dédaignant le titre de mari, Villers s'octroyait des droits équivalents. Je lui obéissais et l'honorais tout autant que s'il m'avait épousée. La différence était qu'il avait le pouvoir de me jeter à la porte à sa guise.

– Si vous voulez me faire plaisir, Belle, et je suis sûr que tel est votre souhait, vous ne permettrez à aucun homme de vous rendre visite ici. Je ne vous ai pas installée ici pour que d'autres vous fassent la cour.

À l'époque, ces exigences ne m'apparaissaient pas outrageuses : cela ne faisait pas un an que j'étais libérée des liens du mariage³²⁹.

Villers agit comme un mari et soumet Gabrielle. Il s'accorde le droit de lui imposer des interdictions comme recevoir la visite d'autres hommes chez elle alors que lui-même fréquente d'autres femmes. Savoir que son amant est infidèle met l'héroïne en colère. Une fois encore, elle se sent abandonnée et trahie par un homme³³⁰. Éprise de Villers, ses espoirs de se marier se révèlent vains. À ses côtés, pourtant, Gabrielle subit la même forme de soumission que si elle était son épouse. Pire encore, elle commence à endurer les mêmes malheurs que pendant sa vie avec le baron. Une nuit, Villers s'en prend à Gabrielle et la viole. Il prétend vouloir un enfant et l'épouser mais elle sait qu'il n'en est rien³³¹. L'homme change tellement que la jeune femme tire finalement un trait sur son désir de mariage. À nouveau, Gabrielle est méfiante. Après la mort de Villers, l'héroïne pense être à nouveau libre. Pourtant, elle apprend qu'il l'a dépossédée de toute mention dans son testament, ce qui signifie qu'elle se retrouve sans rien. Même trépassé, il poursuit sa cruauté³³². Gabrielle essuie une nouvelle déception mais n'en est pas affaiblie pour autant. Gabrielle reprend espoir quand son chemin croise à nouveau celui de Pierre-André et que leurs retrouvailles redonnent vie à leur amour. Lorsqu'ils passent leur première nuit ensemble, Pierre-André ne dévoile aucun de ses sentiments à Gabrielle. Au contraire, blessé par leur séparation, il tente de l'humilier. Pourtant, quand il la quitte le lendemain, il décide de lui venir en aide grâce à ses fonctions au Tribunal pour obtenir les papiers nécessaires qui lui permettront de garder son logement. Après cet épisode, Pierre-André finit par avouer ses sentiments révélés lors de cette nuit passée. Dès lors, les deux auvergnats reprennent leur histoire d'amour là où ils l'avaient laissée. Néanmoins, en bénéficiant de son aide, Gabrielle craint de lui être dépendante, comme avec chaque homme dans son passé³³³. L'héroïne recouvre son amour d'enfance mais l'union leur être impossible. Pierre-André refuse

³²⁹ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 254.

³³⁰ *Ibid.* p. 278-279.

³³¹ *Ibid.* p. 295.

³³² *Ibid.* p. 386.

³³³ *Ibid.* p. 452-453.

de l'épouser, au risque de provoquer leur perte³³⁴. Cependant, les amants se jurent fidélité symboliquement. En 1794, leur romance est brutalement interrompue par la mort de Pierre-André, guillotiné pour trahison. Finalement, Gabrielle se retire à Londres et y rencontre un lord qui l'épouse. Il assure la protection de l'héroïne et de ses deux enfants – dont Edmond, fruit de son amour avec Pierre-André³³⁵. En 1815, Gabrielle est veuve mais clôt ses mémoires sur ces mots d'espoir :

[...] ; mon cœur est lié à jamais à celui d'un mort. Mais j'ai le souvenir de l'amour, et j'ai bon espoir. Comme Pierre-André l'a dit autrefois, nous serons réunis un jour, mais pas en ce monde³³⁶.

À la suite de ce chapitre, il est avéré que le mythe d'*Amour et Psyché* apparaît bel et bien dans la trame de *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* dans la mesure où divers parallèles s'établissent entre l'histoire de Psyché et celle de Gabrielle. L'amour est le moteur des deux héroïnes qui grandissent tout au long du récit à travers le dépassement d'interdits. Ces mythèmes – aussi qualifiables de topoi ou encore de lieux communs – du parcours initiatique, de la désobéissance et de l'amour impossible constituent les fondations des récits. Ils ont le même poids dans les deux histoires. L'exposé présenté dans cet ultime chapitre a confirmé l'hypothèse de départ de cette étude. Dès lors, le roman de Catherine Delors peut être interprété comme une lecture seconde, modernisée et implicite du mythe emblématique d'Apulée. Ce phénomène témoigne de la prégnance des diverses productions littéraires dans l'imaginaire des lecteurs qui sont capables de tisser des liens intertextuels, de reconnaître des motifs typiques et, par conséquent, de mettre en rapport les histoires. En d'autres termes, en considérant que le mythe date de deux millénaires environ, qu'il s'est vu actualisé en 1740 par Madame Gabrielle de Villeneuve puis adapté moins de vingt ans plus tard par Madame de Beaumont, le récit a changé de forme mais il a conservé ses composantes fondamentales. C'est la raison pour laquelle il demeure reconnaissable par tout un chacun. C'est aussi pourquoi, ces mêmes composantes étant à nouveau présentes dans la composition de Catherine Delors, le mythe et le conte s'y font jour. Pour conclure, les motifs constitutifs pris indépendamment sont universels. Et si tous ces topoi sont associés, alors, ils conduisent le lecteur à affiner son analyse et à reconnaître, non seulement les motifs individuels, mais à les considérer comme un ensemble et à reconnaître des productions littéraires spécifiques.

³³⁴ Delors, Catherine. *Op. cit.* p. 455.

³³⁵ *Ibid.* p. 582.

³³⁶ *Ibid.* p. 586.

Ce troisième chapitre a développé les trois composantes fondamentales du roman, à savoir l'émancipation de Gabrielle, la transgression et la survivance de l'amour. Chacune d'elles figure également dans le conte et le mythe auxquels *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* fait écho. C'est la raison pour laquelle il s'est avéré que le roman est richement empreint du mythe. Le genre littéraire des mémoires – forme que prend ce roman – a d'abord été présenté comme étant le lieu d'articulation d'un récit à la fois privé et historique. Ainsi, Gabrielle se manifeste comme une femme de son temps, comme une porte-parole en témoignant des événements qu'elle a vécus. Étant une femme du XVIII^e siècle, Gabrielle expérimente la mésestime des hommes à l'égard des femmes. Comme Psyché, elle est principalement appréciée pour sa beauté et ne peut qu'aspirer à davantage de reconnaissance alors que les hommes, eux, profitent d'une position plus avantageuse. Les jeunes femmes doivent respecter la tradition en se mariant et en trouvant un bon parti. Néanmoins, toutes deux finissent par provoquer les convenances en dépassant les limites qui leur sont imposées. C'est d'ailleurs grâce à son courage et à sa volonté que Gabrielle s'émancipe et se fait respecter. Malgré les épreuves, elle parvient à obtenir satisfaction.

Conclusion

Au terme de ce travail, il a été démontré que *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* est une production imprégnée d'œuvres littéraires. Elle manifeste un tissu d'intertextualités, tant chez l'héroïne pour qui la littérature est un repère, un refuge, que dans la structure-même du roman qui suit un canevas propre à des productions ancrées dans l'imaginaire commun. Cette étude a permis d'attester que le mythe d'*Amour et Psyché* se lit en filigrane dans l'œuvre de Catherine Delors, œuvre riche en renvois intertextuels.

Le point de départ de l'étude était de suggérer que le roman pouvait être décrypté à travers le prisme du mythe d'*Amour et Psyché*. Pour certifier ce postulat, il a fallu passer par un cadre théorique permettant de définir les notions d'intertextualité et de mythocritique. Tout d'abord, l'intertextualité s'est avérée être une dimension fondamentale du roman puisque de multiples renvois explicites à des œuvres littéraires y sont effectués. En effet, l'héroïne témoigne d'une importante culture littéraire et l'entièreté de son parcours est rythmé par des titres d'œuvres. Le fait que ce roman prenne la forme de mémoires conditionne son contenu étant donné que ce genre littéraire consiste en l'alliance d'un récit autobiographique et historique. En rapportant les moments marquants de sa vie, Gabrielle dépeint aussi le climat de son époque en alimentant ses propos par des événements précis. L'héroïne vit la Révolution française et traverse bien des secousses personnelles donc les livres lui servent de repères, c'est une banque de données dans laquelle Gabrielle puise pour comparer ses expériences personnelles et les interpréter. Néanmoins, ces références ne sont pas seulement produites par la protagoniste puisque certains membres de son entourage lui fournissent de la matière littéraire en lui racontant des légendes mais surtout en la comparant au personnage principal du conte de Madame de Beaumont, *La Belle et la Bête*. Cette mise en relation a été particulièrement exploitée puisqu'il a été constaté que la trame du conte et celle du roman étaient étrangement similaire. C'est alors que la structure du conte a été étudiée pour en saisir les unités constitutives. Parmi celles-ci ont été identifiés les motifs suivants : la bête sauvage et cruelle, la divergence de conditions des deux protagonistes, la sexualité, la transgression et l'accomplissement personnel de l'héroïne. Par ailleurs, ces dernières étant constitutives, il s'agit des lieux communs – aussi qualifiés de topoi – de la composition. Ces motifs ont ensuite été mis en rapport avec ceux du roman de Catherine Delors pour déterminer si la comparaison avec le conte pouvait s'étendre au-delà des personnages principaux et cette théorie a rapidement été attestée.

Au cours du deuxième chapitre, c'est sur la méthodologie de la mythocritique que l'attention s'est portée. Celle-ci a été définie comme un procédé attribuant du sens aux myèmes des récits étudiés. Le roman de Catherine Delors a alors été examiné à partir de cette notion en décryptant plus en profondeur ses composantes analogues avec celles du mythe d'*Amour et Psyché* étant donné que ce dernier est à la source du conte *La Belle et la Bête* qui était elle-même une œuvre lue en transparence dans le roman. La mythocritique a été mise au service de l'œuvre puisque, s'il a été démontré que la structure du récit de Madame de Beaumont est assimilable à celle de *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* et que le conte est directement inspiré du mythe, la probabilité que la trame du mythe ait inspiré celle du roman était élevée et cette hypothèse s'est confirmée. Ce sont les unités signifiantes qualifiées de myèmes et leur développement qui ont servi à établir ce constat.

Enfin, le troisième et dernier chapitre s'est concentré sur la démonstration de l'empreinte du mythe antique dans le roman en déployant ses trois motifs fondamentaux : le parcours initiatique, la transgression et l'amour impossible. Le titre a d'abord été décortiqué pour manifester l'importance de la vertu dans chacun des topoi. Ces derniers ont ensuite été minutieusement exploités et étayés d'extraits, tout en les mettant en rapport avec *Amour et Psyché* pour faire apparaître la relation miroir entretenue par les deux récits. Chaque point a été analysé et contextualisé par la présentation de diverses données historiques et sociologiques afin d'optimiser l'interprétation du roman.

Finalement, le bilan de cette étude conduit à déclarer que le roman historique de Catherine Delors *Gabrielle ou les infortunes de la vertu* est bel et bien témoin de la prégnance des productions littéraires chez les lecteurs. Par l'intermédiaire de *La Belle et la Bête* duquel s'est manifestée une assimilation évidente de l'héroïne avec Gabrielle, il a été possible de rendre compte de la prégnance du mythe d'*Amour et Psyché* au sein du roman en éclairant les constituants qui lui sont propres.

Bibliographie

- Académie française. s.d. « Vertu ». *Dictionnaire de l'Académie française*. Huitième édition. Consulté le 26 juillet 2023. <http://www.dictionnaire-academie.fr/article/A8V0380>.
- Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers.
- Aron, Paul, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, et Marie-Andrée Beaudet. 2010. *Le dictionnaire du littéraire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Basilio, Kelly. 2009. « Incipit romanesque et coup de foudre amoureux ». *Poétique* 157 (1) : 69-88. Consulté le 27 septembre 2022. <https://doi.org/10.3917/poeti.157.0069>.
- Chevalier, Jean-Claude, et Alain Gheerbrant. 1969. *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris : Robert Laffont.
- CNRTL. s.d. « Vertu ». *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*. Consulté le 26 juillet 2023. <https://www.cnrtl.fr/definition/vertu>.
- *Code civil des français : éd. originale et seule officielle*. 1804. Paris. Consulté le 17 octobre 2022. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1061517>.
- Collognat, Annie. 2020a. « De la “fable” au conte : Apulée, Cupidon et Psyché / La Belle et la Bête | Odysseum ». Consulté le 20 juillet 2023. <https://odysseum.eduscol.education.fr/de-la-fable-au-conte-apulee-cupidon-et-psyche-la-belle-et-la-bete>.
- Collognat, Annie. 2020b. « De la “fable” au conte : Apulée, Cupidon et Psyché / Les contes de Perrault | Odysseum ». Consulté le 18 juillet 2023. <https://odysseum.eduscol.education.fr/de-la-fable-au-conte-apulee-cupidon-et-psyche-les-contes-de-perrault>.
- Coudreuse, Anne. 2009. « La mémoire littéraire dans quelques *Mémoires* de la Révolution ». *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2009-4 (décembre): 23-37. Consulté le 8 août 2023. <https://doi.org/10.4000/itineraires.620>.
- De Gouges, Olympe. 1791. *Les droits de la femme*. Consulté le 17 octobre 2022. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64848397>.
- Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héloïse d'Ormesson.
- De Rougemont, Denis. 1939. *L'amour et l'Occident*. Paris : Plon.
- Deslauriers, Camille. 2012. « Vers une lecture mythocritique des textes littéraires ». *Québec français*, n° 164: 42-46. Consulté le 10 juillet 2023. <https://id.erudit.org/iderudit/65889ac>.

- Douglas, Julianne. 2008. « Interview with Catherine Delors ». *Writing the Renaissance* (blog). Consulté le 15 septembre 2022. <http://writingren.blogspot.com/2008/03/interview-with-catherine-delors.html>.
- Estellon, Vincent. 2005. « Éloge de la transgression. Transgressions, folies du vivre ? De la marche vers l'envol ». *Champ psychosomatique* 38 (2) : 149-66. Consulté le 16 novembre 2022. <https://doi.org/10.3917/cpsy.038.0149>.
- Fujiwara, Mami. 2014. « Une lecture de La Belle et la Bête selon la Carte de Tendre ». *Dix-huitième siècle* 46 (1) : 539-59. Consulté le 15 février 2023. <https://doi.org/10.3917/dhs.046.0539>.
- Gabrielle Suzanne Barbot de Villeneuve. 1765. *Contes de Madame de Villeneuve*. Merigot. Consulté le 20 juillet 2023. <http://archive.org/details/contesdemadamed01unkngoog>.
- Gauvreau, Laurence. 2020. « L'écriture de soi, une écriture de l'Autre ? ». *Voix Plurielles* 17 (1): 171-81. Consulté le 17 octobre 2023. <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2479>.
- Harvey, Karen. 2010. « Le Siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle (vers 1650-vers 1850)* ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 31 (mai): 207-38. Consulté le 7 octobre 2022. <https://doi.org/10.4000/clio.9683>.
- « Histoire : Les femmes en France au 18ème siècle, préjugés, images et représentations des femmes dans l'Histoire des France. Femmes et inégalités, Florence Brissieux, Aurore Rubio, Patrice Sawicki ». s. d. Consulté le 17 octobre 2022. <http://www.thucydide.com/realisations/comprendre/femmes/femmes1.htm>.
- « Histoire des femmes. Les femmes et la Révolution de 1789 : un espoir pour les femmes. Lutttes et revendications, Militantes et revendications des femmes en 1789. Histoire des femmes et République, Florence Brissieux, Aurore Rubio ». s. d. Consulté le 20 octobre 2022. <http://www.thucydide.com/realisations/comprendre/femmes/femmes2.htm>.
- « Histoire du divorce ». s. d. Consulté le 17 octobre 2022. <http://www.avocatnet.net/page11.html>.
- *La Sainte Bible*. 1994. Nouvelle version Second révisée. Alliance biblique universelle.
- « La Belle et la Bête | BNF ESSENTIELS ». s. d. Consulté le 20 juillet 2023. <https://gallica.bnf.fr/essentiels/leprince-beaumont/belle-bete>.
- « L'interview de Catherine Delors à l'occasion de la sortie de son nouveau roman : Gabrielle ou les infortunes de la vertu ». s. d. Consulté le 27 septembre 2022. <https://www.catherinedelors.com/auteure-francaise-gabrielle-ou-les-infortunes-de-la-vertu/interview.php>.

- « Le Code civil des Français de 1804 ». s. d. Consulté le 17 octobre 2022. <https://archives.calvados.fr/page/le-code-civil-des-francais-de-1804>.
- Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*. Consulté le 20 juillet 2023. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>.
- « Les femmes dans l'Histoire de France. Révolution de 1789 et Femmes : bilan de la Révolution pour les femmes, mariages, divorces, lois sur les femmes, suffrage des femmes, Aurore Rubio et Patrice Sawicki ». s. d. Consulté le 20 octobre 2022. <http://www.thucydide.com/realisations/comprendre/femmes/femmes3.htm>.
- Luciani, Isabelle. 2012. « De l'espace domestique au récit de soi ? Écrits féminins du for privé ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 35 (mai) : 21-44. Consulté le 7 octobre 2022. <https://doi.org/10.4000/clio.10499>.
- Malvezin, Pierre. 1908. *Glossaire de la langue d'oc*. Paris. Consulté le 13 juillet 2023. <http://archive.org/details/glossairedelalan00malvuoft>.
- Perrault, Charles. 1884. *Les Contes de Perrault, précédés d'une préface par J.-T. de Saint-Germain*. Consulté le 9 juillet 2023. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57590567>.
- Philip, Marion. 2020. « “Une action dont on rougit mesme dans les solitudes les plus secrètes” : enquête sur les violences sexuelles conjugales (Paris, XVIIe-XVIIIe siècle) ». *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 52 (2) : 93-117. Consulté le 7 octobre 2022. <https://doi.org/10.4000/clio.18991>.
- Sardinha, Diogo. 2005. « L'éthique et les limites de la transgression ». *Lignes* 17 (2) : 125-36. Consulté le 16 novembre 2022. <https://doi.org/10.3917/lignes.017.0125>.
- Sariols Persson, Deerie. 2008. « Monstres, animaux et métamorphoses : le cycle du fiancé animal ». *Enfances & Psy* 41 (4) : 148-52. Consulté le 15 février 2023. <https://doi.org/10.3917/ep.041.0148>.
- Walter, Philippe. 2011. « Les enjeux passés et futurs de l'imaginaire ». *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, n° 151-152 (décembre) : 39-48. Consulté le 10 juillet 2023. <https://doi.org/10.4000/pratiques.1769>.
- Zumthor, Paul. 2008. « Oralité ». *Intermédiatités : histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques / Intermediality: History and Theory of the Arts, Literature and Technologies*, n° 12 : 169-202. Consulté le 10 juillet 2023. <https://www.erudit.org/fr/revues/im/2008-n12-im3626/039239ar/>.

Annexes

Annexe 1

- **Annexe 1a**

« Pourquoi infliger à votre vieillesse malheureuse le tourment de pleurs continuels ? Pourquoi, ce souffle qui est le mien plus encore que le vôtre, pourquoi le secouer sans trêve par d'épuisants cris de douleur ? Pourquoi souiller de larmes inutiles un visage pour moi vénérable ? Pourquoi, dans vos yeux ravagés, obscurcir la clarté des miens ? Pourquoi dévaster votre chevelure blanche ? Pourquoi meurtrir une poitrine, un sein qui me sont sacrés ? Voilà pour vous la glorieuse récompense de mon incomparable beauté. C'est une jalousie inhumaine qui vous frappe d'un coup mortel : trop tard vous vous en apercevez. Quand les nations et les peuples nous rendaient des honneurs divins, quand, d'une voix unanime, ils m'appelaient une nouvelle Vénus, c'est alors qu'il fallait gémir, c'est alors qu'il fallait pleurer, c'est alors qu'il fallait prendre le deuil, comme si déjà je vous étais ravie. Je le comprends, je le vois aujourd'hui : seul le nom de Vénus est ce qui m'a perdue. Emmenez-moi, placez-moi sur le rocher auquel le sort m'a assignée. J'ai hâte d'affronter cette heureuse union, j'ai hâte de voir le noble époux qui sera le mien. Pourquoi différer, pourquoi me dérober à la rencontre de celui qui est né pour la ruine de l'univers ? »

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 48-51.

- **Annexe 1b**

Il tenoit à la main la branche de roses qu'il apportoit à la *Belle*, il la lui donna, et lui dit : la *Belle* ; prenez ces roses, elles coûteront bien cher à votre malheureux père, et tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée.

A ce récit, ses deux aînées jetèrent de grands cris, et dirent des injures à la *Belle*, qui ne pleuroit point. Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disoient-elles ; que ne demandoit-elle des ajustemens comme nous : mais non, Mademoiselle vouloit se distinguer ; elle va causer la mort de notre père et elle ne pleure pas. Cela seroit fort inutile, reprit la *Belle* ; pourquoi pleurerois-je la mort de mon père ? il ne périra point. Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie, et je me trouve fort heureuse, puisqu'en mourant j'aurai la joie de sauver mon père et de lui prouver ma tendresse. Non, ma sœur, lui dirent ses trois frères, vous ne mourrez pas ; nous irons trouver ce monstre, et nous périrons sous ses coups si nous ne pouvons le tuer. Ne l'espérez pas, mes enfans, leur dit le marchand, la puissance de

cette Bête est si grande, qu'il ne me reste aucune espérance de la faire périr. Je suis charmé du bon cœur de la *Belle*, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre ; ainsi je ne perdrai que quelques années de vie, que je ne regrette qu'à cause de vous, mes chers enfans. Je vous assure, mon père, lui dit la *Belle*, que vous n'irez pas à ce palais sans moi ; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre, que de mourir du chagrin que me donnerait votre perte. On eut beau dire, la *Belle* voulut absolument partir pour le beau Palais, et ses sœurs en étoient charmées, parce que les vertus de cette cadette leur avoit [sic] inspiré beaucoup de jalousie.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 79-81.

Annexe 2

- **Annexe 2a**

Elle voit un bois planté d'arbres élancés et touffus, elle voit une source dont l'onde a la transparence du cristal. Au milieu même du bois, près de l'endroit où tombe la source, est une demeure royale, bâtie non de main d'homme, mais par un art divin. Dès l'entrée, vous n'en sauriez douter : c'est de quelque dieu que vous avez devant vous la luxueuse et plaisante résidence. [...] Les richesses qui remplissent la maison répondent pareillement à la magnificence : on dirait non sans raison que, pour séjourner parmi les hommes, le grand Jupiter s'est construit là un céleste palais.

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 51-52.

- **Annexe 2b**

Elle se résolut de se promener en attendant, et de visiter ce beau Château. Elle ne pouvoit s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte, sur laquelle il y avoit écrit : *Appartement de la Belle*. Elle ouvrit cette porte avec précipitation, et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnoit ; mais ce qui frappa le plus sa vue, fut une grande bibliothèque, un clavecin, et plusieurs livres de musique.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 83.

Annexe 3

- **Annexe 3a**

Psyché regarde tout, et au comble du plaisir, quand vient à elle une voix dépouillée de son corps : « Pourquoi, ma dame, lui dit-elle, pourquoi cette stupeur à la vue de tant d'opulence ? Tout ceci t'appartient. Entre donc dans la chambre, repose sur le lit tes membres fatigués et, quand il te plaira, commande un bain. Nous, dont tu entends la voix, nous sommes tes servantes, qui nous empresserons d'exécuter tes ordres, et le soin de ta personne achevé, un festin royal t'est destiné, qui ne se fera pas attendre. »

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 53.

- **Annexe 3b**

Elle ouvrit la bibliothèque, et vit un livre où il étoit écrit en lettres d'or : *souhaitez, commandez ; vous êtes ici la Reine et la Maitresse*. [...] A midi, elle trouva la table mise, et pendant son dîner elle entendit un excellent concert, quoiqu'elle ne vît personne.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 83-84.

Annexe 4

- **Annexe 4a**

Les choses allèrent ainsi pendant un certain temps. Comme l'a voulu la nature, à la nouveauté du plaisir l'habitude ajoutait pour Psyché une douceur de plus, et le son de la voix mystérieuse consolait son abandon.

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 57.

- **Annexe 4b**

Chaque jour la *Belle* découvrait de nouvelles bontés dans ce monstre. L'habitude de le voir, l'avait accoutumée à sa laideur, et loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures, car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 86.

Annexe 5

- **Annexe 5a**

Nos charmantes sœurs, en rentrant au logis, de plus en plus dévorées par le fiel brûlant de l'envie, causaient entre elles avec une bruyante animation. L'une, enfin, s'exprime en ces termes : « Voilà bien ô Fortune, ton aveuglement, ta cruauté et ton injustice. Ainsi, tu as trouvé bon que, filles d'un même père et d'une même mère, nous eussions en partage un sort si différent ? Nous qui sommes les aînées, livrées en mariage à des étrangers pour être leurs servantes, bannies du foyer domestique et de notre patrie même, nous menons loin de nos parents une vie d'exilées ; elle, la dernière venue, fruit tardif d'une fécondité qu'elle a tarie, possède d'immenses richesses avec un dieu pour époux, et elle ne sait même pas user comme il faut de cette abondance de biens. Tu l'as vu, ma sœur : que de colliers, et de quel prix, traînant dans la maison ! Et ces étoffes éclatantes, ces étincelantes pierreries, sans parler de cet or sur lequel on marche partout. Si le mari qu'elle possède est aussi beau qu'elle le prétend, il n'est pas aujourd'hui dans le monde entier de mortelle plus heureuse. [...] Tandis que moi, pour mon malheur, le sort m'a donné un mari plus âgé d'abord que mon père, plus chauve ensuite qu'une

citrouille, un nain plus chétif qu'un enfant, et qui tient toute sa maison sous garde, derrière des verrous et des chaînes. »

L'autre reprend : « Et moi donc ! Perclus, tordu de rhumatismes, et ne rendant pour cette raison que de rares hommages à mes charmes, voilà le mari que j'endure ses doigts déformés et durcis comme pierre, continuellement je les frictionne ; [...]. Dans l'insolent étalage de son faste, comme elle a laissé paraître l'orgueil qui gonfle son cœur ! [...] Pour le moment, retournons auprès de nos maris, allons revoir nos pauvres lares, où règne du moins la frugalité ; prenons notre temps, réfléchissons, et mettons-nous en mesure de revenir plus fortes pour châtier l'orgueil. »

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 67-72.

- **Annexe 5b**

L'aînée avoit épousé un Gentilhomme, beau comme l'amour ; mais il étoit si amoureux de sa propre figure qu'il n'étoit occupé que de cela depuis le matin jusqu'au soir, et méprisoit la beauté de sa femme. La seconde avoit épousé un homme qui avoit beaucoup d'esprit ; mais il ne s'en servoit que pour faire enrager tout le monde, et sa femme toute la première. Les sœurs de la *Belle* manquèrent de mourir de douleur quand elles la virent habillée comme une Princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle étoit heureuse. Ces deux jalouses descendirent dans le jardin pour y pleurer tout à leur aise, et elles se disoient : pourquoi cette petite créature est-elle plus heureuse que nous ? Ne sommes-nous pas plus aimables qu'elle ? Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée, tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours ; sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera. Vous avez raison, ma sœur, répondit l'autre ; pour cela il lui faut faire de grandes caresses ; et ayant pris cette résolution, elles remontèrent, et firent tant d'amitié à leur sœur, que la *Belle* en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux, et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 88-89.

Annexe 6

- **Annexe 6a**

Psyché répondit d'une voix entrecoupée de sanglots et de larmes : « Depuis longtemps, ce me semble, tu as pu te rendre compte de ma conscience et de ma discrétion ; tu n'apprécieras pas moins à présent ma fermeté de caractère. Ordonne seulement une fois de plus à notre serviteur Zéphyr de s'acquitter de son office, et, à défaut du visage sacré dont la contemplation m'est refusée, rends-moi du moins la vue de mes sœurs. Par cette chevelure parfumée répandue tout autour de ton front, par ces tendres joues arrondies qui ressemblent aux miennes, par cette poitrine où brûle une flamme secrète, par le désir que j'ai de connaître ta face au moins dans cette petite créature, je t'en conjure, accorde aux prières pieuses d'une suppliante dans l'angoisse la douceur d'un embrassement fraternel, et rends la vie avec joie à ta Psyché qui n'existe que pour toi. De ton visage, désormais, je ne demande plus rien à savoir ; les ténèbres même de la nuit n'ont plus d'ombre pour moi ; je te tiens, toi ma lumière. »

Ensorcelé par ces paroles et les tendres étreintes, tout en essuyant les larmes de Psyché avec ses cheveux, il promet de faire ce qu'on lui demande ; puis il se hâte de devancer la lumière du jour naissant.

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 74.

- **Annexe 6b**

Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout-à-fait ; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père, que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir. J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner du chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre pauvre Bête en mourra de douleur.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 91.

Annexe 7

- **Annexe 7a**

[...] Mais sitôt que la lumière eût éclairé le secret du lit, elle vit de toutes les bêtes sauvages le monstre le plus aimable et le plus doux, Cupidon en personne, le dieu gracieux, qui gracieusement reposait.

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 82.

- **Annexe 7b**

Quelle fut sa surprise ! la Bête avoit disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un Prince plus beau que l'amour, qui la remercioit d'avoir fini son enchantement.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 91.

Annexe 8

- **Annexe 8a**

« Dieux conscrits dont les noms sont portés sur le registre des Muses, voici un garçon que j'ai élevé de mes mains, comme sans doute vous le savez tous. J'ai jugé qu'il fallait mettre un frein aux ardeurs impétueuses de sa première jeunesse. C'est assez qu'il ait fait parler de lui par le scandale quotidien de ses adultères et fredaines de tout genre. Ôtons-lui toute occasion, et maîtrisons ce dévergondage d'adolescent en l'enchaînant dans les liens du mariage. Il a fait le choix d'une jeune fille ; il l'a privée de sa virginité : qu'il la garde, qu'il l'ait pour sienne et qu'uni à Psyché, il jouisse à jamais de l'objet de son amour. » Puis, tournant son visage vers Vénus : « Et toi, ma fille, ne t'attriste pas, et que cette alliance avec une mortelle ne t'inspire aucune crainte pour la condition de ton illustre maison. Je vais faire que cette union ne soit plus une mésalliance, mais un mariage légitime et conforme au droit civil. » Aussitôt il ordonne que Mercure aille enlever Psyché et la conduise au ciel. Et, lui tendant une coupe d'ambrosie : « Prends, Psyché, lui dit-il, et sois immortelle. Jamais Cupidon ne se dégagera des liens qui l'attachent à toi ; c'est pour toujours que vous êtes unis par le mariage. »

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 141-144.

- **Annexe 8b**

Est-ce sa faute, si elle est si laide, et si elle a peu d'esprit ? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser ? Je serois plus heureuse avec elle, que mes sœurs avec leurs maris. Ce n'est ni la beauté, ni l'esprit d'un mari, qui rendent une femme contente, c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance, et la Bête a toutes ces bonnes qualités.

Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie. 1798. *Le Magasin des enfans, ou Dialogues d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9606580w>. p. 90.

Annexe 9

– Je t'en supplie, citoyen Juge, même si tu ne veux pas m'aider, ne me renvoie pas en prison. Pas ce soir, du moins. Accorde-moi quelques heures de liberté. Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'ai vécu à La Force. J'ai entendu des cris des prisonniers qu'on massacrait, j'en ai vu égorger sous mes yeux, j'ai vu leurs cadavres entassés dans la rue. J'ai passé des heures d'agonie à me préparer à être mise en pièces.

– Serais-tu venue me voir si ce n'était pour te sauver la vie ?

– Tu te mettras en colère, que je dise oui ou non.

– Je suis déjà en colère. Ce qui va m'irriter encore plus, c'est que tu ne me répondes pas.

Alors, c'est oui ou c'est non ?

Je n'avais plus le courage de lui mentir.

– Non.

Il sortit un mouchoir de sa poche, je reculai.

– Je ne vais pas te frapper. Mouche-toi. Je ne peux pas appeler le gendarme tant que tu es dans cet état.

Il poussa un long soupir.

– Peux-tu cesser de pleurer ? C'est extrêmement agaçant.

Malgré tous mes efforts, je n'y parvenais pas.

– Avant de te laisser partir, je veux connaître ton adresse.

Je levai les yeux vers lui.

– Oui, par bonté de cœur, je vais te laisser partir. Habites-tu toujours rue Dominique ?

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héloïse d'Ormesson. p. 437.

Annexe 10

L'une des servantes me conduisit au deuxième étage dans une pièce longue et étroite, meublée d'une armoire et d'une grande table couverte de patrons et de morceaux d'étoffe déjà coupés. Dans un coin se trouvait un petit lit blanc. L'unique décoration était le portrait d'un gentilhomme revêtu d'une cuirasse, qui me rappelait fort le marquis, sauf pour le sourire égrillard. Il s'agissait, me dit la servante, du chevalier de Montserrat, frère cadet de feu mon père. [...] Mon frère interrompit ma lecture pour me faire visiter le château, un dédale de couloirs, d'escaliers qui ne menaient nulle part, de tours, de tourelles et de salons inhabités. [...]

Mon premier souper avec ma mère et mon frère eut lieu dans la grande salle à manger à lambris de chêne. Nous nous assîmes au bout d'une longue table éclairée par deux bougies, qui aurait pu accueillir trente personnes. [...]

Je ne dormis pas beaucoup lors de cette première nuit. Le parquet grinçait comme si quelqu'un marchait dans ma chambre. C'était peut-être le *drac*, le vilain petit monstre qui hante toutes les maisons d'Auvergne, grandes ou modestes, et se plaît à jouer de méchants tours à leurs habitants. Le vent d'automne fouettait le château et l'emplissait de bruits étranges. Je croyais entendre dehors le vacarme de la *chaço volante*, la chasse volante, avec ses chiens hurlants, ses cavaliers fantômes et ses chevaux lancés au grand galop en plein ciel.

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héloïse d'Ormesson. p. 15-19.

Annexe 11

Je trouvais souvent refuge dans la cuisine, où j'étais assurée du bon accueil de Joséphine. La bonne femme essaya de m'apprendre à cuisiner, mais mes doigts étaient maudits. [...]

J'avais également gagné la confiance des servantes qui, lorsque ma mère avait le dos tourné, me traitaient comme leur petite poupée. C'étaient toutes des bonnes âmes, âgées et gentilles.

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héloïse d'Ormesson. p. 19-20.

Annexe 12

Manon avait accepté de quitter le service de la duchesse pour devenir ma première femme de chambre. Mon établissement était complété par deux autres servantes et un laquais, tous précédemment employés par Villers. Je soupçonnais ces deux femmes, impertinentes et jolies, d'être passées entre ses mains. Elles m'espionneraient probablement pour son compte. Quant au laquais, Junot, je supposais qu'il m'avait été affecté parce que son âge avancé éteignait toute jalousie chez Villers.

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héroïse d'Ormesson. p. 253.

Annexe 13

- Tu oublies, chère citoyenne, que nous sommes tous nés libres et égaux en droits.
- Non, je ne l'oublie pas. et justement, puisque je suis libre, je n'appartiens à aucun homme.
- Mais nous ne parlons pas de la liberté des femmes ici, mais de l'égalité entre les hommes ! Si tu refuses les avances d'un homme au prétexte que tu en aimes un autre, tu violes le principe d'égalité.
- Sottises ! Je n'ai pas besoin d'alléguer quoi que ce soit pour décliner les attentions d'un homme qui ne me plaît pas. crois-tu donc qu'une femme a non seulement le droit, mais le devoir de se donner à tout homme qui sollicite ses faveurs ?
- Absolument.
- Et quelle liberté aurais-je si je ne pouvais l'utiliser pour envoyer au diable un homme qui ne me plaît pas ?
- Ah, mais tu ne le ferais pas au nom de la liberté ! Tu le ferais par pudeur. Ce sentiment méprisable qui n'existe pas dans la nature. La preuve : les animaux ne sont pas pudiques.
- Mais nous ne sommes pas des animaux. Tes opinions, citoyen Lacoste, reflètent le mépris le plus absolu pour les droits des femmes.
- Les femmes n'ont pas de droits. [...]

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héroïse d'Ormesson.
p. 485.

Annexe 14

– Vous aimez à suivre votre propre inclination. Soit, madame. Mais comme toute liberté, elle se paie. Je vais réfléchir à votre demande.

[...]

Il sourit froidement.

– Et comment comptez-vous subvenir à vos besoins ?

– J’ai épargné quelques milliers de livres au fil des années. Je peux également retrancher dans mes dépenses. De cette façon, l’argent durera des mois.

– Et que se passera-t-il lorsque vous aurez épuisé vos économies ?

– Je vendrai quelques-uns de mes bijoux. Bien sûr, je garderai les plus précieux, comme les diamants et la bague que vous avez eu la bonté de m’offrir, ainsi que les boucles d’oreilles en rubis que j’ai reçues de mon défunt mari. Elles iront à Aimée en souvenir de la famille de son père. Mais j’ai beaucoup d’autres pièces, de moindre valeur, dont je puis me séparer.

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héroïse d’Ormesson. p. 348.

Annexe 15

Et elle appelle sur-le-champ son fils, l’enfant aîlé, ce mauvais garnement qui, bravant par son inconduite la morale publique, armé de torches et de flèches, court çà et là la nuit dans les maisons des autres, brouille tous les ménages, commet impunément les pires scandales, bref ne fait jamais chose qui vaille. Et bien qu’effronté déjà par naturelle friponnerie, elle l’excite encore par ses discours, le conduit dans la ville dont nous avons parlé, présente à ses yeux Psyché – tel était le nom de la pucelle –, lui fait tout le récit de cette rivalité de beauté ; enfin, gémissante et frémissante d’indignation : « Je t’en conjure, dit-elle, par les liens de l’amour maternel, par les douces blessures de tes flèches, par les délicieuses brûlures de la torche que tu portes, venge celle qui t’a donné le jour, mais venge-la pleinement, et châtie sans pitié cette beauté rebelle. Consens seulement – et cela seul me tiendra lieu de tout – à faire en sorte que cette vierge s’éprenne d’un ardent amour pour le dernier des hommes, un homme que, dans son rang, son patrimoine et sa personne même, la fortune ait maudit, si abject en un mot que, dans le monde entier, il ne trouve pas son pareil en misère. »

Apulée. 2016. *Amour & Psyché*. Paris : Diane de Selliers. p. 43.

Annexe 16

Il ne fallut guère longtemps avant que je ne subisse les conséquences de mes aveux. J'étais encore sur mon lit, la tête enfouie dans les oreillers, quand ma mère fit interruption dans ma chambre, suivie d'Annez Delrieu, la sage-femme de Lavigerie. La Delrieu, à en croire la rumeur, débarrassait aussi les femmes en détresse de leurs enfants à naître. [...]

Alarmée, je me redressai sur le lit. Ma mère, sans un mot, me repoussa sur le dos, releva mes jupes jusqu'à la taille, attrapa mes genoux, écarta mes jambes. J'étais offerte à la vue de la chouette. Celle-ci alluma une bougie prise sur la table de couture et s'approcha de telle sorte que je sentais la chaleur de la flamme tout près de mes parties intimes. J'imaginai un instant qu'elle allait les brûler dans un affreux rituel de sorcellerie, pour me punir de mes pauvres amours. Je criai d'horreur et me débattis, mais ma mère me maintenant, d'une poigne de fer, les bras au-dessus de la tête. La coiffe crasseuse de la Chouette me frôlait l'intérieur des cuisses tandis qu'elle me sondait des doigts. Je frissonnais sous la piqure de ses ongles, longs et coupants comme des rasoirs, là où personne, pas même Pierre-André, n'avait jamais porté la main. Après quelques minutes interminables, la sorcière déclara à ma mère :

– Fraîche comme une rose. Vous faites pas de bile, madame la marquise, elle va saigner.

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héloïse d'Ormesson. p. 64-65.

Annexe 17

Sa mère vint l'y chercher et l'emmena avec deux femmes de chambre dans la chambre destinée au sieur Rapaly. Qu'y ayant été conduite malgré elle disant à sa mère qu'elle ne vouloit point coucher avec ledit sieur Rapaly parce qu'elle n'étoit pas sa femme et qu'elle ne le reconnoissoit point pour son mary. Saditte mère la fit deshabiller par ses deux femmes de chambre qui la mirent dans le lit destiné audit sieur Rapaly et ayant conservé son jupon. Que peu de tems après le sieur Rapaly vint dans la chambre, qu'elle répondante s'étant trouvée mal on luy donna de l'eau de melice, qu'elle fut deux heures ou environ dans cet état. Qu'étant revenue à elle-même elle ne vit personne dans la chambre, mais vit le sieur Rapaly couché auprès d'elle. Que toute la nuit elle ne dormit point et ne permit point au sieur Rapaly de l'approcher.

AN, Z/1o/167, affaire De Lorme – Rapally, 1727. Cité dans Philip, Marion. *Op. cit.*

Annexe 18

Je pleurais souvent, seule dans mon appartement. Un voile gris s'installait alors devant mes yeux. À d'autres moments, j'étais traversée par des vagues de rage. Je devais me retenir de ne pas hurler à pleins poumons. Pour me calmer, je me mordais les bras si fort que la douleur me ramenait à mes sens. J'avais l'impression que j'aurais pu cracher au visage de mon mari dans ces instants-là. Et pourtant, dès qu'il paraissait, je me recroquevillais de terreur.

Delors, Catherine. 2022. *Gabrielle ou les infortunes de la vertu*. Héroïse d'Ormesson. p. 96.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial